

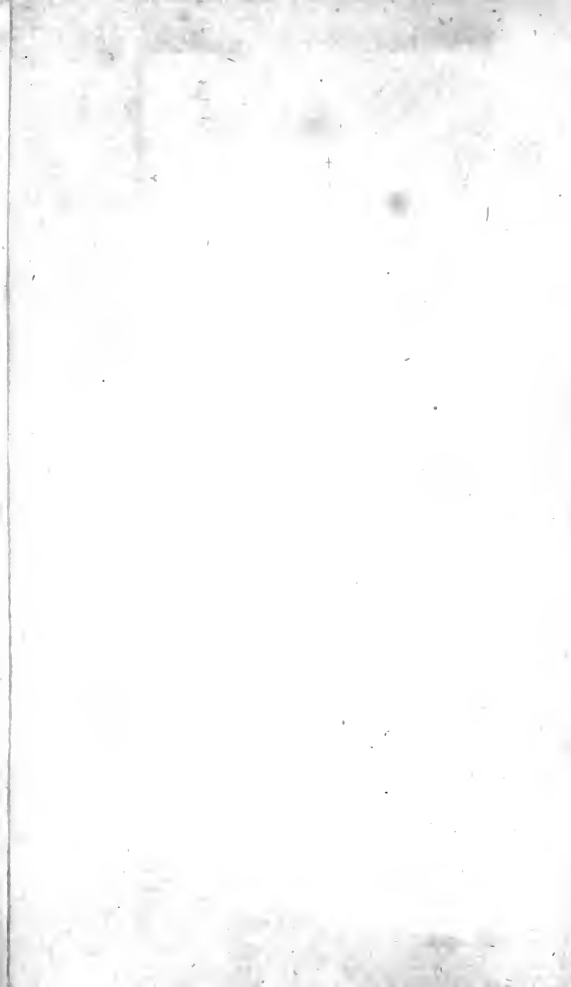
dup



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa







ALMANACH

DES

MUSES,

1775.

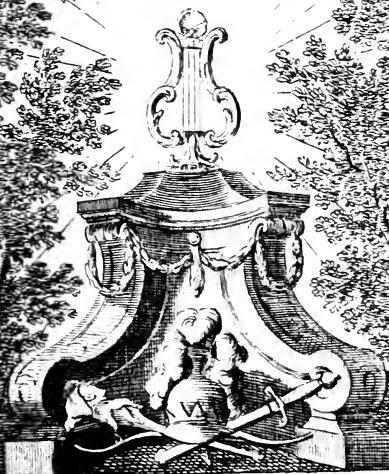


21  
17  
D

ALMANACH

DES  
MUSES.

1775.



A PARIS.

Chez Delaunay Libraire rue de la Comedie française.

616683

12.8 55

---

*CEUX* qui voudront faire insérer des piéces de poésie dans cet ouvrage , ont priés de les faire parvenir , avant le premier Novembre , franchises de port à *DELALAIN* , Libraire à Paris , rue de la Comédie Française.

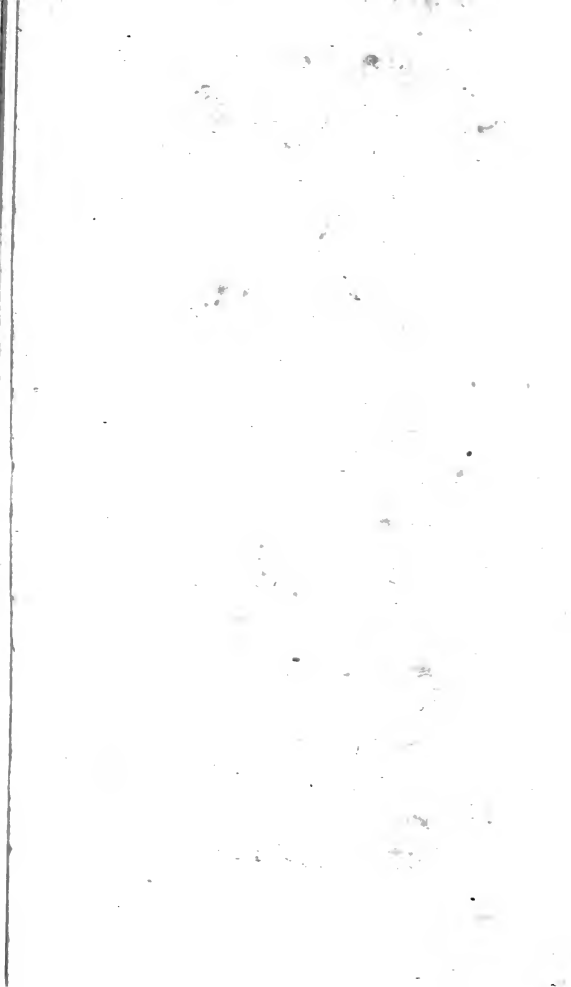
On les prévient que l'Editeur recevant une quantité prodigieuse de Lettres à ce sujet , il lui est impossible d'y répondre ; mais on peut être sûr que toutes les Pièces envoyées sont examinées avec le plus grand soin.

On trouvera chez le même Libraire des Collections complètes formant onze Volumes , & qui se vendent 13 liv. 16 s. br.

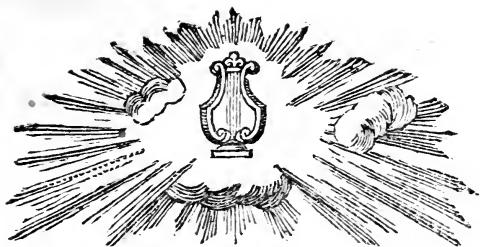
On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hollande. Ils se vendront 4 liv. brochés.

Les neuf premières années de l'*Almanach des Muses* se vendent séparément 1 liv. 4 sols.

L'année 1774 & 1775 1 liv. 10.







ALMANACH  
DES MUSES,  
*Ou choix des Poësies fugitives  
de 1774.*

---

LETTRE  
D'UN ANGLOIS A PARIS  
A SON AMI A LONDRES.

Je n'y tiens plus ! dès aujourd'hui ,  
vers toi , je cours en diligence :  
en vérité , je meurs d'ennui.  
Le triste pays que la France !  
on rit toujours. Depuis six mois ,  
*Année 1775.*

qu'AUGUSTE leur donne des loix ;  
 il faut voir leur folle allégresse !  
 ce sont des transports , une ivresse ! . . .  
 J'ai vû pourtant , je m'en souviens ,  
 cette Nation si légère ,  
 rêvant beaucoup , ne riant guère ,  
 devenir grave en moins de rien ,  
 & presque consommeur :  
 passe encor ! J'avois cru , Belton ,  
 qu'enfin nous allions voir la France  
 échapée à sa longue enfance ,  
 entrer dans l'âge de raison.  
 J'ai vû jusques à la Coquette ,  
 de nos Drames noirs rafoler ;  
 les crêpes d'Young se mêler  
 parmi les pompons de toilette ;  
 pour Young , on brûloit l'encens ;  
 on préféroit ses tristes chants  
 à la plus jolie ariette ;  
 en un mot , la jeune Thisbé ,  
 dont la mode est la souveraine ,  
 eut , pour Young , quitté sans peine  
 sa chienne & son petit abbé.  
 Du moins avec de pareils êtres ,  
 on vivoit alors sans ennui :  
 mais bon dieu ! ce peuple aujourd'hui  
 rit encor plus que ses ancêtres.  
 Après un exil de vingt ans ,  
 la Folie , en mère fidelle ,  
 revient pour offrir de plus belle

sa marote à ses vieux enfans.  
 La cause du mal , c'est AUGUSTE ;  
 & par malheur , mon cher Belton ,  
 quand on l'adore , on a raison ;  
 Paris est fou , mais il est juste.  
 Je viens ici pour ma santé :  
 mais le moyen ? à mon côté ,  
 sans cesse retentit la joie ;  
 il faut qu'en ce climat chéri ,  
 pour mes péchés , le Ciel envoie  
 tout exprès un autre Henri !  
 J'apprends toujours quelque merveille  
 le soir , quand je rentre chez moi ,  
 encor autant , quand je m'éveille ,  
 & d'ennuyeux *vive le Roi*  
 viennent tourmenter mon oreille.  
 Avec ses Peuples , en effet ,  
 dans tous les Edits qu'il leur donne ,  
 en bon père , il cause , il raisonne ;  
 & chaque Edit est un bienfait ;  
 oui , je l'avoue. Et puis , la Reine !  
 Jamais , sur les bords de la Seine ,  
 on n'a vu , je le parôis ,  
 tant de vertus & tant d'attraits  
 embellir une Souveraine.  
 J'en suis désespéré , vraiment ;  
 d'ailleurs fais-tu l'événement  
 dont je fus témoin oculaire ?  
 le Monarque a tout récemment  
 fini l'exil du Parlement ,

qui, tout franc, ne nous fâchoit guère.  
 Bref, tu fais que notre fierté  
 dédaigne assez une couronne;  
 qu'un Roi par nous est peu goûté :  
 eh bien ! AUGUSTE est sur le trône ;  
 il est Roi : mais en vérité  
 il est si bon qu'on lui pardonne ;  
 c'est l'amour qui dicte ses loix ;  
 son cœur . . . Je quitte cette plage ;  
 je fuis, Belton, & je le dois :  
 si j'y vivois long-tems, je gage  
 qu'il me feroit aimer les Rois.

Par M. IMBERT.

A M A D A M E  
 LA MARQUISE DE \*

*En lui envoyant une Estampe représentant  
 Vénus qui, par la chaleur de son sein,  
 fait renaître les aîles de l'Amour.*

C E petit Dieu que tu connois si bien,  
 & que tes yeux ont fait mon maître,  
 sur le sein de Vénus vit ses aîles renaître,  
 & le reperdit sur le tien.

Par M. D'H \*\*\*.

# L'IRRÉSOLUTION.

**C'**EN est fait ! allons , je me rends ;  
 Zélis aura la préférence :  
 oui , j'aime ses grands yeux mourans ,  
 & sa naïve négligence ;  
 que ses regards sont éloquens !  
 ils donnent de l'ame au silence ,  
 & Glycère , & ses dix-sept ans  
 ne sont plus rien dans la balance . . . .  
 Mais la friponne , quand j'y pense ,  
 a des attraits bien séduifans !  
 quel babil ! quelle extravagance !  
 comme elle rit de ses sermens !  
 Zélis est belle , Zélis pense ,  
 & cela doit intéresser :  
 Glycère a plus : sa pétulance  
 jamais ne l'expose à penser.  
 Cependant , je ne puis le taire ,  
 Zélis sourit bien tendrement !  
 mais l'autre , hélas ! me désespère  
 & me désole si gaîment !  
 je lui fais gré de ma colère ,  
 & peut-être de mon tourment.  
 Il faut donc adorer Glycère ! . . .  
 Mais Zélis a tant de vertus ! . . .  
 mais l'autre a de si jolis vices ! . . .

L'une a des charmes ingénus :  
 l'autre plaît par ses artifices.  
 Zélis, exemte d'injustices ,  
 a l'esprit égal & constant . . .  
 Glycère change à chaque instant :  
 n'est-ce donc rien que des caprices ?  
 Ah ! c'est trop : Zélis a des mœurs ,  
 & je dois tout quitter pour elle :  
 mais plus maligne que cruelle ,  
 Glycère affecte des rigueurs . . .  
 cela distrait un cœur fidèle.  
 Dans la crise de ces combats ;  
 que résoudre enfin , & que faire ?  
 Oui , oui , pour sortir d'embarras ,  
 commençons par avoir Glycère.  
 Et toi , Zélis , que je préfère ,  
 contre moi , ne viens point t'armer ;  
 je me dépêche de lui plaire ,  
 pour ne plus songer qu'à t'aimer.

*Par M. DORAT.*

## M A D R I G A L.

**B**EAUTÉ , fatal présent des Dieux !  
 les peines sont votre partage ;  
 vous armez un sexe envieux :  
 fixez-vous un sexe volage ?

*Par Madame la Comtesse DE B\*\*\*.*

---

## A MADAME DE \* \*.

**E**N quoi ! vous êtes étonnée  
qu'au bout de quatre-vingt hivers ,  
ma Muse foible & surannée  
puisse encor fredonner des airs ?

Quelquefois un peu de verdure  
rit sous les glaçons de nos champs ;  
elle console la Nature :  
mais elle sèche en peu de tems.

Un oiseau peut se faire entendre  
après la saison des beaux jours :  
mais sa voix n'a plus rien de tendre :  
il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre  
qui n'obéit plus à mes doigts ;  
ainsi j'essaye encor ma voix ,  
au moment même qu'elle expire.

Je veux , dans mes derniers adieux ,  
disoit Tibulle à son Amante ,  
attacher mes yeux sur tes yeux ,  
te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer,  
 quand l'ame fuit avec la vie ,  
 a-t-on des yeux pour voir Dédie ,  
 & des mains pour la caresser ?

Dans ces momens , chacun oublie  
 tout ce qu'il a fait en santé :  
 quel mortel s'est jamais flatté  
 d'un rendez-vous à l'agonie ?

Dédie elle-même à son tour  
 s'en va dans la nuit éternelle ,  
 en oubliant qu'elle fut belle  
 & qu'elle a vécu pour l'Amour.

Nous naissons , nous vivons , Bergère ,  
 nous mourons sans savoir comment ;  
 chacun est parti du néant :  
 où va-t-il ? . . . Dieu le fait , ma chère.

*Par M. DE VOLTAIRE.*





## L'HOMME COMME IL FAUT.

**O**UI, c'est un malheur d'être honnête ;  
& je conviens qu'on est fort bête ,  
quand au centre des beaux-esprits ,  
on porte une ame pacifique  
& cette bon-hommie antique  
qui n'est plus de mode à Paris.  
Il faut dans ce siècle agréable,  
approfondir l'art des noirceurs ,  
surtout bien persifler les mœurs ,  
& n'aimer rien pour être aimable.  
Mais cependant nos fots ayeux ,  
si l'on en croit le témoignage  
d'historiens judicieux ,  
plaisoient & savoient être heureux ,  
sans le secours du persiflage.  
Bon ! ces tems-là sont bien changés.  
A vingt ans , j'eus la hardiesse  
de scandaliser la jeunesse  
en montrant de vieux préjugés :  
Zulmé m'a dit en confidence ,  
que j'étois un homme noyé ,  
puisqu'à l'élégante insolence ,  
je n'avois point sacrifié ;  
que parfois dans la bourgeoisie

on toléroit le sentiment ,  
 mais que la bonne compagnie  
 le proscrivoit absolument.  
 « Sachez aiguïser l'épigramme ;  
 » dépensez-y tout votre esprit ;  
 » vous obtiendrez un grand crédit ,  
 » & vous aurez plus d'une femme.  
 » Voulez-vous avoir le maintien  
 » de ce nigaud de la Fontaine ,  
 » qui faisant des fables sans peine ,  
 » dans un souper n'étoit plus rien » ?  
 Ah ! Zulmé , je vous remercie ;  
 je fais par vous ce que je vauz ,  
 & vous devenez mon amie ,  
 même en m'apprenant mes défauts.

*Par M. DOIGNI DU PONCNAU.*

## Q U A T R A I N.

**S**i la fièvre d'amour avoit , quand il nous beree ;  
 ses jours intermittens , comme la fièvre tierce ,  
 on seroit , ces jours-là , honteux jusqu'à l'excès ,  
 des sottises qu'on fait , quand on est dans l'accès.

*Par Jean-Baptiste ROUSSEAU.*

Ce Quatrain n'est point connu.

---

## A UNE NOUVELLE DÉVOTE.

**D**EPUIS que le sermon , le salut & la messe  
 sont vos uniques rendez-vous ,  
 & qu'au lieu des aveux si doux ,  
 pleins de désir & de tendresse ,  
 faits & rendus à vos genoux ,  
 vos aveux humblement vont se faire à confesse ;  
 tous les échos du firmament  
 retentissent du bruit de ce grand changement :  
 « Elle a , dit-on , banni tous les plaisirs profanes ;  
 » elle change en pri-dieu ses molles ottomanes ,  
 » en un bel oratoire un cabinet charmant ,  
 » en image d'un saint celle de son amant » .  
 Des bornes de la terre aux célestes enceintes ,  
 ce bruit parvient en un moment ;  
 Madelaine l'annonce au chœur des Vierges saintes ;  
 dans un chant de triomphe & d'applaudissement ,  
 on entend votre nom porté de sphère en sphère :  
 & pour achever saintement  
 ce que la Grâce a daigné faire ,  
 les Anges inclinés avec dévotion ,  
 & battant les aîles de joie .  
 ne cessent de prier pour que Dieu vous envoie  
 la persuasion .

*Par M. DE RULHIÈRES.*

A vj

## A U N M Y R T E.

CROISSEZ, l'honneur de mon bocage,  
jeune arbrisseau que j'ai planté !  
La Déesse de la Beauté  
attend votre premier feuillage.  
Croissez , ô Myrte plus chéri  
que ces ormeaux qui m'ont vu naître ;  
un jour , votre rameau fleuri  
dans les airs s'étendra peut être.  
Sous votre abri voluptueux ,  
Zirphé viendra placer son trône ;  
Zirphé vous devra la couronne  
qui doit parer ses beaux cheveux.  
Que la fraîcheur de votre ombrage  
nous plaira sur la fin du jour !  
Croissez : des fleurs l'amant volage  
frémit dans les bois d'alentour.  
Phebus se couche sans nuage ;  
& si demain un sombre orage  
s'élève , & gronde à son retour ,  
que l'oiseau qui lance la foudre ,  
en réduisant le chêne en poudre ,  
respecte l'arbre de l'Amour !

Par M. BERTIN.

## A MADEMOISELLE F\*\*\*.

*En lui envoyant une petite figure représentant  
l'Amour guerrier.*

**L**E voilà l'Enfant de Cythère ,  
qui suit les drapeaux du Dieu Mars ,  
en qualité de Volontaire ,  
dans les Dragons ou les Hôuzards !  
C'est un Franc Pandoure , un Corsaire ,  
qui , sans discipline & sans frein ,  
ne se plaît qu'au mal qu'il peut faire ,  
querelleur , hargneux & mutin ,  
vrai héros de petite guerre ,  
ne respirant que le butin .  
Que j'aime à le voir sous les armes !  
que l'uniforme lui sied bien !  
quel grand sabre ! son air vaurien  
lui prête encor de nouveaux charmes .  
Il semble nous menacer tous  
d'entrer chez nous par escalade ;  
tremblez , Mortels , fuyez ses coups :  
mais en le fuyant , gardez-vous  
de tomber dans une embuscade .  
Si par malheur , sur le chemin ,  
vous rencontrez Alexandrine ,  
avec sa friponne de mine ,

son nez en l'air, son œil lutin ;  
 ne songez pas à vous défendre ;  
 hélas ! en cette occasion ,  
 ne songez pas même à prétendre  
 une capitulation :  
 sans résister, il faut vous rendre ;  
 & vous rendre à discrétion.

*Par M. DE BONNARD.*

## MES SOUHAITS.

**S'**IL m'eût été permis d'élire  
 entre les dons brillans des Dieux,  
 l'argent ni l'or n'auroient pu me séduire ;  
 la gloire, l'éclat d'un empire  
 n'eussent point ébloui mes yeux :  
 l'esprit m'eût bien tenté, s'il eût pu me suffire :  
 mais tant de gens en ont qui sont si malheureux !  
 & puis l'esprit tout seul souvent n'est qu'un délire ;  
 & le Sage doit choisir mieux,  
 J'aurois dit aux Maîtres des Cieux :  
 Dieux puissans par qui tout respire,  
 de vos rares bienfaits, de vos dons précieux,  
 voici les seuls que je desirer :  
 un cœur sensible & généreux ;  
 un ami pour me rendre heureux,  
 & du bon sens pour me conduire.

*Par M. l'Abbé DE REYRAC.*

## V E R S

A M. DE BEAUPRÉ.

QU'UN jeune & brillant Militaire,  
 préfère les lauriers aux myrtes de Cythère,  
 on peut excuser cette erreur :  
 il faut à l'homme une chimère ,  
 & la gloire, sans doute , est celle d'un grand cœur ;  
 mais que la jeune & naïve Glycère  
 voulût prétendre à ses faveurs ,  
 vous ririez de la téméraire ;  
 quoi ! des lauriers au front d'une Bergère !  
 eh ! pour qui donc feroient les fleurs ?  
 C'est bien assez du soin de plaire ;  
 c'est bien assez qu'à ces grands jours ,  
 où le cœur sous l'ormeau célèbre la plus chère ;  
 on occupe un moment le pipeau des Amours.  
 La Renommée est-elle faite  
 pour répéter des sons légers ,  
 les petits airs d'une musette ?  
 La Renommée, hélas ! prend bien garde aux bergers !  
 Nous sommes comme la fauvette :  
 nous ne faisons quelque bruit qu'aux vergers,  
 Non , Beaupré , jamais votre gloire  
 ne fixera mes desirs inconstans ;

de quel bien jouirois-je au temple de mémoire ?

est-on heureux par les talens ?

J'aurois l'honneur d'être immortelle :

cet honneur n'est pas fait pour nous ;

je n'envirois que celui d'être belle :

les autres font trop de jaloux ;

vosre sexe & le mien feroient toujours en guerre.

Hélas ! que deviendrait la tete ,

si nous allions nous séparer de vous ?

restons unis , c'est un bien nécessaire ;

homme , cueillez le laurier littéraire ;

il ne fera jamais l'objet de mes desirs ;

je crains l'éclat ; mes vers sont comme les plaisirs :

il leur faut l'ombre du mystère.

*Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.*

## Q U A T R A I N.

S A V E Z - V O U S d'où vient qu'au Mercure,  
si souvent on ne trouve rien ?

c'est le carrosse de voiture :

il faut qu'il parte , vuide ou plein.





## V E R S

*A Madame la Comtesse de B \* \* .  
sur son Jardin d' A \* \* .*

J' A I parcouru ce jardin enchanté ,  
modeste en sa richesse & simple en sa beauté .  
Qu' on vante ces jardins tristement magnifiques ,  
où l' art , de ses mains symétriques ,  
mutilé avec le fer les tendres arbrisseaux ,  
où des berceaux pateils répondent aux berceaux ,  
où le sable jaunit les terres nivelées ,  
où l' ennuyeux cordeau dirigea les allées ,  
où l' œil devine tout , & prompt à tout saisir ,  
d' un seul regard dévore son plaisir .  
Mais que j' aime bien mieux l' énergique franchise  
& la variété de ces libres jardins  
où le dédale des chemins  
m' égare doucement de surprise en surprise ,  
ces bouquets d' arbres verts négligemment épars ,  
& cet heureux désordre , & ces savans hafards !  
En contemplant cette heureuse imposture ,  
ces naïves beautés dont Plutus est jaloux ,  
j' ai dit de vos jardins ce que l' on dit de vous :  
c' est l' Art conduit par la Nature .  
Cet azile délicieux ,  
peuplé de bois , tapissé de prairies ,

inspire , dites-vous , de doctes rêveries :  
 mais celle qui l'habite inspire beaucoup mieux ;  
 & malgré les attraits de ces simples retraites ,  
     ce n'est pas la beauté des lieux  
 qui fait rêver dans les lieux où vous êtes.

*Par M. l'Abbé DELILLE.*

## A L A F O L I E.

**C**HARME des Mortels & des Dieux ;  
 Folie , aimable Enchanteresse ,  
 tu fais même embellir les jeux :  
 le plaisir naît de ton yvresse.  
 Je me donne à toi pour toujours :  
 je te préfère à la tendresse ;  
 répands la gaité sur mes jours ,  
 & j'aurai plus que la sagesse.  
 C'est en attendant ton retour ,  
 que les pauvres amans sommeillent ;  
 la raison seule endort l'Amour :  
 ce sont tes grelots qui l'éveillent.

*Par Madame la Comtesse DE B\*\*\*.*



# LE SÉNAT DES AIGLES,

*F A B L E.*

**H** O R s le bon emploi du moment ,  
rien n'est solide sur la terre :  
le plus bel établissement  
se détruit à la longue , ou du moins , dégénère.  
Ce qui fut un temple autrefois ,  
n'est de nos jours qu'une guinguette :  
ce peuple que Tarquin ne put soumettre aux loix ;  
un Dictateur le mène à la baguette . . . .  
chut !.. Au bon tems passé qui vaut bien le nouveau ;  
jadis les Aigles s'avisèrent  
d'être en corps réunis : le projet parut beau !  
foi d'Aigle même , ils se jurèrent  
d'exclure , sans pitié , tout subalterne oiseau.  
Il falloit , pour entrer , un titre légitime ;  
nommer , produire ses ayeux ;  
des plus hauts monts franchir la cime ;  
affronter les éclairs sous un ciel orageux ,  
sonder des feux du jour l'éblouissant abîme ;  
& d'un œil intrépide envifager les Cieux.  
Pendant un siècle , on fut incorruptible ;  
un siècle ! c'est beaucoup : quel corps , chez les hu-  
mans ,  
pendant ce tems est infailible ?

Mais tout s'use & périt ; c'est la loi des destins.  
 Le Sénat , par degrés , devient moins inflexible.  
 Un Sénateur , un jour , proposa le Milan ,  
 oiseau d'honneur , dit-il , hardi pour entreprendre :  
 si nous avons la guerre , il sauroit nous défendre ;  
 vous connoissez sa force , & son rapide élan  
 Choix politique ! il passe. Après quelques années ,  
 certain Aigle , ami d'un Furet ,  
 voulant qu'il partageât ses belles destinées ,  
 pressentit le Sénat sur le nouveau sujet.  
 D'abord , on le traita d'ennemi domestique ,  
 & de brouillon qui vouloit tout gâter :  
 unanime refus : mais il ose insister ;  
 s'il est , dit-il , quelque sourde pratique ,  
 frère Furet , de courir , de trotter ,  
 & sûrement de l'éventer  
 au profit de la République :  
 il faut des gens qui sachent fureter ;  
 & de mon protégé le talent est unique ,  
 pour tout voir , tout entendre , & pour tout rapporter.  
 A ce discours , plus de réplique !  
 le candidat se glisse ; il en fallut tâter.  
 La Corneille , la Pie , ou de semblables gaupes ,  
 avec des Protecteurs eurent aussi leur tour ;  
 & parmi des oiseaux faits pour l'éclat du jour ,  
 on reçut à la fin , devinez qui ? . . . des Taupes.

Par M. DORAT.



## A M O N A M I.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,  
mes jours affreux, d'ombres environnés !  
va, les douleurs m'ont mis au rang des sages,  
& la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse,  
j'abandonnai l'effor de mes desirs :  
à peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,  
qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,  
j'idolâtrai de trompeuses beautés.  
J'aimois les fers d'un si doux esclavage ;  
en les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de mémoire  
un fugitif de sa chaîne échappé :  
mais je ne pus arracher à la Gloire  
qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vu de mes jeunes années  
l'astre pâlir au midi de son cours.  
Depuis long-tems, la main des destinées  
tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire , plaisirs , cet éclat de la vie ;  
 bientôt pour moi tout s'est évanoui.  
 Ce songe heureux , dont l'erreur me'st ravie ;  
 fut trop rapide , & j'en ai peu joui.

Mais l'Amitié fait , par son éloquence ,  
 calmer des maux qu'elle aime à partager ;  
 & chaque jour ma pénible existence  
 devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau , si son appui me reste ,  
 il est encor des plaisirs pour mon cœur ,  
 & ce débris d'un naufrage funeste  
 pourra lui seul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire ,  
 intéresser est le bien le plus doux ;  
 & l'Amitié nous est encor plus chère ,  
 lorsque l'Amour s'envole loin de nous.

*Par M. COLARDEAU.*

## QUATRAIN

*Pour le Portrait de la Reine.*

LE Ciel mit dans ses traits cet éclat qu'on admire ;  
 France , il la couronna pour ta félicité :  
 un sceptre est inutile avec tant de beauté :  
 mais à tant de vertus , il falloit un Empire.

*Par M. DE LA HARPE.*

# L'ANE RETROUVÉ,

*Conte tiré des Facéties du Poge.*

**L**UCAS à pied menoit à son village  
six Anes qu'à la foire il venoit d'acheter.  
Quand il eut bien marché, fatigué du voyage ;  
sur l'un des animaux , il crut devoir monter :  
mais quelle fut sa surprise & sa peine ,  
de voir devant ses yeux cinq baudets seulement ;  
au lieu de la demi-douzaine  
qu'en partant il avoit sous son commandement !  
Trois fois, le compte il recommence ;  
& toujours oubliant l'Ane qu'il a sous lui ,  
trois fois, de son mortel ennui  
il sent croître la violence.

En sanglotant, le rusé Villageois  
retourne sur ses pas ; il court à droite , à gauche ;  
pendant quatre heures , il chevauche ,  
par monts , par vaux , & jusqu'au fond des bois ;  
Après s'être donné vainement la torture ,  
il regagne enfin sa maison ;  
& sans descendre du grison ,  
qui lui sert de digne monture ,  
à sa femme il déduit sa piteuse aventure.

Calme-toi, pauvre sot, lui dit-elle tout net !  
tu n'en comptes que cinq , & moi j'en trouve sept

*Par M. H. \* \**

# A MIGNONNE,

## *Ma petite Chienne*

QUE je vous aime , ma Mignonne !  
 Je vous chéris plus que tous vos rivaux ;  
 & si mon amour déraisonne ,  
 ah ! du moins cet amour est exempt de tous maux.  
 Le plaisir croît , dir-on , d'un peu d'inquiétude :  
 eh bien !... quand vous avez peu mangé , mal dormi ,  
 j'ai sur vous la sollicitude  
 que j'aurois pour un bon ami.  
 Vous êtes le mien , ma Mignonne !  
 vous marchez toujours sur mes pas ;  
 hors vous , je ne connois personne  
 qui me suive sans cesse & ne m'excède pas.  
 Si les amoureuses tendresses  
 amènent la satiété ,  
 vous multipliez vos caresses  
 sans inspirer l'ennui de l'uniformité.  
 Votre courroux lui-même m'est utile :  
 un propos trop léger , un discours trop flatteur  
 d'un agréable de la ville ,  
 a-t-il blessé mon oreille ou mon cœur ?  
 j'ai recours à vous , ma Mignonne ;  
 je vous agace , & vous grondez ;  
 quoique vous soyez douce & bonne ,  
 vous lui montrez les dents : c'est vous qui répondez.

*Par Madame la Comtesse DE BUSSI.*

DISCOURS



# DISCOURS

## SUR LA MANIERE

### DE LIRE LES VERS.

**A**RRETE, sot lecteur, dont la triste manie  
détruit de nos accords la savante harmonie,  
arrête, par pitié ! Quel funeste travers,  
en dépit d'Apollon, te fait lire des vers ?

Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,  
ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;  
si, du feu du génie en nos vers allumé,  
n'étincelle jamais ton œil inanimé ;  
si ta lecture enfin, dolente psalmodie,  
ne dit rien, ne peint rien à mon ame engourdie,  
cesse, on laisse-moi fuir. Ton regard abbattu,  
du regard de Méduse a la triste vertu.  
L'auditeur qu'ont glacé tes sons & ta présence,  
eroit subir le supplice inventé par Mézence :  
c'est un vivant, qu'on lie au cadavre d'un mort.  
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort ;  
sa défaillante main laisse tomber sa lyre.

C'est peu d'aimer les vers : il faut les savoir lire ;  
il faut avoir appris cet art mélodieux  
de parler dignement le langage des Dieux ;  
cet art, qui, par les tons des phrases cadencées,  
donne de l'harmonie & du nombre aux pensées ;

cet art de déclamer, dont le charme vainqueur  
assujettit l'oreille & subjugué le cœur.

« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe ?

- » lisant pour m'éclairer, je lis en Philosophe.
- » Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
- » & le teint de Vénus peut se passer de fard.
- » L'harmonieux débit que ta Muse me vante,
- » n'a séduit jamais une oreille savante.
- » De cette illusion qu'un autre soit épris :
- » mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »

Eh ! quoi ! d'une lecture insipide & glacée ,  
tu prétends attrister mon oreille lassée !  
Quoi ! traître ! à tes côtés, tu prétends m'enchaîner !  
à loisir , en détail , tu veux m'assassiner ;  
dans les longs bâillemens & les vapeurs mortelles,  
ensevelir l'honneur des Œuvres les plus belles ;  
& toujours méthodique , & toujours concerté ,  
des élans d'un auteur abaisser la fierté ,  
tomber, quand ils s'élève, & ramper , quand il vole !

Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :  
sois captif, dans le cercle obscur & limité  
qui fut tracé des mains de l'uniformité.  
Aux loix de ton compas asservis Melpomène ,  
& la douleur de Phèdre & l'amour de Chimène.  
Ravale à ton niveau l'effort audacieux  
de l'Oiseau du Tonnerre égaré dans les Cieux ;  
meurs d'ennui, j'y consens ; sois barbare à ton aise.

Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse ;  
n'exige pas du moins , insensible lecteur,

que jamais je me plie à ton goût destructeur.  
 Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,  
 sans la défigurer, embellit la nature ;  
 & les traits que la Muse éternise en ses chants,  
 récités avec art, en seront plus touchans.  
 Ils laisseront dans l'ame une trace durable,  
 du Génie éloquent empreinte inaltérable,  
 & rien ne plaira plus à tous les goûts divers  
 qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.

Jadis, on les chantoit. Les Annales antiques  
 de Moïse & d'Orphée exaltent les Cantiques.  
 Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?  
 ces rochers attentifs à la voix de Linus ?  
 & Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrthée ?  
 & Therpandre apaisant la foule révoltée ?  
 Les Poètes divins, maîtres des Nations,  
 savoient noter alors l'accent des passions.  
 L'ame étoit adoucie & l'oreille charmée,  
 & même des Tyrans la rage désarmée.  
 Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les Loix.  
 L'art de les déclamer fut le talent des Rois.  
 Les Dieux même, les Dieux, par la voix des Oracles,  
 de cet art enchanteur consacroient les miracles.

Chez les Fils de Cadmus, peuples ingénieux,  
 que les sons de la lyre étoient harmonieux !  
 Que, dans ces beaux climats, l'exakte prosodie  
 aux chansons des neuf Sœurs prêtoit de mélodie !  
 On voyoit, à côté des Dactyles volans,  
 le Spondée alongé se traîner à pas lents.  
 Chaque mot, chez les Grecs, amans de la mesure,

se plioit de lui-même aux loix de la césure.  
 Chaque genre eut son Rythme. En vers majestueux,  
 l'Épopée entonna ses récits fastueux.  
 La modeste Élégie eut recours au Distique.

Archiloque s'arma de l'Iambe caustique. ( \* )  
 A des mètres divers , Alcée , Anacréon  
 prêtèrent leur génie , & leur gloire , & leur nom.

Pour nous, enfans des Gots , Apollon plus avare,  
 a dédaigné long-tems notre jargon barbare  
 Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,  
 ont, d'une mine ingrate, arraché des trésors.  
 O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace  
 fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;  
 ce rebelle instrument rend des accens flatteurs.  
 Vous peignez la nature en sons imitateurs  
 tantôt doux & légers, tantôt pesans & graves ,  
 votre Apollon est libre au milieu des entraves ;  
 & l'oreille attentive au charme de vos vers ,  
 croit de Virgile même entendre les concerts.

Mais ces Vers mal rendus perdent leur énergie.  
 Il est une secresse & puissante magie ,  
 il est un art de lire & de se pénétrer  
 des transports qu'un auteur nous voulut inspirer ;  
 d'entrer dans sa pensée , & d'une voix facile ,  
 d'assortir , en tout tems , son organe à son stile ;  
 d'atteindre son effort , d'éviter avec lui  
 & la monotonie , & l'enflûre , & l'ennui ;  
 d'égayer , à la fois , de la voix & du geste ,

(\*) *Archiloquum proprio rabies armavit Iambo.*

ces mots , ces traits piquants d'un railleur vif & leste ;

de donner leur couleur aux comiques tableaux  
qu'a tracés , en riant , la Muse des Boileaux ;  
de prendre un ton plus noble , un accent plus sublime ,

dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime ,  
d'emprunter le coup-d'œil & l'ame d'un Héros ,  
quand Coligny , d'un mot , fait pâlir ses bourreaux ;  
de s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme .

Toi , qui peignais si bien les allarmes de Rome ,  
o Virgile , tes vers avec art étoient lus ,  
lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus ,  
lorsque tu recueillis ces larmes maternelles ,  
ces regrets si touchans , ces douleurs éternelles ;  
d'un triste enthousiasme , alors tu t'enivrais :  
pour arracher des pleurs , toi-même tu pleurois .

Et tu viens , froid lecteur , d'une voix indiscrette ,  
réciter nos chansons , comme on lit la Gazette !  
la Muse en vain comptoit sur ses enchantemens :  
tes mains , tes froides mains brisent ses Talismans .  
Loin de persuader , dans ta bouche odieuse ,  
la Vérité déplaît , triste & fastidieuse .

Sous les traits de l'ennui , la raison perd ses droits ;  
il faut , & nous instruire , & nous plaire à la fois :  
qui veut gagner mon cœur , doit flatter mes oreilles .

Ah ! qu'un rimeur , jaloux du succès de ses  
veilles ,  
frémira de t'ouïr , didactique lecteur ,

défigurer des vers dont il fera l'auteur !

Ah ! comme à chaque mot que ta bouche estropie ,  
il murmure , en secret , de ton audace impie !

Un père , juste Ciel , peut-il voir ses enfans ,  
condamnés , sous ses yeux , à périr tout vivans !

Le Poëte indigné , qu'un sot lecteur mutile ,  
fera , pour se contraindre , un effort inutile.

Il n'est respect humain qui le puisse arrêter ;  
la nature souffrante enfin va l'emporter ;

« Quoi ! bourreau , tu poursuis ! cesse , je t'en con-  
» jure ,

» de faire à mes écrits cette mortelle injure ;

» tu me servirois mieux , si tu m'estimois moins ;

» ou ne me lis jamais . . . . ou lis-moi sans té-  
» moins. »

J'approuve ce transport d'une Muse échauffée.

Tel on dit autrefois que Rameau , notre Orphée ,  
dans son juste dépit avoué d'Apollon ,  
d'un mauvais Concertant brisa le violon.

Autant il frémissait , quand des voix infidèles  
hurloient à l'Opéra ses chansons immortelles ;  
autant il admiroit tes accens & tes yeux ,

Arnould , seule Déesse au Théâtre des Dieux.

Il embellissoit tout : tes charmes l'embellirent ;  
& du moins , ses talens , des tiens s'enorgueillirent.

Mais si le goût du chant fait le prix des beaux  
airs ,

la pompe du débit est le charme des vers.

Voyez-vous ce cristal , où les yeux d'une Belle

cherchent de ses attraits une image fidelle ?  
tel doit être un lecteur ; il offre à notre esprit  
le miroir animé des beautés d'un écrit.

L'amante de Narcisse , en nos forêts errante ,  
redit , d'un dernier mot , la syllabe mourante :  
mais des chants de la Muse écho plus assidu ,  
tout ce qu'elle prononce , un lecteur l'a rendu.  
Combien d'art il lui faut ! C'est peu qu'il fasse en-  
rendre

l'organe le plus souple & la voix la plus tendre ;  
c'est peu qu'il réunisse à ces premiers talens  
un geste pittoresque & des regards parlans ;  
que dis-je ? ce n'est rien , si le Ciel inflexible ,  
pour le rendre éloquent , ne la créé sensible.

Ah ! comme en prononçant des vers mélodieux ,  
la flamme du Génie animera ses yeux !  
Comme il captivera nos ames entraînées !  
comme il fera couler les heures enchaînées !  
comme on se souviendra des vers qu'il aura lus !  
imprimés dans le cœur , ils n'en sortiront plus.

Tout Poète le fait. Tout Poète cultive  
l'art de tenir l'oreille enchantée & captive.  
N'est-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés ,  
ont dû tout leur succès dans nos Sociétés ?  
Qui compose avec feu , déclame avec ivresse.

Mais sitôt qu'un Ouvrage échappé de la presse ,  
chez le Jay , chez Duchesne , étale , avec orgueil ,  
un frontispice orné de la main de Longueil ,  
du goût de l'acheteur , son succès va dépendre.  
Le Poète , partout , ne peut se faire entendre ,

ni partout, dans le monde, accompagner ses vers.  
Ils tomberont, hélas ! s'ils sont lus de travers :  
rien ne peut les sauver d'un funeste naufrage.

Midas, en digérant, veut parcourir l'ouvrage ;  
il l'ouvre avec dédain, prend un ton de Censeur,  
bâille à chaque syllabe & se croit connoisseur.  
Midas, tout opprimé des vapeurs de sa table,  
juge le triste écrit, le trouve détestable,  
plaint son argent, se fâche & déclare, en un mot,  
le Libraire un fripon & le Poète un sot.  
Monseigneur le décide : un flatteur s'extasie.

Laissons-là ce vain Juge. Entrons chez Aspasie :  
Aspasie, aux bons vers, aime à mettre le prix,  
& sa table est toujours ouverte aux beaux esprits.  
Quatre heures ont sonné : la Belle, à sa toilette,  
daigne entendre l'écrit du malheureux Poète.  
Certain petit Abbé, lecteur officieux,  
commence en minaudant & d'un air précieux,  
rajuste son collet, bégaye une tirade,  
s'interrompt, pour placer une turlupinade,  
rit aux endroits touchans, commente les bons mots,  
& sautant les feuilletts de propos en propos,  
enfin, Monsieur l'Abbé plus étourdi qu'un page,  
sans s'en douter, arrive à la dernière page.  
La Belle cependant caresse un petit chien,  
regarde en un miroir si son rouge va bien :  
« — Convenez-en l'Abbé, le style est pitoyable :  
» — Affreux. — Le dénouement est trop brusque  
— Effroyable !  
» Cela n'est point filé. — C'est d'un triste, d'ailleurs !



» d'un sombre ! — Oh ! oui, Madame, à donner des vapeurs. »

Sur ce mot de vapeurs, on annonce à la Belle un fat, qui va jouer une scène nouvelle.

Ce fat est un Docteur, un Charlatan mielleux, sans esprit, mais pourtant trouvé miraculeux, l'Esculape du jour. — Autant qu'il m'en souviens,

« dit-il, c'est aujourd'hui votre jour de migraine ?

» — Vraiment, oui : rien n'échappe à notre cher Docteur.

» — Madame... mais pardon, je trouble le lecteur.

» Je suis désespéré d'interrompre... L'ouvrage est-il bon ? — Il est neuf. — A-t-il votre suffrage ?

» — Allons, mon cher Docteur, vous-même jugez-en !

» — Moi, Madame ! — Voyons. — Est-ce un Drame ? un Roman ?

» quelque Conte moral ? — Eh ! non ! c'est un Poème.

» — Oh ! les vignettes font d'une beauté suprême.

» Madame, avez-vous vu ces guirlandes de fleurs, ces Amours, ces lointains, ces bosquets enchanteurs ?

» — Ah ! vous avez raison & c'est une trouvaille, n'que ces Estampes-là ! — Comme Longueil travaille ! —

» Mais ce n'est pas assez d'admirer le Graveur ;

» Docteur, jugez l'écrit : mais jugez sans faveur.

- » — Madame , à vous le dé ! soyez mon Uranie :  
 » ce n'est qu'à la Beauté de juger le Génie.  
 » — Ah ! Docteur , vous flattez. Mais enfin ! entre  
 nous ,  
 » l'ouvrage ne vaut rien. — Je m'en rapporte à  
 vous ,  
 » Madame , & dès ce soir , dans toutes mes visites ,  
 » je règle mon avis sur ce que vous m'en dites.  
 » Ah ! d'honneur ! ce seroit un facheux embarras  
 » de lire tous les vers qu'on trouve beaux ou plats.  
 » De votre opinion , s'on vous demande compte :  
 » hésiter , rester court , ce seroit une honte.  
 » Il faut prendre un parti : je n'y manque jamais ,  
 » & pour ne risquer rien , je trouve tout mauvais. »  
 Voilà comme on vous lit ! voilà comme on vous  
 juge :

infortunés rimeurs ! Sans espoir , sans refuge ,  
 vous serez condamnés par de légers esprits ,  
 qui dénigrent souvent ce qu'ils n'ont pas compris.  
 Leurs dédains aux laquais renverront la brochure.

Que je vous plains sur-tout , si , pour dernière  
 injure ,

vos vers , en un café , s'en vont se présenter !  
 Vadius s'en empare , & les veut réciter.  
 Il scande pesamment leurs légers hémistiches ,  
 trouve les tours gênés , les ornemens postiches ,  
 & les fait trouver tels par son ton de pédant.  
 Mais Damis , de vos vers admirateur ardent ,  
 Damis , qui rapporta des bords de la Garonne  
 l'ineffaçable accent de la race gasconne ,  
 soutient que le Poëme est excellent , tandis !

Il le prend , il le lit d'un ron dé Cadédis.  
 A son panégyrique , on est loin de souscrire ;  
 aux dépens de l'auteur , son accent vous fait rire ,  
 & l'auditeur trompé , qu'il laisse jusqu'au bout ,  
 aux vices du Poëme impute son dégoût.

Combien d'autres Oïsons , au débit fade & triste ,  
 pourroient de ces portraits grossir encor la liste !  
 On se plaint du vain tas des auteurs importuns :  
 mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.

Au sublime , en ce point , si nous voulons atteindre ,  
 n'affectons jamais rien : tout excès est à craindre.  
 Trop de simplicité vaut mieux que trop d'apprêt.  
 L'art qui se fait sentir est un art indiscret.  
 Le sublime est toujours voisin de la nature.

Gardons-nous d'imiter dans sa folle lecture ,  
 dans ses roulemens d'yeux & ses contorsions ,  
 ce fanatique amant de ses productions ,  
 ce furieux rimeur , qui , d'un ton ridicule ,  
 comme un vrai possédé , s'agit , gesticule ,  
 tourmente notre oreille , épuise son gosier ,  
 & croit être sublime à force de crier.  
 Jadis sur son trépied , la Pythie agitée  
 d'un Dieu même remplie , étoit moins tourmentée.

O ! Poètes chéris , ô Troubadours charmans ,  
 laissez à des Jongleurs ces affreux hurlemens :  
 soyez simples & vrais Cette emphâse maussade  
 étonne quelquefois , jamais ne persuade.  
 Prédicateurs forcés , vos terribles sermons ,  
 sans émouvoir nos cœurs , déchirent vos poumons ,  
 Oh ! que j'aime bien mieux le lecteur doux & sage ,

dont le feu modéré s'accroît à chaque page ;  
 & qui, dès son début , sans le prendre si haut ,  
 ménage sa chaleur & tonne quand il faut !

Ainsi , quand NIVERNOIS daigne , aux Muses  
 fidèle ,

lire à l'Académie une fable nouvelle ,  
 il fait d'un charme heureux enivrer les esprits ;  
 chaque vers est saillant , chaque mot a son prix ;  
 tout fait image en lui , tout sert à l'éloquence ,  
 ses discours , ses regards , & même son silence.  
 Ainsi les Grecs charmés environnoient Nestor ;  
 il cessoit de parler.... on l'écoutoit encor.

*Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.*

## EPIGRAMME.

EST-IL un sort comme le mien ,  
 disoit une certaine Dame ?  
 J'ai tâché d'amasser du bien ,  
 d'être toujours honnête femme :  
 je n'ai pu réussir à rien.

*Par M. DE CHENEVIERES.*



## CONSEILS A UN MARI.

**V**ous vous plaignez que chez Delphire  
Je ne vais point assez souvent :  
eh bien ! moi , j'oserai vous dire  
que c'est se plaindre injustement,

Votre femme , soyez tranquille ,  
n'est point faite pour vous rester ;  
elle a mille attraits , & puis mille ,  
qu'il est bon de vous disputer.

Mais vous avez la fantaisie  
de ne jamais nous tourmenter :  
j'avois , mon cher , osé compter  
sur quelques grains de jalousie ;  
votre sang froid vient tout gâter.  
Il lui déplaît , & me désole.

Quoi ! rien qu'il faille hazarder !  
Pour qu'avec soin on vous la vole ,  
commencez donc par la garder.

Fêter ce qu'un autre néglige ,  
c'est une sottise entre nous ;  
& quand on agit comme vous ,  
il ne faut pas que l'on exige.

Sachez de moi , que les Amours  
vivent de crainte & d'espérance ,  
d'artifices , de jolis tours :  
on les endort par trop d'aisance ;  
& le bonheur de tous les jours

produit bientôt l'indifférence.  
 J'aime un aiguillon au desir ,  
 des larcins pour nourrir l'ivresse ,  
 & quelque épine qui me blesse  
 parmi les roses du plaisir.

Si Danaé se vit prisee  
 par ce scélérat de Jupin ,  
 & sentit pleuvoir dans son sein  
 une très suspecte rosée ,  
 c'est grâce aux murs d'un triple airain  
 où la Belle fut déposée.

Croyez-moi : mettez dès ce soir ,  
 quatre verroux à votre porte ;  
 rodez , & demandez à voir  
 chaque billet que l'on apporte ;  
 criez , grondez , fut-ce pour rien ;  
 la nuit , soyez sur le qui-vive ;  
 n'entendez pas japper un chien ,  
 sans vous figurer que j'arrive :  
 alors , je saurai m'occuper  
 de quelque ruse nécessaire ,  
 & je trouverai , je l'espère ,  
 un nouveau charme à vous tromper.  
 Mais que prétendez-vous qu'on fasse  
 d'un Mari qui n'est point jaloux ,  
 ne dit mot , jamais ne menace ,  
 & semble d'accord avec nous ?  
 Le Pilore craint la bonace ,  
 autant que les flots en courroux.  
 Sans votre douceur importune

qui me dérange tout-à-fait ;  
 ce que vous savez que l'on est ;  
 vous le feriez vingt fois pour une.

*Par M. DORAT.*

## À MES DEMOISELLES DE SEV\*\*\*.

**C**E matin, bien avant le jour,  
 je songeois à deux sœurs aimables ;  
 on frappe !... qu'est ce ? c'est l'Amour :  
 j'ouvre à ces mots si respectables.  
 « J'ai dérobé , dit-il , exprès  
 » sur la toilette de ma mère  
 » la Pomme offerte à ses attraits  
 » par un Berger jeune & sincère.  
 » Va chez Chloé , va chez sa sœur ;  
 » nouveau Pâris , montre ton zèle ,  
 » & présente ce prix flatteur ,  
 » de par l'Amour , à la plus belle. »  
 Tu te trompes , dis-je , en un point :  
 également on les adore ;  
 reprends la Pomme : il n'en faut point ,  
 ou bien il en faut une encore.

*Par M. SÉLIS.*



## PRIERE A LA JEUNESSE,

*Vers adressés à M. l'Abbé DELILLE, au  
premier jour de l'An.*

Au plus frivole des amis,  
& , par malheur , au plus aimable ,  
portez , Déesse favorable ,  
les jours que vous m'avez promis.  
Comme ces Beautés infidelles  
qu'on quitte & qu'on reprend toujours ,  
malgré ses erreurs éternelles ,  
je mets ses beaux ans sous vos ailes  
& sous la garde des Amours.  
Toujours épris de goûts volages ,  
toujours parjure à ses sermens ,  
plus mobile que les nuages ,  
il s'abandonne à tous les vents ,  
& , dieu merci ! depuis deux ans ,  
je ne le vois qu'en ses Ouvrages.  
Ah ! dans ce brillant tourbillon ,  
s'il est heureux , je lui pardonne.  
De Virgile & d'Anacréon ,  
qu'il ceigne la double couronne ;  
& qu'il soit jusqu'à son automne  
plus étourdi que V \* \* \* !

*Par M. BERTIN.*



## A MADEMOISELLE DUBOIS,

*Ancienne Actrice de la Comédie Française,  
le jour de sa Fête.*

ON dit qu'à faire des heureux ,  
Madelaine passoit sa vie :  
jeune , séduisante & jolie ,  
qu'avoit-elle à faire de mieux ?  
Les Grâces simples & piquantes  
de leurs mains tressnoient ses cheveux ,  
qui , sur un cou voluptueux ,  
descendoient en boucles flottantes.

A sa toilette le matin ,  
elle étoit sans cesse obsédée  
du bruyant & folâtre effain  
des Agréables de Judée.  
Le soir , son amant adoré ,  
fier de posséder sa conquête ,  
s'enivroit dans le tête à tête  
du bonheur d'être préféré.  
Hélas ! son délire & ses charmes ,  
sources de regrets éternels ,  
devinrent des péchés mortels ,  
qu'il fallut laver par ses larmes.  
Toi qui la fêtes , réponds-moi ,  
plus voluptueuse & plus belle ,  
n'es-tu pas plus coupable qu'elle ?  
j'en suis désespéré pour toi.

Est-il juste que ta Patrone  
 longtems pleure un instant d'erreur ,  
 & que ton âme se pardonne ?  
 ton triomphe est notre bonheur.  
 Je les mets sur ta conscience ,  
 ces péchés tendres & charmans  
 & tous ces glorieux momens  
 qui signalèrent ton enfance ,  
 l'Amour t'armant de son pouvoir ,  
 l'Amour t'amena sur la scène ,  
 & sous le dais de Melpomène  
 vint lui-même te faire asséoir.  
 Vois Didon , Climène & Junie  
 s'embellir encor par tes pleurs ;  
 vois ton étonnante magie  
 à ton gré pervertir nos cœurs !  
 O dangereuse enchanteresse !  
 chaque Spectateur , à ta voix ,  
 juroit d'oublier sa Maîtresse ,  
 & de n'adorer que tes loix.  
 Tes crimes furent de nous plaire :  
 je crois qu'à peine un siècle entier  
 d'une abstinence volontaire ,  
 suffiroit pour les expier.  
 La scène pleure ton absence :  
 est-ce le goût des oraisons  
 qui te fait chercher le silence ?  
 Madelaine fit pénitence ,  
 & c'est nous seuls qui l'a faisons.

*Par M. DOIGNI DU PONGEAU.*

## L' A N O N ,

## F A B L E.

**T** O U T est joli dans la verte jeunesse,  
 Un Anon bondissant  
 déployoit dans un pré sa vive gentillesse.  
 Pour l'approcher , venoit-on doucement :  
 notre espègle aux aguets le nez sur la prairie ,  
 vous laissoit arriver , mordant l'herbe fleurie ,  
 & zeste ! le malin partoît en gambadant.  
 Voyoit-il un Courrier : il sautoit au-devant ,  
 le saluoit des deux pieds de derrière ,  
 même par fois un peu trop poliment.  
 Bref , il étoit un très-aimable enfant :  
 sa mere l'admiroit ! & quoique d'ordinaire ,  
 une Anesse ne manque guère  
 d'amour-propre ; de bonne-foi ,  
 elle croyoit avoir fait plus joli que soi ,  
 — Mon fils est un cheval ! il est bien davantage.  
 Qui fait ce qu'il fera : que Dieu lui prête l'âge ,  
 & nous verrons ! ... Les Anes d'alentour ,  
 gens très-galans & qui faisoient leur cour ,  
 exagéroient encor , & la grace légère ,  
 & l'air vif du mignon , & ne manquoient de braire  
 qu'il étoit un Zéphir , un prodige , un Amour.  
 Mères , sur vos enfans vous ne sauriez vous taire ,

& votre sot babil a d'abord son effet ;  
on vous l'assure , ils sont , ils seront des merveilles.

Hé ! croyez-moi , l'Anon est leur portrait :  
le Zéphir devient lourd , l'Amour prend des oreilles ,  
& le Prodige est un Baudet.

Par M. DE FUMARS.

## V E R S

A M. LE MARQUIS DE PEZAY ,

*Qui avoit envoyé à l'Auteur sa Comédie  
de la Rosière.*

AIDE-MARÉCHAL des Logis  
& de Cythère & du Parnasse ,  
je vois que vous avez appris ,  
sous le grand Général Horace ,  
ce métier qu'avec tant de grace  
on vous voit faire dans Paris.  
J'ai lu votre aimable Rosière.  
Malheur au dur atrabilaire  
qui lui reproche un doux baiser !  
Quelle mort ne doit excuser  
une personne si discrète ?  
un seul baiser , un seul amant ,  
chez les Bergères d'à-présent ,  
est la vertu la plus parfaite.

Par M. DE VOLTAIRE.

## E P I T R E

*A M. DE SAUVIGNY, malade, par son  
Ami, malade aussi.*

D E P U I S que la fièvre fait battre  
ton artère à coups inégaux,  
& retarde les grands tableaux,  
où tu nous peindras *Henri-quatre* ; (\*)  
j'aurois couru tout le premier  
pour te verser la liqueur fade,  
dont le fiévreux à son foyer  
est forcé de boire rasade ;  
j'aurois pu te désennuyer,  
& par des contes de peau-d'âne,  
ou t'endormir, ou t'égayer,  
toi, plus sérieux qu'un *Bracmane* !  
Nous aurions ri des mœurs du tems,  
des parfileurs, des importants,  
de la Satyre pédantesque  
de nos critiques malveillans,  
de la morgue philosophesque  
des littéraires charlatans,  
des Pédagogues en cornette,  
qui de nos écrits vont jugeant ;  
des beaux esprits à la bavette ;

(\*) Gabrielle d'Estées, *Tragédie de M. de Sauvigny.*

qui n'iront point en grandissant ;  
 de ces ouvrages de génie ,  
 tant vantés par leurs protecteurs ,  
 & que le parterre expédie ,  
 sous la moustache des prôneurs.  
 Mais , comme toi , la maladie ,  
 m'a surpris par analogie ,  
 & vient de m'arrêter soudain ,  
 lorsque la lyre dans la main ,  
 je chantois le cours de l'année. (\*)  
 Les Pénates de mon logis ,  
 me voyant toute la journée  
 demeurer auprès d'eux assis ,  
 moi , grand coureur d'après-dînée ;  
 des deux coins de ma cheminée ,  
 se regardent tout interdits ,

En t'écrivant ces vers sans suite ,  
 la plume échappe de mes doigts ;  
 quand je cesse d'être aux abois ,  
 je ressens le mal qui t'agite ;  
 & dans mon esprit inquiet ,  
 m'exagérant ce que j'ignore ,  
 je te vois plus malade encore  
 que tu n'es peut-être en effet.  
 Je vois la diète , à l'œil cave ,

(\*) L'Auteur travaille à un Poëme considérable, intitulé :  
*Les fastes ou les usages de l'année* ; il est déjà fort avancé : les  
 morceaux qu'il en a lus dans les sociétés en font attendre  
 la publication avec beaucoup d'empressement.

venir s'asseoir à ton côté,  
 & malgré *Bacchus* irrité,  
*Esculape* murer ta cave.  
 Je vois l'Ennui, dans tes rideaux,  
 se cacher avec l'Insomnie,  
 ou s'il tombe quelques pavots  
 sur ta paupière appesantie,  
 les farfadets, les diablotaux,  
 troupe fantasque, errant sans guide,  
 faire de ton cerveau trop vuide  
 le théâtre de leurs assauts.

O Santé, Déesse chérie !  
 plus on avance dans la vie,  
 plus tu retires tes présens :  
 mais en effeuillant la couronne,  
 dont tu parois nos jeunes ans,  
 ah ! du moins jamais n'abandonne  
 deux amis dans le même-tems :  
 l'un à l'autre est trop nécessaire.  
 Fais que de l'ennui suspendu,  
 l'un des deux puisse aller distraire,  
 l'ami souffrant & solitaire  
 dont il est sans cesse attendu !

Par M. LEMIERRE,



# R O N D E A U

*A une jolie personne qui exigeoit que plusieurs  
Beaux-Esprits lui fissent des vers  
sur une minute.*

**Q**U'UNE minute a de charmes pour nous,  
jeune & belle Chloris, quand on est près de vous !  
C'est un bien que le sort aujourd'hui me dispute.  
Pour en jouir, hélas ! faut-il donc que je lutte  
avec ces demi-Dieux que vous rendez jaloux ?

A leurs fureurs, vous me mettez en butte :  
mais vous pouvez me venger de leurs coups ;  
il ne me faut, pour triompher de tous ,  
qu'une minute.

Je saurois prolonger un moment aussi doux ;  
le vrai bonheur ne cause aucuns dégoûts :  
le frivole plaisir est le seul qui rebutte ;  
ne craignez donc jamais qu'avec vous je suppute :  
un jour entier ne dure à vos genoux,  
qu'une minute.

Par M. MILLIE.





## EPI TRE (\*)

A M. D E V O L T A I R E.

DANS le sein d'une Cour brillante  
 où règnent les jeux, le plaisir,  
 où la seule peine qu'on sente  
 est l'embarras de le choisir,  
 ce n'est pas chose surprenante,  
 cher ami, que ta Muse chante  
 de Cupidon les traits vainqueurs.

Hôte de la mère des Graces,

héritier du pinceau qu'employoient les Horaces,  
 quand ils peignoient le Dieu des cœurs,  
 mieux qu'un autre, tu peux du fils de la Deesse  
 donner de fidèles portraits,

la peindre avec tous ses attraits,

& sur tes chants répandre l'allegresse

Pour moi, je dois chanter sur un ton différent.  
 C'est désormais C \* \* \* ou Dossat qui m'inspire,  
 & des bords du Danube un moderne habitant,  
 aux regrets seuls doit consacrer sa lyre.

Dans ce triste séjour, dans ces barbares lieux,  
 le grave & morne sérieux

(\*) L'Auteur de cette Epitre étoit alors Ambassadeur à Vienne.

Année 1775,

C

s'étend sur tout ce qui respire :  
 en Maître souverain , l'ennui règne par-tout ;  
 & les Graces & le bon goût  
 semblent avoir été mis au ban de l'Empire. .

La joie y paroît un fardeau ;  
 la beauté chez le sexe y paroît défendue ,  
 & l'Amour peut marcher ceint d'un double bandeau,  
 sans avoir regret à la vue.

Tels sont les lieux où je suis retiré :  
 ainsi me traite Amour ; tel est à mes services  
 le prix qu'il avoit préparé.

L'Ingrat ! malgré tant d'injustices ,  
 qui jamais d'entre les Mortels ,  
 pour la gloire de ses autels ,  
 fit plus briller de ferveur & de zèle ?  
 qui l'honora d'un culte plus fidèle ?

Si cependant , à mon retour ,  
 je puis , par les soins de l'Amour ,  
 retrouver encor quelque Belle ,  
 qui , brûlant d'une ardeur constante & mutuelle ,  
 dans des nœuds remplis de douceur ,  
 veuille s'engager pour la vie ,  
 je lui pardonne de bon cœur ,  
 & je signe son amnistie.

*Par M. le Duc DE R\*\*\*.*



## V E R S

*A M.<sup>lle</sup> DE RAV..... DE TOUL,  
le jour de Sainte Aphronie sa Fête.*

J E n'ai jamais, en vérité,  
oui nommer Sainte Aphronie.  
Voyons : étoit-elle jolie ?  
marchoit-elle avec dignité ?  
fourioit-elle avec décence ?  
son œil, en peignant l'innocence,  
inspiroit il la volupté ?  
Lorsqu'à vêpres sa voix flatteuse,  
pour les pauvres sollicitoit  
notre charité paresseuse,  
tout en mettant au *bassinet*,  
convoitoit-on l'humble Quêteuse ?  
Lorsqu'après un dîner brillant,  
sur sa harpe mélodieuse  
ses doigts couroient légèrement,  
& que sa langue harmonieuse  
cadençoit un accord charmant,  
tout en écoutant la Chanteuse,  
soupiroit-on languissamment ?  
Joignoit-elle au plaisir de plaire ;  
& de la gaité sans accès,

& de la vertu fans excès ,  
 & tous les dons du caractère :  
 oh bien ! alors je la connois ;  
 elle est encore sur la terre.

Par M. SÉLIS.

## LES RUSES DE L'AMOUR.

L'AMOUR , pour enflammer les Belles,  
 se reproduit sous cent formes nouvelles.

Ici ce souverain des Dieux ,  
 inconstant Papillon , joue & vole autour d'elles.  
 Là , plus adroit , & non moins dangereux ,  
 en jeune abeille , il se métamorphose ,  
 & se cache dans une rose  
 qui vient d'éclorre sous ses yeux.  
 La Bergère , que le Dieu guette ,  
 s'approche d'elle sans dessein ,  
 la cueille , & sa main indiscrete ,  
 place la rose & l'amour dans son sein,

Par M. LAVO.



## EPI TRE

A MADAME DE S. P....

*Sur un petit Hochet qu'elle porte à son cou.*

Q U E j'aime ta vivacité,  
 tes jeux, ton enfantin délire,  
 & ta bouche où la volupté  
 fait sans cesse errer un sourire !  
 A la gaité livrer ses jours,  
 attacher au Dieu des Amours  
 tous les grelots de la folie ;  
 c'est , puisqu'il faut te parlet net,  
 de la haute philosophie,  
 atteindre le brillant sommet.


Moralistes profonds , grands Hommes,  
 dont le génie audacieux  
 embrasse la terre & les cieux ;  
 infatigables Astronomes,  
 qui lorgnez d'un œil curieux  
 ces globes , ce corps lumineux  
 qui roulent dans l'espace immense,  
 & qui , les suivant dans leur tour,  
 marquez l'heure de leur absence  
 & le moment de leur retour ;  
 & vous que le zèle talonne,  
 enfans de Thomas, d'Augustin,

qui , sur les bancs de la Sorbonne ,  
 braillez si long-tems en latin ,  
 & ne convertissez personne :  
 aux pieds d'Hortense , venez tous  
 courber vos grotesques figures !  
 venez poser à ses genoux  
 & vos écrits & vos fourrures !  
 venez baiser bien humblement  
 ce Hochet , léger ornement  
 que Zéphir sur son sein balance !  
 Dans les mains de l'heureuse Hortense,  
 qui fait de la jeune saison  
 cueillir les fleurs en abondance ,  
 le sceptre aimable de l'enfance  
 devient celui de la raison.

Par M. DE PALMEZEAUX.

## IN-P R O M P T U

*A un Poète qui lisoit ses vers d'un ton  
 d'énergumène.*


 UAND tu peins l'habitant de la nuit éternelle  
 plus diable dans tes vers qu'il ne l'est dans Milton ,  
 pardonne : tu les lis d'un si terrible ton ,  
 qu'on te croit du portrait le Peintre & le modèle.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

---

## COMME J'AIMAIS !

Aux premiers jours de ma jeunesse ,  
dans l'âge heureux ou malheureux  
où le cœur s'ouvre à la tendresse ,  
Amour me brûloit de ses feux.  
Comme j'adorois ma Maîtresse !  
Je ne jurois que par ses yeux ;  
je ne voyois qu'elle en tous lieux ;  
j'étois jaloux jusqu'à l'ivresse ;  
son nom seul me faisoit rougir ;  
je croyois qu'on lisoit mon ame ,  
que chacun y voyoit ma flamme ,  
& ma douleur & mon plaisir.  
La beauté la plus régulière ,  
le minois le plus agaçant ,  
ne me faisoient pas seulement  
une impression passagère ,  
& l'auroient tenté vainement.  
Ma passion forte & profonde  
changeant pour moi tous les objets ,  
me montrait celle que j'aimois  
comme la seule aimable au monde :  
& quand une sévère loi  
me forçoit à m'éloigner d'elle ,  
durant cette absence cruelle ,  
il n'existoit plus rien pour moi.

Tout l'univers , d'un crêpe sombre ;  
 me paroïssoit enveloppé ;  
 amèrement préoccupé ,  
 je cherchois la retraite & l'ombre ,  
 certain que j'étois d'y trouver  
 le triste plaisir de rêver.

Mais parmi ces tourmens , quels charmes ,  
 quelle volupté j'éprouvois ,  
 lorsque je parlois de mes larmes  
 à celle pour qui je souffrois !  
 Dieux ! quelles lettres j'écrivois !  
 c'étoit le désordre de l'ame ;  
 chaque trait y peignoit ma flamme.  
 L'harmonieuse expression  
 de la plus belle poésie ,  
 ne vaut pas la marche hardie ,  
 la brûlante incorrection  
 d'une prose pleine de vie  
 & respirant la passion.

Enfin quand mon impatience  
 sentoît approcher le moment  
 qui devoit finir ma souffrance ,  
 en moi quel soudain changement !  
 Je revenois à l'existence ;  
 je pleurois d'aise ; en y songeant ,  
 mon cœur battoit un mois d'avance.  
 J'arrivois : quel ravissement !  
 je la voyois , & dans l'instant  
 j'étois heureux de sa présence.

Hélas ! pourquoi le souvenir



de ces erreurs de mon aurore  
 me fait il pousser un soupir ?  
 Je dois peut-être aimer encore.  
 Ah ! si j'aime encor , je sens bien  
 que je serai toujours le même :  
 le tems au cœur ne change rien.  
 Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'on aime ?

Par M. DE BONNARD.

## V E R S

*Sur ce qu'on reprochoit à l'Auteur qui travailloit aux Géorgiques , de n'avoir pas encore traduit le quatrième Livre sur les Abeilles.*

**O**UI , je les chanterai ces aimables Abeilles :  
 mais je veux voir notre horizon  
 semé par le printems de couleurs plus vermeilles  
 & les chanter dans leur saison.  
 L'hiver m'a rendu triste & paresseux comme elles.  
 Ma Muse , ainsi que ces filles du Ciel ,  
 a besoin des beaux jours pour déployer ses ailes ,  
 pour recueillir des fleurs & composer son miel.

Par M. l'Abbé DE LILLE.

# LE CONSEIL DES ANIMAUX,

## F A B L E.

**L'**A N E , le Buſſe & le Chameau ,  
 un autre encor , bonne cervelle ,  
 je ne fais plus trop qui , ni comment on l'appelle ,  
 devoient tenir confeil ſous un antique ormeau.  
 Ces quatre Experts dans la Jurifprudence  
 avoient enſemble à démêler  
 une affaire de conféquence ,  
 inſtante & grave , & qu'il falloit régler.  
 Le jour eſt fixé , l'heure eſt priſe ;  
 chacun arrive au rendez-vous ;  
 comme le plus ſenſé de tous ,  
 le Chameau préſidoit ; il pérore à ſa guiſe ,  
 poſe la queſtion . . . Soudain l'interrompant ,  
 Aliboron ſe met à braire  
 avec de tels éclats & ſi continûment ,  
 qu'il fallut remettre l'affaire ,  
 & que l'on ne put ſeulement  
 entamer le préliminaire.

Dans plus d'un Conſeil important ;  
 ( cela ſoit dit ſous le ſceau du myſtère )  
 tel ſot que l'on connoît fût . je crois , bien ſouvent  
 ce qu'à mon Anc on a vû faire.

Par M. DORAT,

## E P I T R E

A M. COLARDEAU.

QUEL myrte heureux, quel bosquet sombre  
 prête la fraîcheur de son ombre  
 à ta Muse, amante des bois ?  
 Près de l'Essonne, ou de la Seine,  
 au doux bruit de quelle fontaine  
 mêles-tu les sons de ta voix ?

Que j'aime ta Muse bergère !  
 tu la pares de fleurs des champs,  
 & dédaignes les faux clinquans  
 de toute parure étrangère.  
 Conserve la simplicité,  
 & la cadence & la mollesse  
 de ces vers pleins de volupté  
 que laisse échapper ta paresse :  
 ah ! chercher un lustre emprunté  
 est une grande mal-adresse  
 pour les vers & pour la beauté.

Ton flexible & brillant génie,  
 occupé d'innocens loisirs,  
 à ton bonheur nous associe,  
 en nous parlant de tes plaisirs.

Echauffé d'une douce flamme ;  
 tu fais briller sans éblouir ;  
 tu fais peindre , & tu fais jouir :  
 tes vers font des soupirs de l'ame.

Aux vertus dont ton cœur fait choix ,  
 tu do's cet avantage extrême ;  
 même en critiquant quelquefois ,  
 dès qu'on te lit , il faut qu'on t'aime.  
 Tu ne connois point ces complots ,  
 ces tourmens , ces haines cruelles ;  
 & sur les rives immortelles  
 où l'Hypocrène épand ses flots ,  
 tu te plais à voir tes rivaux  
 moissonner quelques fleurs nouvelles.

Ah ! loin de toi cet art honteux ,  
 qui souilleroit toutes les gloires ,  
 & compte ses lâches victoires  
 par le nombre des malheureux !  
 Oui , je gage , que pour médire ,  
 si tu veux élever la voix ,  
 soudain les cordes de ta lyre  
 vont se détendre sous tes doigts.  
 Abeille industrieuse & sage ,  
 tu peux fucer dans le vallon ,  
 le thim , la rose , son bouton  
 pour en parfumer ton ouvrage ;  
 de ta trompe tu fais l'usage ,  
 & méconnois ton aiguillon.  
 Jadis Théocrite & Virgile ,

sous les ombrages toujours verts  
de Mantoue & de la Sicile  
comme toi soupiroient leurs vers.

Combien j'applaudis à ton zèle ,  
quand, loin de la Cour & des Grands ,  
ta main présente un libre encens  
à l'amitié tendre & fidèle !  
Les protégés , les protecteurs  
sont mal venus chez les neuf Sœurs ;  
tu fais que les Muses sont fières :  
il leur faut des amans , des frères ,  
un ruisseau , de l'ombre & des fleurs.

O toi ! que déjà Philomèle  
par ses chants invite & rappelle  
aux bords que l'Essone embellit ,  
goûte encor le plaisir extrême  
d'adresser à l'ami qui t'aime  
les vers que ta Muse polit.  
Puisse la propice influence  
de la campagne & du printems ,  
à tes organes languissans ,  
rendre cette aimable puissance  
qui met en valeur tous nos sens ,  
& nous fait chérir l'existence !  
Mais au souffle des doux zephirs ,  
s'il faut que ta santé renaisse ,  
plus d'excuse pour ta paresse :  
tu dois ta Muse à nos plaisirs.

*Par M. le Marquis DE PEZAY.*

# R E P O N S E

*A l'ÉPI TRE précédente.*

OUI, ma Muse est une Bergère,  
 & le joli chapeau de fleurs,  
 dont l'embellit ta main légère,  
 plaît à ses goûts, sied à ses mœurs.  
 Elle est simple & si naturelle,  
 que dès le moment où son front  
 a ceint sa couronne nouvelle,  
 un coloris subit & prompt  
 l'a fait rougir d'être si belle.  
 Tu fais plaire, tu peux tromper.  
 Aux traits d'un éloge insipide,  
 il est facile d'échapper :  
 mais lorsque la grâce y préside,  
 bientôt on s'en laisse occuper :  
 c'est un rézeau dont l'art perfide  
 attire & fait envelopper  
 l'innocence foible & timide.

Mais non, tu n'a point prétendu  
 tromper une Muse ingénue.  
 Dans l'hommage que m'a rendu  
 ta lyre pour moi prévenue,  
 du moins un éloge m'est dû.

Jamais du fiel noir de l'envie  
 mon cœur ne fut empoisonné,  
 & la palme tant poursuivie,  
 dont mon émule est couronné,  
 je n'ai jamais imaginé  
 qu'à mon triomphe il l'eût ravie.  
 Sur l'arbutte d'Anacréon,  
 s'épanouit plus d'une rose;  
 le myrte a plus d'un rejetton:  
 Daphné, dans sa métamorphose,  
 de rameaux couvrit l'Hélicon.  
 Si pour vous la fleur est éclosé,  
 pour moi s'entr'ouvre le bouton.  
 Rivaux, que la gloire rassemble,  
 vous, Amans, Poètes, Guerriers,  
 ah! cueillez, mais cueillez ensemble  
 & ces myrtes, & ces lauriers.  
 Du souffle infecté des furies,  
 cruels, n'allez pas dessécher  
 ces roses, ces palmes fleuries  
 que l'on doit rougir d'arracher  
 quand la haine les a flétries.  
 Je plains le cœur rongé d'ennui,  
 & d'un orgueil attrabilaire,  
 qui des jouissances d'autrui  
 se fait un malheur volontaire,  
 & qui présume que sans lui,  
 ne peut exister l'art de plaire.  
 Pour moi, qui fuis dans mes loisirs  
 l'éclat d'une gloire sublime,

qui, limitant mes vains desirs,  
 les borne aux douceurs de l'estime ;  
 moi, qui, du cercle de mes jours,  
 vois sortir tant d'heures fatales,  
 & n'ose employer de leur cours  
 que de rapides intervalles ;  
 moi, moi, que l'on vit enfanter  
 des vers sans art & sans prestige,  
 que leur naturel fait goûter,  
 où jamais l'esprit ne corrige  
 ce que le cœur m'a su dicter ;  
 libre dans mon insouciance,  
 modeste, ou timide en mes vœux,  
 j'attends pour toute récompense  
 qu'on souffre que je sois heureux.  
 C'est peut-être trop d'exigence ;  
 & dans notre cirque orageux  
 où l'on se nuit par concurrence,  
 nos Aristarques sourcilleux  
 connoissent peu la tolérance.

Mais, Pezay, qu'important leurs cris,  
 leurs intrigues & leurs outrages ?  
 le mérite de mes écrits  
 ne dépend point de leurs suffrages :  
 tu les aimes, voilà leurs prix.  
 Indifférent sur mes ouvrages,  
 d'après ton goût je les chéris.  
 De ton Epirre enchanteresse,  
 j'ai respiré le pur encens.



Déjà mes esprits languissans  
ont senti le feu de l'ivresse.  
Oui , le charme de tes accens  
est l'aiguillon pour ma paresse  
& la volupté pour mes sens.

*Par M. COLARDEAU.*

## V E R S

*A MADAME LA COMTESSE DE B\*\*\*.*

**C**HARMANTE Elève des neuf Sœurs,  
au Parnasse ainsi qu'à Cythère,  
tu fais railler , instruire & plaire :  
tu fais régner sur tous les cœurs.  
Tes vers , ta prose , tout m'enchanté.  
Tantôt , sur ta lyre touchante,  
soupirant les plus doux accens ,  
tu fais couler dans tous mes sens  
une langueur attendrissante.  
Pétillant sous tes doigts de feu ,  
tantôt ta plume vagabonde  
peint les traits de l'aveugle Dieu ;  
ta gaité quelquefois nous gronde :  
tout cela pour toi n'est qu'un jeu.  
Frivolité , Philosophie ,  
tu réduis tout à l'unisson ;  
& ta séduisante magie ,  
sous le masque de la folie ,  
laisse deviner la raison.

*Par M. le Comte DE S. ALDEGONDE.*

A M<sup>ME</sup>. QUILLAU,

*En lui envoyant une lorgnette de spectac.<sup>e</sup>.*

A ce temple magique, où la voix de Sophie,  
 les Arts, l'Amour & la Coquetterie,  
 appellent des Beautés le concours fémillant ;  
 vole, jeune Thémire, en modeste parure,  
 brillante des seuls biens que départ la Nature,  
 faire essai de mon Talisman :  
 & si tu vois parmi tant de merveilles,  
 un teint plus frais, plus piquant que le tien,  
 un front plus noble, un plus décent maintien,  
 un sourire animant des lèvres plus vermeilles,  
 enfin si ton œil est frappé  
 d'un plus tendre regard, d'une taille plus belle,  
 ma lorgnette est une infidelle :  
 Thémire, rends-la-moi : le marchand m'a trompé.  
*Par M. DUSSIEUX.*

A M. le Comte DE BUSSI,  
*le jour de sa Fête.*

BUSSY, toi pour qui je respire ;  
 quel don te faire ? je n'ai rien :  
 de mon cœur en t'offrant l'empire,  
 c'est me faire honneur de ton bien.

*Par Madame la Comtesse DE BUSSI.*

## V E R S

*A Mademoiselle F\* \*. l'aînée.*

**Q**UE ne fait pas un tendre amant  
pour plaire à sa belle maîtresse !  
A quelque exploit bien éclatant ,  
mettez le prix de ma tendresse.

Faut-il , & par monts & par vaux ,  
bravant la grêle & le tonnerre ,  
d'Hercule égaler les travaux ,  
de faquins balayer la terre ?  
L'ouvrage est pénible & scabreux :  
mais il n'a rien qui m'épouvante.

Voulez-vous qu'en Chevalier preux,  
couchant la nuit sous une tente ,  
le jour faisant peur aux passans ,  
lance en arrêt , pique dressée ,  
j'aïlle crier à tous venans :  
» L'objet qui regne en ma pensée  
» n'eut jamais d'égal sous les Cieux ;  
» les attraites les plus précieux ,  
» n'ont rien que sa beauté n'efface :  
» convenez-en de bonne grace ,  
» sinon je vous crève les yeux ! »

Parlez , je puis tout entreprendre  
 pour gagner mon charmant vainqueur :  
 mais si vous poussez la rigueur ,  
 jeune Aglaé , jusqu'à prétendre  
 que je cesse de vous aimer ,  
 à cet effort , n'allez pas vous attendre ,  
 ou cessez donc de m'enflammer.

Au tems jadis , j'étois plus sage ;  
 j'abhorrois les longues amours.  
 Vingt beautés ont eu mon hommage ,  
 l'une deux mois , l'autre huit jours.  
 Il est si doux d'être volage !  
 Pourquoi faut-il qu'on vous aime toujours ?

Par M. ROYOU.

## V E R S

*Faits à l'âge de quatre-vingt ans.*

CHACUN jour est un bien que du Ciel je reçois ;  
 je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :  
 il n'appartient pas plus aux jeunes-gens qu'à moi ,  
 & celui de demain n'appartient à personne.

Par feu l'Abbé DE MAUCROIX.

A M. M O L É,

*Acteur de la Comédie Française ;  
pour le jour de S. René sa Fête.*

**E**H ! vite, à moi ! Muse folle & rebelle ! . .  
Accours , descens de ton coteau sacré ;  
le myrthe au front , viens & chante à mon gré :  
c'est un René , pour qui ma voix t'appelle ;  
non , pour celui , qui Docteur très-fourré ( \* ) ,  
nous distilla l'ennui théologique ,  
avoisina tant soit peu l'hérétique ,  
& se trompa , quoique Prêtre & Curé ;  
non pour celui qui rarement utile ,  
pour vérités donna ses visions ,  
imagina la matière subtile ,  
& se perdit dans ses vains tourbillons :  
mais pour celui qui , sublime ou frivole ,  
en se jouant , cueille un double laurier ,  
que les Amours ceignent d'une auréole ,  
& qu'ils ont mis sur leur calendrier ;  
pour ce René , si touchant dans Séide ,  
vif dans Lindor , brûlant dans Saint-Albin ;  
fou dans Lélie , imposant dans Pepin ;

---

( \* ) Théologien assez obscur , qui passe pour avoir  
avancé quelques propositions peu orthodoxes.

dans Hippolite , amant & fils timide ;  
 pour ce René , pathétique ou badin ,  
 tendre avec grace , élégamment perfide ,  
 amant chéri , petit maître divin ,  
 sylphe léger , qui toujours dans sa main ,  
 tient la baguette , & les secrets d'Armide.  
 Tel est le Saint pour qui je veux des vers ,  
 hymne en couplets , & couronne de rose.  
 Déjà pour lui , les cieux sont entr'ouverts ;  
 furtivement l'Amitié le propose.  
 Avec ferveur , & bien discrètement ,  
 occupons-nous de son apothéose :  
 le P\*\*\* est mort , profitons du moment.

Par M. DORAT.

## A MADAME DE \* \* .

*En lui envoyant l'Ordre de la Félicité.*

**N**E croyant plus à l'existence  
 du fantôme brillant de la félicité ,  
 je traînois dans l'indifférence ,  
 des jours faits pour la volupté :  
 mais aux sentimens que j'éprouve ,  
 mon cœur , de sa folie , aujourd'hui s'apperçoit ;  
 c'est en vous voyant qu'on y croit :  
 c'est en vous plaisant qu'on la trouve.

Par M. D'H\*\*\*.

## TRADUCTION DE CATULLE.

QUAND ton amant, Lesbie, embrasse tes genoux,  
à tous ses feux, lorsqu'il te sent répondre ;  
quand nos baisers, si brûlans & si doux,  
mille fois répétés, n'ont plus qu'à se confondre ;  
quand il en vient un seul qui les renferme tous,  
ô ma Lesbie ! ô ma Lesbie !

de notre sort, tout l'Olympe est jaloux ;  
à tous les Dieux, nous devons faire envie ;  
& l'Olympe & les Dieux ne sont plus rien pour nous.

Oui, ma Lesbie ! une subtile flamme,  
un trait brûlant, alors que je te vois,  
glisse de veine en veine, & s'attache à mon ame ;  
je veux parler, & je n'ai plus de voix.


A tous momens, il semble que j'entende  
le bruit confus d'un chant plein de douceur ;  
il semble qu'un voile enchanteur  
sur mes yeux, s'arrête & s'étende :  
plus vivement je sens battre mon cœur.

Dans cette extase du bonheur,  
quand je m'enyvre, je m'oublie.

O ma Lesbie ! ô ma Lesbie !  
de notre sort tout l'Olympe est jaloux ;  
à tous les Dieux, nous devons faire envie ;  
& l'Olympe & les Dieux ne sont plus rien pour nous ;

*Par M. le Chevalier DE LANGEAC.*

V E R S  
A MADAME LA COMTESSE  
D'ARTOIS,  
LE JOUR DE SON MARIAGE.

 PRINCESSE tant désirée,  
 vous êtes enfin parmi nous !  
 Vous voyez cette Cour , où , toujours adorée ,  
 vous rendrez de l'Hymen tous les Amours jaloux.  
 Dans les transports de son yvresse ,  
 le Peuple est le rival des Grands ,  
 & dans ce jour , la plus douce allégresse  
 confond , & les vœux , & les rangs.  
 Digne choix de notre Monarque ,  
 vous fûtes à l'instant celui de tous les cœurs,  
 & le fil de vos jours , dans les mains de la Parque ,  
 devint une chaîne de fleurs.  
 Rien ne peut altérer votre bonheur suprême :  
 fille de notre Roi , tout nous dit aujourd'hui  
 qu'avant que de vous voir, on vous aimoit pour lui,  
 qu'en vous voyant , c'est pour vous-même.

*Par Madame DE MONTANCLÓS.*



# É P Î T R E

## A M O N S I È C L E.

**M**ON siècle, vous êtes charmant !  
 votre prédécesseur qu'on cite ,  
 le siècle de Louis le Grand ,  
 étoit loin de votre mérite.  
 Il est vrai qu'il eut des guerriers  
 qui s'illustrant par leur courage ,  
 revinrent des champs du carnage ,  
 couverts de poudre & de lauriers.  
 Luxembourg, Catinat, Turenne ,  
 des Scipions dignes rivaux ,  
 eussent arboré leurs drapeaux  
 sous le bec de l'aigle romaine ,  
 & lié sans beaucoup de peine  
 les Consuls avec leurs faisceaux.  
 Mais à leur bravoure inhumaine ,  
 à leurs sanguinaires travaux ,  
 je préfère une paix certaine  
 qui me procure un doux repos.

De nos héros c'est aussi la manie :  
 loin de faire tuer pour rien  
 ces soldats qui sont le soutien  
 & la gloire de la Patrie ,  
 chaque jour , ils donnent la vie  
*Année 1775.*

à quelque aimable Citoyen.

Peu desireux d'une vaine fumée ,  
ils laissent Catherine attaquer Moustapha ;  
des escadrons d'Amours leur tiennent lieu d'armée ,  
& le champ de bataille est un large sofa.

Ce n'est pas l'unique avantage  
qu'on ait en ce siècle nouveau :  
n'est-il pas vrai que , dans l'autre âge ;  
les beaux arts étoient au berceau ?  
l'enfance ne peut du génie  
ressentir les émotions :

sur les travaux de ces Pigmaliions ,

c'est nous seuls qui soufflons la vie.  
le Brun , Mignard , Largilière , Coipels ,  
ressuscitez , & voyez ces pastels  
au teint de rose , au regard doux & tendre ,  
& convenez que jamais vos pinceaux  
n'ont enfanté d'aussi jolis tableaux.

Sous vos doigts créateurs , renaissent de leur cendre

les Dieux , les Rois & les Héros :  
mais j'aime mieux nos Apelles nouveaux :  
une Vénus vaut mieux qu'un Alexandre ;  
ce conquérant mit l'univers en cendre ,  
& la bonne Vénus le répare à Paphos.

Dans tous les points, nous serions vos modèles ,  
mes bons ayeux : vos rustiques manoirs ,  
vos vieux châteaux valaient-ils nos boudoirs ,  
temples brillans que l'on consacre aux Belles ?

Vous eûtes, j'en conviens, des Perraults, des Mansarts,  
qui rendirent Paris la rivale de Rome :

mais ces monumens qu'on renomme  
à peine attirent les regards ,

& tout le monde admire aux boulevards  
ces petites maisons de structure divine

que l'on habite, il est vrai, rarement ,  
mais où logent pour nous si magnifiquement  
les plus beaux magots de la Chine.

Pour être en tout sublime, il faut, mes chers Gaulois,  
posséder beaucoup de richesses ;

nous en avons plus que vous , mille fois ,  
& les palais de nos maîtresses  
coûtent plus que ceux de vos Rois.

Vous crûtes savoir la musique :

autre erreur , mes pauvres parens ;

vous n'en étiez pas même aux élémens ;

on vous l'a prouvé dès long-tems  
par un calcul mathématique.

Dans vos grands airs si languissans,  
c'étoit toujours Zéphir caressant la verdure ,  
les échos, les ruisseaux, sans cesse répétans ,

dans leur assoupissant murmure ,

le doux chant des oiseaux , les soupirs des amans :

Si vous trouviez un vole , aussi-tôt jusqu'aux nues ,  
montoient vos voix aigues ;

de vos refrains fastidieux ,

vous remplissiez l'immensité des Cieux ,

& des régions du tonnerre ,

de roulemens en roulemens ;  
 vous redescendiez sur la terre  
 vous mettre à l'unisson avec les instrumens.  
 Je doute que cela pût être bien sublime :  
     mais pour rendre avec vérité ,  
     ou le frottement d'une lime ,  
 ou les cris menaçans d'un cocher irrité ,  
 ou le marteau tombant sur l'enclume endormie ;  
 ou le briquet frappant à coups précipités  
 un caillou rayonnant d'innombrables clartés ,  
     c'est alors qu'il faut du génie.  
 Dans vos opéras effrayans ,  
 vous faisiez paroître des Diables  
     bien laids sur-tout , & bien méchans :  
 notre Orphée allemand nous les a peints traitables ;  
     il rend les morts intéressans ;  
 ses esprits infernaux sont des damnés aimables ,  
     qu'il attendrit par des sons lamentables ,  
     & les enfers avec lui sont charmans.

Pour de l'esprit , ô mes très-fots grands pères ,  
 vous conviendrez que vous n'en aviez guères.  
 Bon la Fontaine , avec tes fabliaux ,  
     bien bêtement tu fais nous plaire ;  
 sans les éclairs des brillans jeux de mots ,  
     & sans l'antithèse légère :  
     ton Apollon , la chose est claire ,  
 tenoit un peu de tes chers animaux.  
 Dur Despréaux , implacable Molière ,  
 qu'avoient donc fait ces graves beaux-esprits ;

ces saints dévots, ces sublimes Marquis  
que poursuivoit votre injuste colere ?

On auroit dû vous frapper les premiers  
de ces verges de la Satire,  
dont votre main s'armoit si volontiers ;  
vos traits mordans dont on a tort de rire,  
ont vivement blessé plusieurs hommes de bien :  
ce procédé sans doute est peu chrétien.  
Dans ce bon siècle, ainsi que Dieu l'ordonne,  
on s'aime tendrement, sur-tout on se pardonne  
mille petits torts innocens :  
Messieurs les fots, tous fort honnêtes gens,  
vivent en paix sans déplaire à personne.

Vous vous traîniez dans les chemins tracés ;  
vous pâlisiez jour & nuit sur Homère ;  
de Vaugelas vous lisiez la grammaire,  
& de latin vous étiez hérissés :  
par vos enfans je vous vois éclipsés :  
car, entre nous, vos plates rapsodies  
valent-elles nos parodies,  
nos économiques essais,  
& nos funébres Comédies,  
& de nos Orestes anglois  
les pathétiques psalmodies ?  
Hormis Voltaire, & Jean-Jacque, & Buffon,  
gens affublés de vos travers antiques,  
seuls héritiers de vos lyres gothiques,  
notre moindre Pygmée est pour vous un Tiphon.

Que de travaux , que de soins , que d'années ;  
vous ont couré les palmes surannées  
que les neuf Sœurs entassent sur vos fronts !

Pour nous , au sommet de leurs monts ,  
les lauriers naissent sans culture ,  
enfants gâtés de la nature ,  
sans peine nous les moissonnons.

C'est en soupant chez Flore , chez Julie ,  
que nous volons à la célébrité ;  
c'est dans le sein d'une riante Orgie ,  
que nous trouvons la vérité.

Nous encensons Vénus & la Folie ;  
ces deux Divinités président à nos jours ,  
& nous sement de fleurs les routes de la vie.

Ainsi nous arrivons au temple du génie ,  
conduits par l'essain des Amours.

Foible Racine , insipides Corneilles ,  
combien vous seriez détrompés  
si de ces terns vous lisiez les merveilles !

L'esprit se forme à nos soupés :  
il s'appesantit dans les veilles ;  
sans le savoir , nous sommes immortels ;  
& le plaisir nous gagne des autels.

Honteusement vous rampiez sur la terre ,  
plats Orateurs du siècle de Louis :

il n'appartenoit qu'à vos fils  
de s'élancer au séjour du tonnerre.  
Nous rions bien , quand nous sommes aux cieux

où nous ont élevés les savantes échasses  
 d'un stile noble , grand , sonore , harmonieux ,  
 nous rions bien , en voyant nos ayeux  
 se traîner lentement sur les obscures traces  
 de ce vieux Cicéron aussi timide qu'eux.

Ah ! nous surpassons bien ces mortels si fameux !

Aussi , mes chers Auteurs antiques ,  
 lorsque nos Orateurs de vos noms peu jaloux ,  
 dans leurs éloges emphatiques ,  
 vous mettent au-dessus de nous ,  
 croyez , croyez qu'ils se moquent de vous  
 dans tous leurs beaux panégyriques (1).

Froid Bourdaloue , ennuyeux Bossuet ,  
 dans vos accens , vous eûtes le projet  
 de convertir cette engeance maudite  
 qui chaque jour offense le Seigneur ;  
 c'est après tout un bien petit mérite :  
 un Capucin peut avoir cet honneur.  
 Vos descendans n'ont pas un profélite :  
 mais ils se font beaucoup d'admirateurs.  
 Tirans bénis , incommodes Censeurs ,  
 vous attaquiez notre sage conduite ,  
 & nous avons d'agréables flatteurs ,  
 qui , loin de les blâmer , ont adopté nos mœurs.

Mais à propos de mœurs , je pense  
 que vous ne voulez pas entrer en concurrence  
 avec vos rigides neveux ?

( 1 ) Jamais on n'a plus loué , que de nos jours , les grands  
 hommes du siècle dernier , & jamais on n'a moins tra-  
 vaillé à leur ressembler. ( *Note de l'auteur.* )

D'Alcide rivaux langoureux ;  
 vous soupiriez sans cesse aux pieds de vos Omphales ;  
 avec trois mots , un Curé terminoit  
 vos ennuyeuses pastorales ,  
 & tristement vous unissoit.

Quelqu'un de vous prit-il une maîtresse  
 pour le plaisir de la quitter ?

& si l'Amour couronna sa tendresse ,  
 eût-il jamais l'esprit de s'en vanter ?

Vos préjugés vous rendoient l'ame dure.

Vous laissiez dans sa pauvreté ,  
 végéter tristement l'indigente beauté :

nous la tirons de sa retraite obscure.

Lorsque pour protecteurs, on a de jolis yeux ,  
 & quinze printems pour ayeux ,

& quelques grâces pour parure ,

on trouve en nous des amis généreux ;

& du destin , nous réparons l'injure.

Vous étiez , me dit-on , sincères , ingénus :

hé bien ! avouez-moi qu'envers vous peu sévères ;

vous ne vous hâtiez d'être pères ,

que pour goûter plutôt les plaisirs défendus

de ce péché d'amour tant maudit dans les chaires.

Quant à nous , saintement austères ,

nous embrassons de plus rudes vertus.

Oh ! combien nos Célibataires ,

de leurs desirs victimes volontaires ,

oh ! combien ces héros vainqueurs de leurs penchans ,

à nos mœurs donnent un beau lustre ;

une fille de votre tems ,



devenoit mère à son troisième lustre,  
& nous avons des vierges de trente ans.

Ainsi , mon siècle , on a beau dire :  
vous abondez en vertus , en talens ,  
& de Minerve heureux enfans ,  
mes contemporains que j'admire ,  
Peintres ingénieux , Orateurs éloquens ,  
gouvernent tour à tour les crayons & la lyre.

Mais l'esprit & les bonnes mœurs  
ne mettent pas toujours à l'abri des désastres :  
le tonnerre & de vilains astres ,  
vous ont causé par fois quelques terreurs.  
Quand tout sembloit en paix sur cette fourmilière ,  
vous avez vu des volcans destructeurs ,  
engloutir une ville entière ,  
sans nul respect pour les Inquisiteurs.  
Quel crime a donc sur vous attiré ces malheurs ?  
Nos Messieurs, il est vrai, dans leurs amours nouvelles ,  
comme Zéphir , volent de fleurs en fleurs :  
mais nos Dames sont si fidèles !  
Falloit-il voir ainsi , des voûtes éternelles ,  
la foudre s'échapper en tortueux sillons ,  
pour écraser des tourterelles ,  
& pour brûler des papillons ?

*Par M. DE PALMEZEAUX,*

## V E R S

*Demandés à l'auteur , pour mettre au  
bas de l'image de Sainte Gemme ,  
placée dans la chambre de Mademoi-  
selle \*\*\*.*

**P**AR deux Arrêts (\*), elle est votre Patrone ;  
elle veut l'être encor par votre choix.  
Pour se loger chez vous quand elle est assez bonne ,  
la méconnoîtrez-vous une seconde fois ?  
Est-on si malheureux de pouvoir signer *Gemme* ?  
Nul autre nom n'a cette grâce extrême :  
*Gemme* à l'oreille est un son si flatteur ,  
que de l'oreille il va jusques au cœur !  
A d'autres noms que l'on fasse la guerre :  
de dire *Gemme* on ne peut se passer ;  
d'écrire *Gemme* on ne peut se lasser.  
En Paradis , ainsi que sur la terre ,  
est-il un mot plus doux à prononcer ?

*Par M. l'Abbé P.....*

(\*) *Nota* que Mademoiselle \*\*\* avoit cru toute sa vie s'appeller Jeanne ; qu'elle a découvert que c'étoit *Gemme* , & qu'elle a eu besoin de deux Arrêts pour rectifier cette erreur , & valider toutes ses signatures précédentes.

---

# LE PAON ET L'ARC-EN-CIEL.

## F A B L E.

**A**PRE'S une averse d'été,  
 le Paon apperçut dans la nue,  
 l'arc d'Iris, plein de majesté,  
 de l'humide horizon embrassant l'étendue,  
 & se courbant vers chaque extrémité.  
 Le Paon d'abord en conçoit quelque envie ;  
 mais le bel arc s'efface , & mon fort l'injurie.  
 Sa parure , dit-il , qui nous éblouit tant ,  
     n'est qu'une apparence qui trompe :  
 rien n'est à lui de ce faste éclatant ;  
 & c'est du soleil seul qu'il emprunte sa pompe.  
 Tout fier alors de ses vives couleurs,  
 de sa robe émaillée il déroule les fleurs ,  
     & se croit sûr de la victoire.  
 Des oiseaux l'entouroient , ( il en est de flatteurs )  
 ils lui donnent le prix , & lui vantent sa gloire.  
 Mais tandis qu'ils parloient , qu'ils mentoient de leur  
     mieux ,  
     & qu'on écoutoit leur ramage ,  
     tout-à-coup un épais nuage ,  
     vint voiler le flambeau des cieux :  
     la nuit & son noir attelage  
 n'eût pas rendu les airs plus ténébreux :  
D vj

e'étoit une éclipse , je gage ;  
c'en est une , si je le veux.

On ne voit plus le Paon , ni son plumage ;  
& nos oiseaux malicieux  
changent aussi-tôt de langage.

Où donc es-tu , volatile orgueilleux ?  
réponds , que devient ton empire ,  
& ton babil présomptueux ?

dès que le Dieu du jour nous a caché ses feux ,  
les astres de ta queue ont cessé de nous luire.

N'insulte plus Iris , & son arc radieux :  
il est clair à présent , beau Sire ,  
que vous vivez d'emprunt tous deux.

Vous sur qui la nature , avec un doux sourire ,  
répandit les talens , l'esprit ou les attraits ,  
soyez plus attendris que vains de ses bienfaits :  
la main qui les versa peut aussi les détruire.

*Par M. DORAT.*



# A M A Z I R P H É ,

*Sur la Philis de tout le monde.*

UNE taille souple & légère  
à nos rimeurs , Zirphé , ne coûte rien ;  
& depuis mille ans , tu fais bien  
que leur Muse a , de droit , l'empire de Cythère ;  
le minois de Vénus , son sourire , ou le tien.  
Un essain de Zéphirs l'environne sans cesse :  
au moindre mouvement , paroît la volupté ;  
Pâris , en cheveux blancs , vient juger sa beauté :  
la pomme échappe , roule , & la voilà Déesse !

Faut-il nous crayonner Philis ?  
c'est Flore , c'est Hebé que l'on va peindre ensemble ;  
on sème , à pleines mains , les roses & les lys ,  
& l'on fait un portrait , Zirphé , qui te ressemble.

Vieux Zéphirs , vieux Amours , traînez-vous loin de moi !  
je bannis & les Jeux , & les Ris , & les Grâces ;  
je ne veux plus les voir voltiger sur tes traces :  
il est si doux d'être seul avec toi !

Je veux bien respecter le trône de verdure  
sous des myrtes entrelacés :  
mais rendons à Vénus son antique parure ;  
tu n'as pas besoin de ceinture ,

& la pudeur te couvre assez ;  
 Que sur tes épaules d'albâtre ,  
 tes tresses flottent , si tu veux :  
 je n'entends point qu'un Dieu folâtre ;  
 plus fortuné que moi , caresse tes cheveux .  
 Zirphé , je suis jaloux d'embellir ce que j'aime ;  
 couronnons ton chapeau de fleurs :  
 mais je veux les placer moi-même ;  
 Flore n'en viendra point assortir les couleurs ,

J'aime assez , il est vrai , ces Philis éternelles  
 qui tournent , parmi nous , vingt têtes , tous les ans ,  
 qu'on ne trouva jamais cruelles ,  
 qui sont bien tendres , bien fidèles ,  
 & , n'existant jamais , ont toujours des amans .

Ma Zirphé , par exemple , est un peu plus volage ,  
 & moins sûr de son cœur , je suis plus allarmé :  
 mais sa beauté du moins sourit à mon hommage :  
 Zirphé respire , & moi , je suis aimé .

*Par M. BERTIN.*



## É P I T R E

A MADEMOISELLE SAINVAL;

*Actrice de la Comédie Française.*

QUEL talent t'échauffe & t'anime ?  
 les feux de Dumesnil brillent dans ton regard ;  
 tu marches sur les pas de l'Actrice sublime  
 qui força Melpomène à s'affranchir de l'art ;  
     tu saisis ce grand caractère ,  
     cette auguste simplicité ,  
 qui brave en tous les tems la frêle nouveauté ,  
     que la mode jamais n'altère.  
 Toutes les passions s'échappent de ton cœur ;  
     tu nous embrâses de leurs flammes ,  
     & les accens de la terreur  
 descendent à ta voix dans le fond de nos ames.  
 Mais ce qui t'appartient & comble tes succès ,  
     c'est ton abandon noble & tendre ;  
 c'est le charme des pleurs que tu nous fais répandre :  
     ces pleurs si chers sont tes bienfaits.  
 Voilà ce qui t'obtient notre éternel hommage !  
     tu fais qu'il est doux de pleurer ,  
     & que le sentiment soulage  
     de la fatigue d'admirer.  
 Sans doute dans la foule où rampent les Actrices ,

il en est dont les yeux , au défaut des talens ;  
surprennent quelquefois des applaudissemens  
                  toujours payés dans les coulisses.

Tu parois : le Public s'anéantit pour toi ,  
    & de ton art l'illusion suprême  
                  asservissant tout à sa loi ,  
le spectateur t'oublie , en s'oubliant lui-même.  
Je m'égare avec toi dans ce noir souterrain ,  
où du poids du remords lentement tourmentée ,

                  Sémiramis épouvantée ,  
dans son fils éperdu , trouve son assassin ;  
    & quand Phédre morne , interdite  
                  que brûlent de coupables feux ,  
bégaye en rougissant d'humilians aveux ,  
je suis prêt de haïr la vertu d'Hyppolite.  
Ces mâles & vastes tableaux  
que la main du génie invente ,  
ont , grâce à l'Astuce éloquente ,  
une couleur plus forte & des traits plus nouveaux.

                  Mais pour bien tracer la peinture  
                  des grands revers , des grands forfaits ,  
pour dévoiler du cœur les orages secrets ,  
il faut interroger & sentir la nature.

                  Le boudoir magique & brillant  
                  où pour l'amant & sa jeune maîtresse ,  
la foule des plaisirs se reproduit sans cesse ,  
                  n'est point le temple du talent.  
Melpomène s'endort sur la molle ottomane ;  
l'Amour folâtre énerve sa vigueur ;  
sur sa parure auguste , il met sa main profane ;



sa beauté le séduit , son poignard lui fait peur.

C'est loin des perfides adresses ,  
des élégans du jour , des riches séducteurs ,  
qui vont l'or à la main acheter des foiblesses ,  
& dégrader les arts en insultant aux mœurs ,  
que l'Astuce , au milieu des veilles ,  
peut s'émouvoir profondément ,  
& que dans le recueillement ,  
elle allume en son sein la flamme des Corneilles ;

Poursuis , Sainval , ton noble essor :  
illustre & rajeunis la Scène ;  
ta sensibilité , charme de Melpomène ,  
devient son plus rare trésor.  
J'apperçois sur ton front sa couronne immortelle :  
la critique se tait & Paris applaudit.

Déjà la carrière est plus belle ;  
le talent honoré s'échauffe & s'aggrandit ;  
les préjugés n'ont plus que d'impuissantes armes ,  
qui rangent quelques fots sous leurs vieux étendarts ;  
& l'on dit hautement que le premier des arts ,  
est l'art d'être sublime & d'arracher des larmes.

Par M. DOIGNI DU PONCEAU ;



## A MONSIEUR LE COMTE DE \*\*.

C HER Comte , quand pourrai-je apprendre  
 que l'on a vû le Saint-Esprit ,  
 dans Versailles , sur vous descendre  
 & se placer sur votre habit ?  
 Je fais bien , pour qui l'envisage  
 un peu philosophiquement ,  
 que , malgré les grands & l'usage ,  
 un cordon bleu n'est qu'un ruban ;  
 & , me dira-t-on gravement ,  
 qu'est-ce qu'un ruban pour un sage ?  
 Ce n'est rien , d'accord : mais pourtant  
 si , comme a dit le vieux Normand ,  
 il est des hochets pour tout âge ,  
 il en est aussi pour tout rang.

Si le hochet tant honorable  
 dans le pays des Courtisans ,  
 se donne au mérite , aux talens ,  
 à l'art de plaire & d'être aimable ,  
 vous ne l'attendrez pas long-tems.

Par M. DE BONNARD.



---

# LES PLAISIRS DE L'AUTOMNE.

DANS les détours de ce parterre ,  
allons encor nous égarer ;  
ma Thémire , allons admirer  
les dernières fleurs que la terre  
me prodigue pour vous parer.  
Là , sur cette immense terrasse ,  
où , non loin d'un triple jet-d'eau ,  
le tilleul , d'espace en espace ,  
est fidèle aux loix du cordeau ,  
la rubéreuse parfumée  
se marie au vif tricolor ,  
la pyramidale embaumée  
& la belfamine enflammée ,  
brillent auprès du bouton d'or.  
Là , dans ce vase , pour éclore ,  
la fleur , amante du Soleil ( 1 ) ,  
attend que l'Orient vermeil  
reçoive le Dieu qu'elle adore.  
Dans cette fleur , de votre amant ,  
vous voyez l'image , ô Thémire !  
Si l'astre du jour se retire ,  
elle se ferme tristement :

( 1 ) L'Héliotrope ou Tournesol.

échappé du liquide empire,  
 s'il colore le firmament,  
 elle s'ouvre amoureusement  
 aux regards du Dieu qui l'attire.

Mais près de nous, dans ce verger,  
 se répand un effain folâtre  
 de bergères au teint d'albâtre,  
 au fin sourire, au pied léger;  
 chacune emplit une corbeille  
 des grappes qu'enfante la treille,  
 & des bouquets du noisetier.  
 Sans bruit, la jeune Galathée  
 de son amant vient d'approcher,  
 lance une pêche veloutée,  
 & fuit soudain pour se cacher.  
 Acis la voit, & sur sa trace,  
 vole aussi-tôt, l'atteint, l'embrasse,  
 l'entraîne sous des bois touffus;  
 la Belle envain demande grâce:  
 sa beauté mérite un refus.

De quelle bruyante fanfare,  
 les airs tout-à-coup sont émus!  
 des sommets brillans de l'Hémus,  
 cysfre, clairon, tambour, guitare,  
 annoncent le divin Bacchus.  
 Nouveau conquérant, il arrive,  
 non tel, que l'Indus autrefois  
 le vit, quand sur sa double rive,  
 il châtoit l'orgueil des Rois:  
 à ses côtés, il vous rallie,

Jeux, Ris, Amours, Plaisirs divers ;  
 couronné de feuillages verts ,  
 c'est par l'yvresse & la folie  
 qu'il veut soumettre l'univers.  
 Que l'allégresse se réveille ,  
 à l'aspect de ce doux vainqueur !  
 Avec les Nymphes , sous la treille ,  
 Faunes , Silvains , dansez en chœur.  
 Viens , suis mes pas , viens , ô buveur ;  
 remplis les flancs de ta bouteille ,  
 d'une pétillante liqueur.  
 Sous une voûte souterraine ,  
 descendons : mais quel embarras !  
 la coupe en main , le vieux Silène  
 chancelle & tombe à chaque pas.  
 On s'arrête : un éclat de rire ,  
 dans la troupe va circulant ;  
 déjà le Faune pétulant ,  
 secondé du nerveux Satyre ,  
 emporte le vieillard tremblant.  
 O Dieux ! que vois-je ici par terre ?  
 tonneaux confusément éparés ,  
 à leur côtés , bouteille & verre ,  
 tout enchante ici les regards.  
 Redoublons nos cris de louange ;  
 célébrons le Dieu des raisins ;  
 dans une cuve , la vendange  
 arrive des côteaux voisins ;  
 une jeunesse lesté & prompt ,  
 sous ses pieds la change en nectar :

on boit , on rit ; & sur son char ,  
yvre à demi , Bacchus remonte.

Il fuit ; & des vastes forêts ,  
le Chasseur quittant la retraite ,  
sur les côteaux , dans les guérêts ,  
court ensanglanter de ses traits ,  
& la perdrix & l'alouette.

O Thémire ! voici les jours  
où , sous les armes de Bellone ,  
tu prétends , nouvelle Amazone ,  
effrayer l'essain des Amours.

Vain projet ! de leur crainte extrême ,  
tes yeux les rendent triomphans ;  
tes yeux , en dépit de toi-même ,  
rappellent toujours tes enfans.

Charmé de ta guerrière audace ,  
l'un , du tonnerre de la chasse ,  
arme ta délicate main ,  
& sous tes coups , l'autre ramène  
l'oiseau craintif qui se promène  
à travers le chaume voisin.

Cependant le flambeau du monde  
rayonne d'un feu moins ardent ,  
& des portes de l'occident ,  
rentre plutôt au sein de l'onde.  
Sous le voile épais des brouillards ,  
promenant une eau moins limpide ,  
déjà la Seine plus rapide ,  
la nuit , se cache à nos regards.  
Ces longues chaînes de montagnes ,

& ces forêts , & ces côteaux ,  
 & ces cités , & ces châteaux  
 qui dominoient sur les campagnes,  
 ensevelis dans la vapeur ,  
 jusqu'au triomphe de l'Aurore,  
 peuvent régler à peine encore ,  
 les pas errans du voyageur.  
 Le Soleil enfin se rallume.  
 Ses traits profondément lancés ,  
 des moites brouillards condensés ,  
 dégagent la plaine qui fume.  
 Soudain , à mon œil étonné ,  
 s'aggrandit l'humide prairie.  
 Le bœuf aux travaux façonné ,  
 parcourt , loin de la métairie ,  
 le champ à demi-filloné.  
 Le vil amant de la fortune  
 échappe à la brigue des cours ;  
 dans nos solitaires séjours ,  
 fuyant la contrainte importune ,  
 il cherche à couler d'heureux jours.  
 Thémis dépose sa balance :  
 son bras vengeur est désarmé ;  
 & l'âpre discorde en silence  
 déserte son temple fermé.  
 Les hameaux nous offrent l'image  
 des jours naissans de l'univers.  
 Là , sous des arbres encor verts ,  
 l'Amitié reçoit notre hommage ;  
 là , tous les cœurs lui sont ouverts ,

Daigne, tous les ans, ô Déesse!  
 dans les hameaux me rappeler !  
 Veuille la Parque m'y filer  
 les jours que sa bonté me laisse !  
 Sans toi, l'objet le plus riant  
 trouve mon ame indifférente :  
 le jour même, à son orient,  
 ne peut fixer ma vue errante.  
 Par toi, par tes conseils vainqueurs,  
 l'homme devient plus estimable :  
 tu rends la vertu plus aimable ;  
 tu la fais germer dans les cœurs.  
 Douce Amitié ! quels sont tes charmes ?  
 ton souvenir délicieux,  
 de mon destin capricieux  
 endort les cuisantes allarmes.  
 Vous qui des plus sombres couleurs,  
 formez le tableau de la vie,  
 vous exagérez nos malheurs ;  
 votre austère philosophie,  
 ne fait qu'irriter nos douleurs.  
 Au destin fragile de l'homme,  
 pourquoi donner tant de pitié ?  
 le bonheur est-il un fantôme ?  
 dans les palais & sous le chaume,  
 il habite avec l'amitié.  
 Dans tes labyrinthes agrestes,  
 Anel ( 1 ), je goûtois ce bonheur.  
 Pour moi, sous tes lambris modestes,  
 Village à deux lieues de Compiègne.

folâtroient



folâtroient l'Amour & sa sœur.  
 Les jeux, la danse, la folie,  
 les concerts, les doux entretiens,  
 le rire piquant de Thalie,  
 tout m'y rendoit chers mes liens.  
 Revenez, jeunesse fleurie ;  
 pourquoi sitôt vous envoler ?  
 mais rien ne peut vous rappeler.  
 La plus belle heure de la vie  
 est la première à s'écouler.

*Par M. ROCHER.*

## ÉPIGRAMME.

**M**AITRE Houzey, consumé d'un beau zèle ;  
 chante l'office, assiste à maint sermon,  
 lit Akempis & vaque à l'oraison,  
 & voire même, on dit qu'il se flagelle.  
 Ce néanmoins, dans le fond de son cœur,  
 gissent envie, amour de soi, colère :  
 si qu'il maigrit, quand il voit qu'on prospère ;  
 si qu'il écoute & vous parle en docteur,  
 si que souvent il blémit de fureur.  
 Eh ! maugrebleu ! quoiqu'on te canonise,  
 petit dévôt, tout ce dehors est feint ;  
 sois humble & doux, & vas moins à l'Eglise :  
 sois honnête-homme, avant que d'être saint.

*Par M. SÉLIS.*

*Année 1775.*

E

# **P O R T R A I T** **D E S F R A N Ç O I S .**

**T** O U S vos goûts sont inconséquens ;  
 un rien change vos caractères ;  
 un rien commande à vos penchans ;  
 vous prenez pour des feux ardens  
 les bluettes les plus légères.  
 La nouveauté, son fol attrait ,  
 vous enflamme jusqu'au délire ;  
 un rien suffit pour vous séduire ,  
 & l'enfance est votre portrait.  
 Qui vous amuse , vous maîtrise ;  
 vous fait-on rire , on a tout fait ,  
 & vous n'aimez que par surprise.  
 Vous n'avez tous qu'un seul jargon  
 bien frivole , bien incommode ;  
 si la raison étoit de mode ,  
 vous auriez tous de la raison.

*Par Madame la Comtesse DE B\*\*.*



## LA CHATTE ET LA BREBIS,

## F A B L E.

ON fait que la brebis, un peu bête entre nous ;  
ne sent qu'avec froideur l'amour comme la haine,  
& qu'en prenant un mouton pour époux,  
elle cède à l'amour & ne le sent qu'à peine.

La chatte aime bien autrement :  
elle n'est ni froide ni fière ;  
elle va chercher un amant

de toits en toits, de gouttière en gouttière.

Venons au fait. Une brebis,

d'un ton de prude, un jour dit à Minette :

ma sœur, depuis long-tems je guette

l'instant de vous donner un charitable avis ;

c'est l'amitié qui me l'ordonne.

Votre conduite fait jaser ;

hier, devant mainte personne,

j'ai tâché de vous excuser :

votre façon d'aimer tant soit peu scandalise ;

faut-il ainsi que l'amour nous maîtrise ?

Vous courez après les matous ;

fi ! cela n'est pas bien. Pareilles indécences,

je vous le dis encor, font mal parler de vous.

Il est permis d'aimer : mais ce n'est point à nous

à faire en amour les avances.

E ij

Le beau spectacle en effet , que de voir  
 quelqu'un de notre sèxe appeller la première  
 les amans , & venir le soir  
 arrêter les passans au coin d'une gouttière !  
 Voyez moi : j'ai toujours respecté la pudeur ;  
 cherchai-je les moutons ? J'ai tort , je le confesse ;  
 dit la chatte : mais vous , n'est-ce pas la froideur  
 qui vous donne tant de sagesse ?  
 Convenez-en ; je le tiens d'un mouton ,  
 le plus amoureux du canton ,  
 qui vous connoît fort , ma Princesse.

On trouve assez communément  
 de ces moraliseurs , qui se citent sans cesse :  
 ce qu'ils nomment vertu , c'est leur tempérament.

*Par M. IMBERT.*

## INSCRIPTION

*Pour le Portrait de Madame Dareau.*

**A** CES heureux contours , à ces traits séduisans ;  
 des Amours & des Jeux , reconnoissez la mère.  
 La reine de Paphos , sous deux noms différens ,  
 reçoit aujourd'hui notre encens :  
 elle est Vénus au ciel & Dareau sur la terre.

*Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.*

---

*R J E V J E R I J E.*

**S**ous mes jeunes tilleuls , que j'aime à reposer !  
 qu'il est doux de rêver sous leur tranquille ombrage !  
 J'y viens du rossignol écouter le ramage ;  
 je le vois , pour son nid , choisir & disposer  
 l'arbre le plus touffu qui soit dans mon bocage.  
 J'ai moi-même planté les fleurs de ces jardins ,  
 & l'on chérit toujours l'ouvrage de ses mains.  
 A mes naissans berceaux , le chevre-feuil s'enlace ;  
 le flexible jasmin y serpente avec grâce ;  
 le parfum qu'il répand m'invite à le cueillir.  
 La rose est à ses pieds : Zéphir qui la caresse ,  
 en rafraichissant l'air , autour d'elle s'empresse.  
 Ici vous la voyez prête à s'épanouir ;  
 plus loin , elle a brillé , c'est sa seconde aurore ;  
 déjà fuit le Zéphir qu'elle rappelle encore ;  
 qu'elle rappelle envain... L'ingrat la voit pâlir ;  
 elle perd son amant : elle saura mourir.  
 Mais que me fait , hélas ! que Zéphir soit volage ,  
 qu'il offre , ou qu'il retire un inconstant hommage ;  
 qu'il n'aime qu'un moment , qu'il change chaque jour ?  
 D'où vient donc que mon cœur soupire à cette image ?  
 Eh ! que fait l'inconstance à qui n'a point d'amour ?  
 L'amour.... & son yvresse , & son plaisir frivole  
 n'ont pas le droit cruel de pouvoir me charmer :  
 je cherche un bien plus sûr , un bien qui me console ;  
E iij

que je puisse toujours chérir sans m'allarmer,  
 Ah ! ce bien, ce trésor est un ami sensible ,  
 dont l'ame soit bien tendre , & cependant paisible ,  
 qui remplisse mon cœur du bonheur de l'aimer.  
 Je veux que de ces riens, qui peignent la tendresse ,  
 son zèle ingénieux s'occupe chaque jour ;  
 de lui je veux attendre & lui rendre à mon tour  
 tous ces soins enchanteurs , dont la délicatesse  
 embellit l'amitié des grâces de l'amour.

*Par Madame DE C \* \* \*.*

## ÉPIGRAMME.

UN Moine confessoit Colette,  
 & lui disoit : ma chère enfant ,  
 faites la recherche parfaite  
 de vos péchés. La bergère distraite  
 avisoit cependant si Colin , son amant ,  
 ne venoit pas : le bon anachorète  
 lui dit : eh ! vous n'écoutez rien !  
 recueillez-vous : faites donc la recherche  
 de vos péchés. Eh mais ! vous voyez bien ,  
 lui dit-elle, que je les cherche.

*Par M. DE LA BOISSIERE.*



V J E R S  
 A MADAME LA MARQUISE  
 D'ANTREMONT,

*Qui avoit adressé une lettre à l'Auteur , à  
 l'occasion de la Requête des Filles de Salency  
 à la Reine.*

Vos vers charmans & votre aimable prose,  
 de la plus douce erreur ont enyvré mes sens.

C'est sur la foi de vos accens ,  
 que je crois valoir quelque chose.

Vous flattez trop ma vanité ;  
 je n'espérois pas tant de gloire :  
 ah ! puisque vous m'avez chanté ,  
 je suis sûr désormais de vivre en la mémoire.

Jeune & brillante d'Antremont ,  
 le vrai Parnasse est où vous êtes :  
 & la troupe du double Mont  
 répète , avec dépit , les chansons que vous faites.

Votre talent, votre beauté,  
 tout en vous charme & désespère ;  
 jamais Muse n'a mieux chanté ,  
 jamais Grâce ne fut plus vive & plus légère.  
 Aux accords de ce luth si flatteur & si doux ,  
 d'un plaisir ravissant mon cœur se sent surprendre :

mais en vous admirant , d'un mouvement jaloux ,  
pour la première fois , j'ai peine à me défendre.

Votre art m'enchanté , & je gémiss  
de n'avoir point ce don suprême :  
ah ! pardonnez , il est permis  
d'être jaloux de ce qu'on aime.

*Par M. BLIN DE SAINMORE.*

## REGRETS D'UN AMANT.

### S T A N C E S.

**D**OUCE crédulité , flatteuse confiance ,  
seul bonheur des amants , je vous perds pour toujours ;  
de l'ingrate Zélis , j'ai connu l'inconstance :  
non , je ne croirai plus aux constantes amours.

Peut-être j'oublierai l'objet qui m'a fû plaire :  
mais que je vous regrette , illusion trop chère !  
par vous , tout s'embellit , vous charmiez mon erreur ,  
& par vous le prestige alloit jusqu'à mon cœur.

Ah ! remplissez encore un cœur aussi fidèle ;  
& s'il faut qu'à l'amour , il ne puisse échapper ,  
écartez loin de lui la vérité cruelle :  
mais que ce soit Zirphé qui daigne me tromper !

*Par M. le Marquis DE BIÈVRE.*



## V E R S

A MONSIEUR DORAT ,

*Sur sa Tragédie d'Adélaïde de Hongrie.*

T O I que le Dieu d'Hyppocrène ,  
a comblé de ses faveurs ,  
laisse-moi mêler des fleurs ,  
aux lauriers dont Melpomène ,  
te couronne sur la scène ,  
en dépit de tes Censeurs.  
Par fois l'ombre passagère ,  
du jour le plus éclatant ,  
trouble la vive lumière :  
ainsi ton drame brillant  
a quelque tache légère.  
Le Hongrois impatient  
arrive un peu brusquement.  
On pourroit encor reprendre ,  
soit dit bien confidemment ,  
des traits qui doivent surprendre  
lorsque vient le dénouement :  
mais ton Alise est si tendre !  
Quel critique malveillant  
peut résister un instant ,

aux pleurs qu'elle fait répandre ?  
 J'aime encore infiniment  
 ton roi vertueux & juste :  
 mais tu pouvois aisément,  
 nous peindre son ame auguste :  
 le modèle étoit vivant.

*Par M. DE PALMEZEAUX.*

## R É P O N S E ,

*Aux vers précédens.*

**E**N dépit de vos doux propos,  
 l'amour-propre n'est point mon guide.  
 J'ai très-bien vû tous les défauts  
 de cette pauvre Adélaïde.  
 Un drame, choquant l'unité,  
 culebutant les bienséances,  
 doit étourdir la dignité  
 d'un amateur de vraisemblances.  
 Vous êtes ému des malheurs,  
 du trouble & des remords d'Alise,  
 & moi, s'il faut que je le dise,  
 je crois qu'en lui donnant des pleurs  
 la nation s'est compromise.  
 Tançons ce Public ignorant,  
 de nouveautés trop idolâtre,  
 de s'en aller ainsi pleurant  
 contre les règles du théâtre.

Je le sens : mes torts sont affreux ,  
 d'autant plus que le goût s'épure ,  
 & que nos écrivains fameux  
 reviennent tous à la nature.  
 Grâce aux critiques aguerris ,  
 juges profonds , sur-tout fidèles ;  
 grâce aux poétiques nouvelles  
 que proposent nos beaux-esprits ,  
 vous conviendrez que , dans Paris ,  
 on voit fourmiller les modèles.  
 Voilà pourquoi , tels qu'on connoît ;  
 quoique d'humeur très-pacifique ,  
 ont foudroyé mon pathétique ,  
 dont j'attendois un bel effet.

Ce sont là leurs gaités sans doute .  
 Et cependant , pour vivre heureux ,  
 évitez , s'il se peut , la route  
 où l'on est égayé par eux.  
 Cueillez des roses pour Thémire ;  
 adressez-lui d'aimables vers ;  
 célébrez ses jolis travers ,  
 que fait pardonner son sourire ;  
 à des succès trop incertains ,  
 n'immolez point des jours sereins ,  
 le sommeil , le calme & le rire ,  
 les seuls vrais trésors des humains.

Mais , si votre étoile obstinée  
 vous fait suivre de nos travaux  
 la gloriole infortunée  
 que se disputent vingt rivaux ;

bercé par de tristes chimères ,  
 de Melpomène enfant soumis ;  
 si vous attachez quelque prix  
 à ses couronnes funéraires ,  
 gardez-vous de vos chers confrères , . . .  
 & même un peu de vos amis.

*Par M. DORAT.*

## ODE ANACRÉONTIQUE.

L'AUTRE matin je vis Thémire ;  
 la Belle a neuf lustres passés :  
 mais on m'honora d'un sourire ,  
 & voilà dix ans d'effacés.

A cet âge , on est peu farouche ,  
 sur-tout quand on est sans témoins ;  
 je cueille un baiser sur sa bouche ,  
 & c'est encor dix ans de moins.

Un soupir alors m'encourage ;  
 déjà dans mes transports brûlans  
 tous ses appas sont au pillage ,  
 & voilà Thémire à quinze ans.

*Par M. MASSON.*

---

# AUX TURCS.

**M**ESSIEURS les Turcs, je vous déteste  
 Quel froid, quel insipide bien,  
 d'abuser d'un pouvoir funeste,  
 d'oser tout, en n'inspirant rien !  
 S'il faut vous en croire, une femme  
 naquit pour votre amusement,  
 a quelques attraits, n'a point d'ame  
 & trompe assez ingénûment :  
 vous blasphémez . . . . le ciel est sage ;  
 il communique à son image  
 l'étincelle du sentiment ;  
 un bel œil le peint & l'annonce ;  
 il est l'interprête des Dieux,  
 & ses regards sont ma réponse ;  
 dans nous, c'est le cœur qui prononce :  
 mais pour un Turc, c'est trop des yeux.  
 Non, rien n'est tel que notre France ;  
 ici l'on a de la raison ,  
 avec un grain d'extravagance ;  
 les femmes y donnent le ton ,  
 & ce sont elles qu'on encense.  
 Viens à nos pieds , viens-y , Sultan !  
 apprends à jouir de la vie ;  
 dépose l'orgueil du Turban ,

pour les pompons de ma patrie.  
 Posséder, c'est moins que sentir :  
 viens prendre aux genoux de Délie ;  
 quelques leçons du vrai plaisir.  
 Qu'espères-tu de ces esclaves  
 dont tu captives les beaux ans ;  
 qui ne trouvent dans leurs entraves ;  
 que des oppresseurs pour amans ?  
 Va ! donne-leur la clef des champs ;  
 fais enfin chérir ta Hauteffe ,  
 & tu verras en peu de tems ,  
 que la liberté qu'on nous laisse ,  
 développant les sentimens ,  
 ne nuit jamais à la sagesse.

Signé par nous , graves Docteurs ,  
 pensant sous des bonnets de fleurs ,  
 & dictant des loix à l'Asie ,  
 le soir après la Comédie.

*Par Madame la Comtesse DE E\*\*.*

## SUR UN CHIEN.

J'APPARTENOIS à la reine de Gnide ;  
 l'amour me transporta dans ce séjour charmant :  
 j'y suis, depuis six mois , auprès d'Adélaïde ,  
 sans me douter du changement.

# LE LUXE.

## DIALOGUE

### ENTRE TIMON ET CLÉON.

C — C'EST trop ! de vos discours modérez  
l'amertume :

quoi ! rien n'est bien ! sur tout , votre bile s'allume !

T — Oui ; tout choque mes yeux : plus de freins !  
plus de mœurs !

des esclaves par-tout , par-tout des oppresseurs !

C — Eh bien ! sans balancer , faites - vous donc  
sauvage ;

habitez les forêts. T — Ce seroit le plus sage :

là , du moins , la nature , en nous rendant égaux ,

compense , avec sagesse , & les biens & les maux.

Tout peuple est vicieux. C — Est-ce ainsi qu'on  
raisonne ?

il vous faudroit peut-être une Lacédémone ?

T — Non , ne me parlez pas de ces moines armés.

C — Ce prodige de mœurs , c'est vous qui le blâmez ?

Chez eux pourtant , cet or , ce luxe qui vous blesse ,

qui , près de l'indigence a placé la richesse ,

cette inégalité dans le bien , dans le fort ,

ce faste ruineux étoient proscrits. T — D'accord ! . . .

Mais, en les proscrivant, par une loi plus dure,  
Licurgue avoit rompu les nœuds de la nature.  
J'estime la vertu, mais non pas à ce prix.

C — Athène, au moins... T — Athène est un autre  
Paris :

des intrigues, des jeux, des spectacles, des fêtes,  
enfin, des cœurs gâtés & de mauvaises têtes !

C — Mais que reprochez-vous à ce tems si vanté  
des triomphes de Rome & de sa pauvreté ;  
ces tems, où des héros, sous qui trembloit la terre,  
revenoient le front ceint des palmes de la guerre,  
dans de paisibles champs reprendre leur sillon ;  
où le Consul pressoit le bœuf de l'aiguillon ;  
où le Triomphateur, au déclin de l'automne,  
au bois de sa charrière appendoit sa couronne ;  
où les chastes moitiés de ces Pâtres guerriers,  
veilloient sur leurs troupeaux, à l'ombre des lauriers ?  
T — Prodiges de grandeur ! ô jours brillans de Rome :  
son premier Citoyen faisoit gloire d'être homme.  
Que ce tems fut rapide ! En proie à mille excès,  
elle souffrit bientôt, qu'un impudent Verrès,  
bercé nonchalamment dans sa molle litière,  
fléau des nations, riche de leur misère,  
aux yeux de tout un Peuple étalât leurs débris :  
ennemi de son nom, je le voue au mépris.

Célébrez cette Rome opulente & perdue :  
cette fausse splendeur n'éblouit point ma vue.  
Admirez de ses arts les chefs-d'œuvres divers ;  
des complaisans d'Octave, applaudissez les vers.  
Allez, & partagez dans votre absurde yvresse,



du cirque ensanglanté la féroce allégresse :  
voyez des Rois vaincus , gémissant dans les fers ,  
les Césars , de leur sceptre écrasant l'univers ;  
portez-leur votre encens : ils excitent ma haine :  
je pleure , avec Caton , la liberté Romaine.

C — Du siècle où nous vivons , rapprochons-nous enfin :  
Seriez-vous plus heureux d'être né sous Pépin ;  
de partager encor l'âtre noir & gothique ,  
& les sièges de bois de la noblesse antique ?

T — Non , les serfs , les brigands ne sont point de  
mon goût.

C — En quel tems vous placer ? pour moi : je suis à  
bout.

Croyez-moi : satisfaits du pays où nous sommes ,  
aimons notre Patrie & chérissions les hommes :  
tranquille , espérez tout des vertus d'un bon Roi ;  
demeurez parmi nous. T — Rester ici : moi , moi !  
parmi ce Peuple vain , rampant , foible , imbécile ,  
qu'on dit civilisé , quand il n'est que servile ;  
lui , qui met à l'encan , justice , humanité ;  
dont le luxe soumet à la vénalité  
des charges de l'Etat le terrible exercice !

Que cet abus de l'or , que l'or même périclisse !

C'est de là , c'est sur-tout de l'excès des honneurs ,  
prodigués sans mesure à des hommes sans mœurs ,  
que dérive à jamais le mal qui nous oppresse.

Dès que tout fut possible à l'injuste richesse ,  
si l'homme fit des vœux , ce fut pour un trésor :  
par-tout on entendit ce cri : *de l'or , de l'or !*

la vertu ne fut rien : plus d'honneur , de décence !

le mérite avili resta sans récompense ;  
 dans la société , tout se vit confondu ,  
 les dignités , les rangs , le vice , la vertu :  
 la ville engloutit tout , & perdit la campagne.  
 Plutus , alors , Plutus , que le vice accompagne ,  
 à ses autels pompeux , vit ramper l'univers ,  
 & Cérès , en langueur , pleura sur des déserts :  
 la triste pauvreté de mépris fut couverte ;  
 & pour fuir ce mépris , on courut à sa perte.  
 Ah ! dites avec moi : maudit soit le premier  
 qui rendit ainsi l'or , le Dieu d'un peuple entier ;  
 le premier , dont l'esprit ignorant ou coupable ,  
 créa des Exakteurs la race détestable ;  
 qui dit au Citoyen : de l'or ! & tu seras  
 noble , juge , guerrier , tout ce que tu voudras !  
 dès-lors on oublia la source de son être ;  
 on voulut être riche , ou du moins le paroître.  
 Des lambris somptueux de l'altier courtisan ,  
 le luxe est descendu jusqu'au simple artisan :  
 sa fille , qu'une fleur paroît aux jours de fête ,  
 du poids des diamans fait incliner sa tête.  
 Par-tout on s'avilit ; tout s'est prostitué :  
 aux moyens d'acquérir , chacun s'est dévoué ;  
 honnêtes , indécens , justes ou non , qu'importe ?  
 la barrière est rompue , & le torrent l'emporte :  
 de-là , tant de parens , tant d'amis oubliés ;  
 tant de noms glorieux , qu'on voit mésalliés :  
 & je m'en réjouis . . . C — Que dites-vous ? T —  
 Sans doute.  
 Pour suivre un luxe outré , voilà ce qu'il en coûte ;

par ce luxe effrayant, le riche est abîmé :  
 le pauvre , qui l'imité , est bientôt consumé.  
 Point de félicité, que ce mal ne corrompe !  
 le bonheur qu'il promet, flate, éblouit, mais trompe ;  
 né du sein du mensonge & de la vanité ,  
 source de méfiance , il bannit la gaité.  
 François , tu ne ris plus ! une morne tristesse  
 change en un deuil public ton antique allégresse.  
 Voyez ce triste heureux , ce mortel indolent ,  
 que l'on traîne , à grands frais , sous un lambris roulant :  
 demain , de créanciers une longue cohorte ,  
 pour arrêter son char, va l'attendre à sa porte.  
 C — Votre ame , à ce tableau, devrait s'épanouir :  
 de ce que l'un disperse, un autre va jouir ,  
 & le malheur de l'un , de l'autre est la ressource.  
 Ces trésors écoulés remontent vers leur source :  
 ils vont porter la vie à ce peuple indigent ,  
 nourrir, sous d'humbles toits, l'ouvrier diligent,  
 animer le travail, exciter l'industrie,  
 & par mille canaux, féconder la Patrie.  
 Le luxe éteint, les arts expirent au berceau ;  
 Praxitèle sommeille , Apelle est sans pinceau :  
 & pour qui voulez-vous, sans ce faste prodigue ,  
 qu'à vaincre le talent, le talent se fatigue ?  
 T — Que m'importent des arts, dont la frivolité  
 d'un automate oisif nourrit la vanité,  
 si, pour favoriser leur stérile imposture,  
 on laisse, à côté d'eux, languir l'agriculture ?  
 Qu'importent ces tableaux, ces marbres, ces tapis,  
 tristes amusemens de vos yeux assoupis,

si de tous ces faux biens, l'onéreuse abondance,  
d'un état surchargé presse la décadence?

Vaine ombre de grandeur, quand la grandeur n'est  
plus !

Que dis-je ? est-ce à des cœurs amollis, dissolus,  
à sentir, des beaux-arts, la savante magie ?

il faut plus de chaleur, il faut plus d'énergie.

Le goût, avec les mœurs, s'épure & s'ennoblit ;

le goût, avec les mœurs, s'altère & s'avilit.

O luxe ! c'est de toi, toi, qu'à tout on préfère,  
que naissent, parmi nous, la honte & la misère !

tous les germes heureux par toi sont affaiblis :

la vertu n'est qu'un mot ; on brille, & c'est assez.

Plus de pitié ! comment plaindrait-il son semblable ;

le mortel qu'endurcit son luxe impitoyable,

qui, dans son opulence est sans cesse à l'étroit ?

son orgueil le ruine, & s'il dépense, il doit.

D'un ami délaissé, l'infortune l'afflige :

de sa vaine pitié que veut-on qu'il exige ?

les prodigues jamais ne seront généreux :

le Pactole en vain roule & s'épuise pour eux ;

tout leur manque : le sang ne se fait plus entendre ;

ce vice éteint en nous le penchant le plus tendre,

ce desir si touchant de se voir reproduit :

la nature est trompée & l'amour est détruit.

Le riche, encor jaloux d'enfler son héritage,

tremble qu'avec son fils son fils ne le partage.

Le pauvre, à qui la vie est un poids douloureux,

tremble, dans ses plaisirs, de faire un malheureux.

Dans un long célibat, ta fille est languissante :

pourquoi, de cette rose éteinte & pâlisfante ;  
 pourquoi, père cruel, détournes-tu les yeux ?  
 j'entends ; sa dot va nuire à ton luxe orgueilleux :  
 tu crains que, dans tes biens, elle ne fasse un vuide ;  
 l'avarice combat, & l'intérêt décide.

Homme vain & cruel, qui ne vis que pour toi,  
 quel zèle ou quel amour espères-tu de moi ?  
 parens, amis, enfans, tout se borne à toi-même.  
 Eh bien ! n'aime que toi : mais n'attends pas qu'on  
 t'aime.

Si l'on s'abbaiffe encore à te louer vivant,  
 fi quelque vil mortel te flatte en te servant,  
 quand tu ne seras plus, tes héritiers, tes proches ;  
 livreront ta mémoire à d'éternels reproches :  
 comment ta mort, pour eux, seroit-elle un malheur ?  
 en faisant ton bien-être, as-tu pris soin du leur ?  
 la nature, pour toi, n'a jamais eu de charmes,  
 & l'homme personnel n'a point droit à ses larmes ;  
 Quand le trésor public, fans retour envahit,  
 ces fonds aliénés que le luxe engloutit,  
 c'est alors qu'on peut dire, ô comble de misère !  
 père, enfans, il n'est plus ni d'enfans, ni de père !  
 mes amis, plus d'amis ! parens, plus de parens !  
 L'or produit l'égoïsme, & tous deux des tirans.

C — Oui, le luxe a tout fait ; je vous crois, & je  
 cède :

le mal est grand ; voyons quel en est le remède.

T — Point de remède. C — Aucun ? T — A  
 force d'y penser,

j'en vois un. C — Qui seroit ? T — De tout  
 bouleverser.

C — Remède affreux ! T — Mais sâr. C — Moi,  
j'en conçois un autre ,  
moins dangereux, plus lent, mais plus doux que le  
vôtre.

T — Quel est-il ? C — Un Roi juste, éclairé,  
bienfaisant ;

( & le ciel aujourd'hui nous a fait ce présent : )

des trésors de l'état économe sévère ,  
au peuple laboureur tendra la main d'un père ;  
dès-lors, plus d'oppresses, plus de ces amas d'or,  
que le pur sang du pauvre enfle & grossit encor !

L'abondance renaît de sa source première ,  
gagne, & se communique ainsi que la lumière :  
s'il reste encor du luxe, il n'est plus dangereux ;  
c'est l'aisance d'un peuple innocemment heureux.

Je les vois, ces beaux jours, éclairer ma patrie ;  
je les vois. T — Vous voyez de loin ! C — Et je  
m'écrie :

O Cérès ! ô la mère & la reine des arts !  
sur les monceaux d'épis qui couronnent tes chars,  
en triomphe amenés, je vais voir reparoître ,  
ces arts que l'abondance & la paix font renaître.

T — Je vous admire ! C — O Rois , arbitres de  
mortels ,

faites cesser la fraude, & brisez les autels !  
Délivrez nos guérêts du feu qui les embrâse ;  
soulagez les hameaux du poids qui les écrâse ;  
que l'or cède au mérite, & n'en tienne pas lieu !  
par un culte insensé, n'en faites plus un Dieu ;  
& ne lui donnez plus la force corruptrice

d'illustrer la bassesse & d'ennoblir le vice !

Que son vil possesseur , objet de nos dédains ,  
puisse avoir des palais , des enclos , des jardins ;  
sous les vastes lambris , où renaît l'art des Fées ,  
qu'il s'enivre & s'endorme , au champ de nos Orphées :  
mais , que sans les vertus , il ne puisse arriver ,  
où les seules vertus ont droit de s'élever !

T — Beau roman ! Quant à moi , du sein de l'opulence ,  
j'ai toujours vû sortir le vice & l'insolence.

Des sages courageux ont fait ce qu'ils ont pu ;  
oui , qu'un peuple soit riche , il sera corrompu ;  
il sera malheureux. C — Prouvez. T — La preuve  
est sûre :

le malheur est par-tout où n'est pas la nature.

C — Pourquoi ? voyez la Chine ! T — Eh ! qu'y voir ?  
abrégez.

C — Des sages. T — Des fripons. C — Des mœurs.  
T — Des préjugés.

C — Des Mandarins zélés. T — Dites pleins d'ar-  
tifices ;

aucune vertu mâle , & mille petits vices ;  
une épargne chétive , & sans cesse à côté ,  
le mal-aise ! non , non ; je n'en suis pas tenté.

C — Où voulez - vous donc vivre ? T — Où ? Je  
vais vous surprendre :

nulle part. C — Nulle part ! T — Oui , pourrez-  
vous m'apprendre

quel pays me convient ? C — Si vous le demandez ,  
celui-ci. T — Quoi ! ce monde où je vois . . . C —  
Attendez.

*Par M. le Chevalier DE LANGEAC.*

## LA NOUVELLETTE.

**I**L est certain qu'un jour de l'autre mois,  
m'est advenu très-merveilleuse chose :  
route seulette étois au fond du bois ,  
vint mon ami plus beau que n'est la rose ;  
Il me baïsa d'un baiser sage & doux ,  
& puis après , il me fit chose amère ,  
si que je dis , avec un grand courroux ,  
tenez-vous coi ! j'appellerai ma mère.

Il est certain qu'il devint tout transi ,  
voyant courir larmes sur mon visage ;  
à jointes mains , il me cria merci ,  
& cela fit que je fus moins sauvage.  
Quand il me vit que je parlois si doux ,  
l'ami s'y prit de tant belle manière ,  
que je lui dis , sans avoir de courroux ,  
tenez-vous coi ! j'appellerai ma mère.

Il est certain que lors il m'arriva  
chose nouvelle , à quoi n'étois pas faite ;  
& quasi morte , un baiser m'acheva ,  
qui me rendit les yeux clos & muette ;  
puis m'éveillai , mais d'un reveil si doux ,  
que remourus , tant'il m'avoit sù plaire !  
enfin besoin ne fut d'être en courroux :  
il devient coi , sans qu'appellai ma mère.



*A X X D X E.*

**J**E ne fais ; mais , jeune Lidie ,  
 il me semble que les amans  
 n'ont point assez de perfidie :  
 ils se perdront par la manie  
 de trop montrer leurs sentimens.  
 On ne fête dans ma patrie  
 que les Amours gais & frippons ;  
 l'attrail de la bergerie  
 est relégué dans nos chansons.  
 Les adorateurs bien fidèles ,  
 bien sensibles , bien langoureux ,  
 sont si respectés de leurs Belles  
 qu'elles n'osent les rendre heureux.  
 D'ailleurs eux-mêmes ils se nuisent  
 avec leur jargon répété ;  
 à citer le cœur ils s'épuisent ,  
 & ces messieurs-là ne séduisent  
 ni les sens , ni la vanité.  
 L'amant léger plaît à toute heure ;  
 c'est le modèle qu'il nous faut ;  
 jamais trop tard il ne demeure ,  
 il n'arrive jamais trop tôt :  
 il rit , il veut , il importune ,  
 éveille , entretient les desirs ,  
 s'exerce aux larmes , aux soupirs ,

en trahit vingt, n'en aime aucune,  
brusque l'amour & la fortune,  
& n'est fidèle qu'aux plaisirs.

Je ne ferai point d'épigrammes :  
mais je crois, j'ose le risquer,  
que l'amour-propre est chez les femmes  
ce que d'abord on doit piquer.  
Dans la crainte de l'inconstance,  
le cœur résiste au sentiment ;  
il est sur ses gardes souvent :  
mais l'amour-propre est sans défense ;  
on l'enyvre avec de l'encens ;  
il cède aux premières caresses.  
O vous, souveraines maîtresses  
de nos goûts & de nos penchans ;  
si nous étions tous bonnes-gens ,  
vous auriez bien peu de foiblesses.  
Tenez ! à ne vous rien farder ,  
il faudroit , je m'en désespère ,  
vous tromper toujours pour vous plaire ;  
& quelquefois pour vous garder.

Par M. DORAT.



# REQUÊTE AU PARLEMENT.

IL luit enfin ce jour prospère !  
Long-temps veuve , à la fin Thémis  
vous ouvre encor son sanctuaire ;  
vous voilà sur vos fleurs de lys.  
Tandis que dans ces jours de fête ,  
on bénit votre heureux retour ,  
SUPPLIONS HUMBLEMENT LA COUR  
d'appointer cette humble Requête.

Tout un Peuple célèbre en chœur  
& son bonheur & votre gloire :  
c'est fort bien fait ! & de grand cœur ,  
avec lui , je chante victoire.  
Mais déjà des sacrés vallons ,  
nos subalternes Apollons  
arrivent tout gros de merveilles ,  
& leurs discordans violons  
me font trembler pour nos oreilles.  
A Paris , on voit par essains  
de ces auteurs adultérins ,  
Beaux-Esprits , surnommés Poètes ;  
petits faiseurs de vers malins  
& de galantes chansonnettes ;  
qui , ne faisant grâce sur rien ,

rimeurs en chef d'une famille ;  
 chez Églé chantent aussi-bien  
 & la naissance de sa fille ,  
 & la mort de son petit chien.  
 Ces Messieurs , race tyrannique ;  
 ne manqueroient pas une fois  
 de fourrer leur nez poétique  
 dans les affaires des nos Rois.  
 Si l'hymen , de chaînes prospères ,  
 vient lier un de nos Bourbons ,  
 vite , leurs muses éphémères  
 au public jettent pour bonbons  
 des cornets de vers somnifères.  
 Si quelque Prince nous est mort ,  
 leur verve accourant à notre aide ,  
 par un infailible remède ,  
 pour nous consoler , nous endort.  
 J'ai vû , quand la Mort vengeresse  
 frappa l'Héritier des Hénris ,  
 les cataractes du Permesse  
 s'ouvrir pour inonder Paris.  
 L'Ode vagabonde , emphatique ,  
 tourmentant son char pindarique ,  
 arriva par sauts & par bonds ;  
 l'Eglogue , au front un peu gothique ;  
 vint mener paître ses moutons  
 sur la tombe de nos Bourbons.  
 On vit la dolente Elégie ,  
 de ses vieux crêpes rembrunie ,  
 pleurer , comme un Drame nouveau ;

ses vers, alignés au cordeau,  
 parlèrent, comme on psalmodie.  
 Il n'est pas jusqu'au vieux Sonnet,  
 qui ne fit, en cérémonie,  
 larmoyer son double tercet.  
 Si dans Paris on se promène,  
 Vers se trouvent là, Vers ici ;  
 sur les parapets de la Seine,  
 balots de Vers dormoient aussi ;  
 en pleine rue, à tous passages,  
 des Vers, & puis des Vers encor ;  
 sous votre nez, crieurs à gages,  
 criant plus haut que feu Stentor,  
 en faisoient voltiger les pages.  
 Bref, nos rimeurs en plein succès,  
 nous assassinoient à leur aise ;  
 je les ai vû dans leur accès,  
 même en parlant de Louis-Seize,  
 ennuyer des lecteurs françois.

Or leurs Pégases anonimes  
 sur nous commencent à ruer ;  
 déjà leurs insipides rimes  
 viennent en chœur vous saluer.  
 Voici donc, puisque la tempête  
 nous menace de jour en jour,  
 ce que l'on demande à LA COUR  
 par cette importante Requête :  
 Qu'il soit fait, pour notre repos,  
 défense à tout mauvais Poète  
 de venir, en Muse indiscrete,

vous couronner de ses pavots.  
 Faudra-t-il voir, quand l'allégresse  
 s'empare de tous les esprits,  
 L'ennui s'échappant de la presse,  
 circuler au sein de Paris ?  
 Mais peut-être allez-vous nous dire :  
 ne lisez pas, laissez écrire.  
 Eh ! qui pourroit voir parmi nous  
 des Vers qui nous parlent de vous,  
 & n'être pas tenté de lire ?  
 Tout Paris a plaint vos revers ;  
 nous disions, pleurant votre absence,  
 LOUIS, ce Roi plein de clémence,  
 ne voudra pas que dans les fers  
 Thémis laisse, au fond des déserts,  
 rouiller son glaive & sa balance.

Pour prix de notre dévouement,  
 ayez pitié de nos oreilles :  
 vite, un Arrêt du Parlement !  
 Mais il me vient subitement  
 une idée, & je crois vraiment  
 qu'elle pourra faire merveilles.  
 S'ils veulent, en dépit de tous,  
 rimer leurs pensers politiques,  
 ordonnez donc que loin de nous,  
 leurs vers au moins soporifiques  
 ne soient lus que des fanatiques  
 qui faisoient des vœux contre vous.  
 Cet expédient doit vous plaire ;  
 chacun y trouve également

un fort mérite, mais contraire :  
 vos ennemis, leur châtement,  
 & vos partisans, leur salaire.

*Par M. IMBERT.*

---

## V E R S

### A MADAME LA VICOMTESSE DE POLIGNAC.

**S**I ce grand Cardinal qui réfuta Lucrèce,  
 & qui parloit si bien latin,  
 eût pu voir les attraits de sa charmante nièce,  
 & son regard vif & malin,  
 & son sourire doux & fin,  
 & sa langueur enchanteresse ;  
 peut-être, abandonnant son cœur  
 à la pente de la nature,  
 il feroit, malgré sa rigueur,  
 plus indulgent pour Epicure.

*Par, M. SÉLIS.*



# IN-PROMPTU

## A MADEMOISELLE DE SALM,

*Aujourd'hui Princesse de Staremborg, sur le reproche qu'on faisoit à l'Auteur, placé vis-à-vis d'elle à table, d'avoir l'air triste.*

CETTE figure m'importune :  
la Princesse s'en passeroit,  
& si ma bergère l'avoit,  
elle en feroit mieux ma fortune.

Par feu M. DE LA PUJADE.

*Nota.* Cet in-promptu fut dit à Bruxelles, chez M. le Comte de Cobenzel, l'auteur montrant la Princesse du doigt.

## V E R S.

TANT que vous brillerez des charmes du printems,  
détournez vos regards du temple de mémoire ;  
si le plaisir s'enfuit, livrez-vous à la gloire :  
mais offrez à l'Amour votre premier encens.  
De ce Dieu qu'il brava, victime infortunée,  
Apollon poursuivoit la fille de Penée,  
tremblante, & de la mort implorant le secours,  
Sur son urne penché, l'auteur de ses beaux jours,  
témoin de sa frayeur, changea sa destinée ;  
& son amant, trompé dans son plus cher desir,  
ne saisit le laurier qu'au défaut du plaisir.

Par M. le Marquis DE BIÈVRE.



## L E T T R E ( \* )

A MONSIEUR LE DUC DE R \* \*,  
*Alors Gouverneur du Languedoc.*

V AILLANT Seraskier des Gaulois,  
 grand Bacha de Septimanie,  
 favori du plus grand des Rois,  
 homme charmant, rare génie,  
 courtisan des grands redouté,  
 qui, dans le sein du ferrail même,  
 conservant cette liberté  
 que détruit le pouvoir suprême,  
 faites briller la vérité  
 aux yeux du Sultan qui vous aime ;  
 qui, par un doux tempérament,  
 conciliez adroitement  
 les intérêts d'une province  
 dont vous tenez le gouvernail,  
 avec les intérêts du Prince  
 & les intrigues du ferrail :  
 pourquoi troublez-vous la retraite  
 d'un Dervis du monde ignoré,  
 qui dans sa niche resserré,  
 y goûte la douceur parfaite

(\*) Cette Lettre, d'ancienne date, n'a jamais été imprimée.

de ce quiétisme épuré,  
 qu'un mondain traite de chimère;  
 & qu'un Philosophe épuré,  
 aux grandeurs du monde préfère?

Fier de ma médiocrité,  
 dans une paisible indolence,  
 j'ai trouvé la félicité :  
 mais plus sensible qu'on ne pense,  
 je regrette la jouissance  
 d'un ami dont la Providence  
 ne me permet pas de jouir.  
 Vous me reprochez un silence  
 que je romprois avec plaisir,  
 si j'avois la folle arrogance  
 d'imaginer qu'un grand Emir,  
 qui, dans le sein de l'abondance,  
 ne sauroit former un desir,  
 m'honore de son souvenir  
 après une très-longue absence.  
 Ah! si mes vœux vifs, empressés;  
 pouvoient toucher l'Etre suprême,  
 aimable Bacha, vous seriez  
 plus heureux que Mahomet même.  
 Mais que dis-je? ils sont exaucés,  
 ces vœux ardents : vous jouissez  
 déjà de ce bonheur immense,  
 que, dans son divin alcoran,  
 le Prophète, pour récompense,  
 promet au zélé Musulman.  
 Près d'une ville enchanteresse,

est un ferrail délicieux ,  
 où , dans les bras de la paresse ,  
 loin du monde & des curieux ,  
 vous passez les momens heureux  
 que notre bon Sultan vous laisse.  
 Dans ce paradis enchanté ,  
 où tout ravit , charme , intéresse ,  
 vous cherchez la félicité ,  
 dans le sein de la volupté ,  
 par le conseil de la sagesse.  
 Vos desirs aiguïs sans cesse  
 par les objets les plus piquans ,  
 dans la plus séduisante ivresse ,  
 plongent à l'envi tous vos sens.  
 Des Houris , la troupe immortelle ,  
 que Dieu créa pour vos plaisirs ,  
 dans ce ferrail , se renouvelle ,  
 sans cesse au gré de vos desirs.  
 C'est-là , qu'inconstant & fidèle ,  
 changeant d'objet , aimant toujours ,  
 vous ne trouvez point de cruelle.  
 La Houri , si vive & si belle ,  
 qui vous inspire tant d'amour ,  
 cédant à la Houri nouvelle ,  
 que vous aimerez à son tour ,  
 verra bientôt revenir celle  
 que vous adoriez l'autre jour.  
 L'espoir de ce charmant retour  
 maintient une paix éternelle  
 dans ce voluptueux séjour ,

N est-il pas l'image parfaite  
 du paradis que le Prophète  
 nous a promis pour l'avenir ?  
 Puissiez-vous toujours en jouir !  
 ce sont les vœux qu'en sa retraite,  
 élève au ciel un saint Faquir.

Par M. DE VOLTAIRE.

## V E R S

*Faits au Château de Villebon, où est mort le  
 célèbre Sully, après s'y être retiré à la mort  
 d'Henri IV, & y avoir vécu trente ans.*

BEAUX lieux, je sens à votre aspect,  
 que mon ame s'élève, & qu'elle est attendrie :  
 tout inspire ici le respect ;  
 tout rappelle à mon cœur l'ami de la patrie ,  
 le meilleur des sujets, le plus grand des mortels :  
 la France lui doit des autels.  
 Hélas ! l'affreuse jalousie  
 le força de venir habiter ce séjour :  
 il y gémit des erreurs de la Cour ;  
 il vit avec douleur , que la cruelle envie  
 y détruisoit le fruit de ses talens :  
 il regretta pendant trente ans ,  
 le bien qu'il auroit fait le reste de sa vie.

Par M. DE CHENEVIERES.

---

# LES BERGERES AU BAIN.

*X ID X X L L JE*

*Imitée de M. Gessner.*

I R I S & É G L É.

É G L É.

**Q**UOIQUE penché vers l'horison,  
le soleil, de ses feux brûle encor le bocage.  
Veux-tu m'en croire, Iris ? descendons au rivage ;  
sous ces berceaux de myrte, un verdoyant gazon,  
nous promet un riant ombrage.

I R I S.

Allons, allons, Églé : je suis tes pas ;  
avance encore un peu : ces touffes de lilas  
me retombent sur le visage.

É G L É.

Nous sommes bien ici. Dieux ! quel ruisseau charmant !  
on voit jusqu'au fond de son onde.  
Ecoute, Iris : l'air est brûlant ,  
la source n'est pas bien profonde :  
plongeons-nous dans ses flots jusqu'au sein seulement,

I R I S.

Et si l'on vient ! tu fais que je suis si craintive !

É G L É.

Aucun berger ne fait notre dessein ;  
 aucun sentier ne mène à cette rive ;  
 ce feuillage entr'ouvert par un zéphir badin ,  
 ne laisse entrer qu'une lueur furtive ,  
 & puis se referme soudain.

I R I S.

Ta confiance me rassure ;  
 si tu l'oses , Églé , je l'ose aussi vraiment.

Elles ont dit : leur dernier vêtement  
 déjà tombe sur la verdure ;  
 les flots , déjà d'une fraîche ceinture ,  
 embrassent leur corps frémissant.

Long-tems ces flots caressent chaque Belle.  
 Églé , parmi des joncs , allant enfin s'asseoir :  
 qu'allons-nous faire , Iris ? ça , lui dit-elle !  
 pour passer le tems jusqu'au soir ,  
 répétons , si tu veux , quelque chanson nouvelle.

I R I S.

Y penses-tu ? chanter ! le beau projet !  
 Dans le bosquet voisin , veux-tu te faire entendre ?

É G L É.

Ah ! je n'y songeois plus. . .

I R I S.

Pour nous faire surprendre  
par quelque berger indiscret ?

É G L É.

Eh bien ! parlons tout bas. Sais-tu ce qu'il faut faire ?  
Conte-moi quelque histoire, une histoire d'amour ;  
tu raconteras la première :  
j'en dirai quelqu'autre à mon tour.

I R I S.

J'en fais bien une assez jolie ,  
mais . . .

É G L É.

Crois que ce feuillage est moins discret que moi ;

I R I S.

Oh ! pour celle-ci , non. C'en est une autre.

É G L É.

Eh quoi !

te cacher de ta bonne amie !  
ai-je un penser qui ne soit pas à toi ?

I R I S.

Tiens donc !... Ecarte un peu les branches de ce saule.  
de ce côteau lointain , vois-tu bien le sommet ?

( 136 )

& ce vieux cerisier ? . . . Mais ne suis-je pas folle ?  
Te dire mon plus grand secret !

É G L É.

Que crains-tu ?

I R I S.

Je ne fais, & cependant je n'ose.

É G L É.

Les jeunes filles , dans le bain ,  
se cachent-elles quelque chose ?

I R I S.

Il est vrai , mais . . .

É G L É.

L'histoire étoit en si bon train !

I R I S.

Une autre fois peut-être . . .

É G L É.

Eh ? bons dieux ! quel mystère !  
veux-tu la dire ou non ? . . . tu ne veux pas ? .. Eh bien !  
va , garde ton secret , je garderai le mien ;  
j'avois aussi des aveux à te faire :  
mais tu n'en sauras jamais rien.

I R I S.

Tu me diras donc tout ? Que tu deviens pressante !



Allons , embrassons-nous. Du côteau que tu vois ,  
hier au soir , Églé , je gravissois la pente :  
j'entends mon nom chanté par une douce voix ,  
    & la chanson étoit charmante.

Confuse , je m'arrête ; & non pas sans rougir ,  
je parcours d'un regard tout ce qui m'environne :  
mais j'ai beau regarder , je n'apperçois personne.  
j'avance... vers mes pas la voix semble venir ;  
J'avance encor : la voix vient du côté contraire.  
C'étoit du cerisier , Églé , qu'elle parloit ,  
& je l'avois passé. La chanson me nommoit :  
mais Iris est le nom de mainte autre bergere ;  
si ce n'étoit pas moi ! . . . Dis , que devois-je faire ?

Les yeux baissés , & l'esprit inquiet ,  
    je gagne à pas lents ma chaumière.

Sur l'arbre , cependant , tu crois bien que par fois ;  
    je portai l'œil à la volée :  
mais c'étoit de si loin , & j'étois si troublée ,  
que je ne pus y voir personne. Enfin la voix  
se tût , & l'avourai-je ? . . . Ah ! j'en fus désolée.

É G L É.

Oui , mais le lendemain....

I R I S.

Dis , la nuit même.

É G L É.

Bon !

I R I S.

Ecoute. Dans ma couche, à peine suis-je entrée,  
j'entends la même voix & la même chanson,  
les mêmes que dans la soirée.

Tu ris ! Ce n'est pas tout. Le flambeau de la nuit  
versoit sur notre toit sa paisible lumière :  
je vois, ( l'ombre en venoit jusqu'auprès de mon lit )  
je vois à ma fenêtre, un berger, qui sans bruit,  
y suspend en festons sa guirlande légère.  
Je crus que mon esprit, par un rêve égaré,  
se formoit à plaisir ce gracieux mensonge.  
Aussi, quand le berger dût s'être retiré,  
ne falloit-il pas voir si ce n'étoit qu'un songe ?  
Je me lève, je vais, j'ouvre... Dieux ! sous ma main,  
je rencontre... Peins-toi la plus gente corbeille,  
des cerises, Églé, d'un goût, d'un goût si fin !  
puis une rose si vermeille !

É G L É.

Et, fais-tu quel berger?...

I R I S.

Oh ! oui : car, cette fois,  
je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix :  
mais, son nom, n'attends pas que j'aie te le dire.

É G L É.

Non, non, ne me dis point que c'étoit Sylvanire,

I R I S.

Qui ? ton frère ?

É G L É.

Oui, lui-même. Ah ! je vois maintenant pourquoi de sa corbeille il soignoit tant l'ouvrage ; moi, qui me promettois un si joli présent ! il en a fait, sans doute, un bien meilleur usage.

I R I S.

Qui te dit que c'est lui ?

É G L É.

Qui t'a ta vive rougeur,  
& tes regards baissés : tout trahit le mystère.  
Tu te caches, Iris ? Est-ce un si grand malheur ?  
Mon frère t'aime... eh bien ! aime mon frère ;  
je te chéris déjà comme ma sœur.

I R I S.

Oui, mais il ne faut point lui dire que je l'aime :  
un berger, à notre air, assez tôt le connoît.

É G L É.

J'ai peur de garder ton secret  
bien mieux encore que toi-même.  
Mais puisque c'est à moi de parler à mon tour ;  
tu fais qu'à la moisson, Lycas, de sa naissance,  
par un festin joyeux, solennisa le jour ;  
Myrtil y vint, Myrtil, tel qu'on nous peint l'Amour.  
Tous les deux, par hasard, nous ouvrimes la danse ;  
Dieux ! de quel pied léger.. Mais, écoutons.. J'entends  
un grand bruit. . . ,

I R I S.

Que feroit-ce

É G L É

Il redouble , il approche.

I R I S.

○ Nymphes ! sauvez-nous !

É G L É.

Prenons nos vêtements,  
enfuyons-nous vers cette roche.

L'une & l'autre soudain fuit comme un passereau ;  
qu'un vorace épervier poursuit à tire d'ailes ;  
& ce n'étoit qu'un faon , aussi timide qu'elles ,  
qui venoit se baigner dans le même ruisseau.

*Par M. BERQUIN.*

---

## É P I G R A M M E.

U N jeune Grec , transporté de colère  
de ce qu'un chien l'avoit mordu ,  
en voulant le frapper , frappa sa belle-mère :  
heureusement , dit-il , le coup n'est pas perdu.

*Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.*

---

# ÉPI TRE

## A MONSIEUR DORAT.

SINCERE ami, parjure amant,  
Poète aimable, homme charmant ;  
ne crains pas que je les oublie ,  
ces momens heureux , mais trop courts ,  
où nous parlions philosophie  
après avoir parlé d'amours.  
Que du moins ta correspondance  
supplée à ton doux entretien !  
console-moi de ton absence ,  
en versant ton cœur dans le mien.  
Causons en toute confiance ;  
cher fripon , ne me cache rien.  
Que fais-tu de tes cinq maîtresses ?  
les gardes-tu ? les sers-tu bien ?  
leurs querelles & leurs caresses  
ont-elles brisé ton lien ?  
Non , je le vois : tu t'en amuses.  
A plaisir tourmentant leurs cœurs ,  
par jour tu leur fais cent noirceurs ,  
& tu n'es fidèle qu'aux Muses.  
Ma foi ! tu prends le bon parti.  
Je crois tes maîtresses fort belles :  
mais les Muses le sont comme elles,

& tu n'en feras point trahi.  
 Sois leur amant , sois leur ami.  
 Que tes vers , dictés par les Grâces ,  
 soient applaudis par les Amours !  
 vois naître en tout tems sur tes traces ,  
 des roses qui vivront toujours ;  
 que ta plume aimable & chérie ,  
 peigne , en se jouant , nos travers :  
 fois à jamais , pour la patrie ,  
 le dieu fêté des jolis vers.  
 Domptant rivaux & beauté fière ;  
 variant ton rapide effor ,  
 en débutant dans la carrière ,  
 tu la parcourois sans effort.  
 Vainqueur modeste & fait pour plaire ,  
 de concert avec les neuf Sœurs ,  
 les ris badins ornoient de fleurs ,  
 ta casaque de Mousquetaire.  
 Les ans n'ont point changé ton sort :  
 sur le Parnasse & dans Cythère ,  
 tu feras bien long-temps encor ,  
 général de troupe légère ,  
 honorable & brillant emploi ,  
 pour qui l'on n'a donné qu'à toi ,  
 la survivance de Voltaire.  
 Nous tous , faiseurs de Madrigaux ,  
 de Stance , Epitre familière ,  
 tes soldats & non tes égaux ,  
 marchons gaîment sous la bannière ,  
 en répétant tes vers nouveaux ,

Le plaisir ! c'est ton cri de guerre ;  
 Si nous portons à nos chapeaux ,  
 quelques brins de myrte & de lierre ;  
 symbole & prix de nos travaux ,  
 toi , notre chef , notre héros ,  
 tu portes la couronne entière.

*Par M. DE BONNARD :*

## R É P O N S E

### A MONSIEUR DE BONNARD :

**D**E Tivoli le possesseur charmant ,  
 pour bien louer , te légua ses finesses :  
 que je les crains , les vers que tu m'adresses !  
 ma vanité vient d'y croire un moment.  
 Mon front ceignoit la palme du génie ,  
 que par tes mains le goût venoit m'offrir ;  
 de tes chansons savourant l'harmonie ,  
 je me laissois doucement pervertir.  
 Mais je reviens à ma philosophie ;  
 j'allois rêver : tu m'apprends à jouir :  
 Le vrai triomphe est dans la modestie ;  
 & l'amour-propre eût gâté mon plaisir.

Va , nous servons sous la même bannière  
 ton compagnon , ton ami , ton égal ,  
 ainsi que toi , je marche en volontaire.

Briguant tous deux , dans une aimable guerre ;  
 les prix du cirque , & les profits du bal ,  
 le grave honneur qui naît d'un madrigal ,  
 & du plaisir la cocarde légère ,  
 on nous a vûs aller , tant bien que mal ,  
 de Gnide au Pinde , & du Pinde à Cythère.  
 C'est à Ferney qu'est notre Général :  
 en cheveux blancs , professant l'art de plaire ,  
 il a vieilli sans maître & sans rival.  
 Franchit qui peut ce roc , où Mnémosine  
 brave la foudre , à l'ombre du laurier !  
 Pour nous , jouant sous l'humble coudrier ,  
 cueillons des fleurs , au bas de la colline :  
 l'envie alors pourra nous oublier.

Songons , ami , que les jeux du bel âge  
 sont emportés sur les ailes des vents ;  
 l'automne est froid , c'est la saison du sage :  
 les foux heureux sont tous dans leur printems.  
 Je m'apperois que le mien déménage ,  
 & je voudrois saisir , à son passage ,  
 son dernier myrte , & ses derniers instans.  
 Il s'est ensui , le tems des cinq maîtresses !  
 sensible & douce , une me reste encor ,  
 & mon desir se borne à ses caresses :  
 cinq sont un bien : mais une est un trésor.

*Par M. DORAT.*





## LE NOUVEL ALEXANDRE.

## STANCES

## A MADEMOISELLE FANNIER.

**M**USE, seconde mon transport ;  
 chante une Amazone jolie ,  
 que ne précède point la mort ,  
 mais le dieu qui donne la vie.

Bellone accompagnoit toujours  
 l'Alexandre vainqueur des Thraces :  
 le nôtre, escorté par les Grâces ,  
 apour brigadiers les Amours.

L'ancien , au milieu des allarmes ,  
 effrayoit les plus courageux :  
 quand le moderne est sous les armes ,  
 c'est alors qu'il séduit le mieux.

L'un faisoit porter des entraves ,  
 qu'appesantissoient les malheurs :  
 c'est avec des liens de fleurs ,  
 que l'autre enchaîne ses esclaves.

De deux héros si différens ,  
 voulez-vous savoir les conquêtes ?  
 l'un a subjugué les Persans ,  
 & l'autre renverse nos têtes.

Par M. DE PALMEZEUX.

Année 1775.

G

## V E R S

*Sur une Boîte d'or, enrichie du portrait du  
feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine,  
donnée par ce Prince à l'Auteur.*

GRAND Roi, qu'avec transport mon cœur  
reconnoissant

reçoit de tes bontés un si précieux gage !  
Du bonheur de mes jours infailible garant,  
il va rendre à jamais mon destin différent  
du sort de ce mortel (\*) dont le triste partage  
fut d'abhorrer un semblable présent.

La boîte, don fatal qu'il reçut de *Pandore* ;  
renfermoit tous les maux ; & celle que je tiens  
m'offre les traits chéris du héros que j'adore :  
elle renferme tous les biens.

Par M. FRÉRON.

(\*) *Epiméthée* frère de *Prométhée*.



# APOLLON ET BRIARÉE ,

## F A B L E.

**L**E Dieu sublime d'Hélicon ,  
 se rappelant les jours qu'à la misère en proie ,  
     manœuvre de Laomédon ,  
 lui-même il bâtissoit les murailles de Troie ,  
 voulut tâter encor du métier de maçon.  
 Les maux ne sont-ils plus , on y songe avec joie ;  
 Il a tracé son plan ; il a fait choix du lieu :  
 un pavillon dorique , & simple avec noblesse ,  
 va servir à loger les arts & la sagesse ;  
 jusques dans ses plaisirs , on reconnoît un dieu :  
 Equipé tel qu'il fut dans sa triste aventure ,  
 moins soucieux pourtant , il broyoit le mortier ;  
 le bonnet sur la tête & ceint du tablier.  
 L'édifice est fondé , l'art du maître l'assure ;  
 le Dieu-maçon chantoit sur l'ouvrage naissant :  
     survient un informe Géant  
     qui n'aimoit pas l'architecture ;  
 son nom est Briarée ; il lance ses cents bras  
 sur les murs alignés qu'il brise avec fracas ;  
 cent fois le monstre abat ce qu'Apollon relève ;  
     jamais , jamais rien ne s'achève.  
 Le Dieu , tout dieu qu'il est , malgré le plus beau plan ;  
 ne laisse qu'un cahos de pierre , de poussière ,  
     digne chef-d'œuvre du Titan ,

mais où l'œil méconnoît le Dieu de la lumière :

Sages Mentors que le savoir éclaire ,  
 qui passez vos beaux jours à former un humain ,  
 avez-vous un sort plus prospère ?  
 Ce que vous faites d'une main ,  
 en voilà cent pour le défaire.

*Par M. DE FUMARS.*

## V E R S

*A M. LE COMTE DE MAUREPAS.*

**V**OUS méritez toutes les gloires ,  
 & vous avez tous les talens :  
 vous savez que les vers plaisans  
 ont leur prix, comme les mémoires ;  
 Vous aimez à faire le bien ,  
 & gaîment vous savez en faire ;  
 votre art ( car chacun a le sien )  
 est de rire & parler d'affaire ,  
 sans que l'affaire y perde rien.

*Par M. le Marquis DE PEZAY,*



# PHILENE ET LAURE , PASTORALE.

**D**EJA du soir l'ombre légère  
couvroit la cime des côteaux ;  
la jeune & timide bergère  
ramenoit des champs ses troupeaux ;  
triste & pensif, le beau Philène,  
sous le saule d'une fontaine ,  
seul, laissoit errer ses chevreaux ,  
& rejetant chien & houlette ,  
il soupiroit sur sa musette ,  
ces chants redits par les échos.

Si ton berger, ingrata Laure ,  
t'est désormais indifférent ,  
immole un amant qui t'adore ,  
& qui périt en t'adorant.  
Dieux , qui vîtes notre tendresse ,  
sauvez celle qui me délaisse ,  
d'être ainsi délaissée un jour ;  
ma mort remplira son envie :  
elle pourra m'ôter la vie ,  
mais non pas m'ôter mon amour.

Envain , dans l'eau de ces fontaines ,  
G iij

je cours éteindre mon ardeur :  
 l'amour , dans mes brûlantes veines ;  
 s'allume avec plus de fureur.  
 Innocents agneaux que j'envie,  
 ah ! rien ne trouble votre vie :  
 l'Amour est pour vous sans danger ;  
 ce dieu dispense , en ses caprices,  
 au troupeau toutes les délices,  
 & tous les tourmens au berger.

Sur votre écorce , avant l'aurore ;  
 ormeaux , combien ai-je tracé  
 le nom de ma perfide Laure ,  
 avec mon nom entrelacé !  
 Croissez , couvrez-vous de feuillage ;  
 le rossignol , sous votre ombrage ,  
 viendra lamenter sa douleur ;  
 un jour , sous votre azyle sombre,  
 le voyageur , cherchant de l'ombre ;  
 sentira palpiter son cœur.

En revenant des pâturages ;  
 tous deux pressés de nous revoir ;  
 ma Laure & moi , dans ces bocages ;  
 tous deux nous devancions le soir.  
 Sans avoir revu ma compagne ,  
 deux fois , dans la triste campagne ;  
 l'ombre a bruni le verd des bois.  
 Ah ! que Laure vive & m'oublie !  
 Laure , si tu perdois la vie ,

hélas ! je la perdrois deux fois.

Penchée à travers la feuillée,  
 Laure entendit ce triste chant :  
 joyeuse à la fois & troublée,  
 elle vole vers son amant.  
 La brebis que tu m'as donnée ,  
 par quelque berger détournée ,  
 n'est qu'en ce moment de retour.  
 Ah ! s'écrie aussitôt Philène ,  
 les vents ont emporté ma peine ,  
 & n'ont laissé que mon amour.

*Par M. DE SAIN-PÉRAVI.*

## A MADemoiselle DE R\*\*.

**Q**UE ses yeux sont rians ! que sa taille est légère !  
 telle on peint la Jeunesse enyvrant tous les Dieux :  
 est-ce Hébé qui vient sur la terre ?  
 ou bien serois-je dans les cieux ?

*Par M. DE FUMARS.*



# LES DEUX CHEVAUX.

## A P O L O G U E.

**L**E courfier d'un de nos Marquis,  
dit un jour au cheval d'un Rustre :  
faquin ! ma naissance est illustre ;  
tous mes ayeux , de père en fils ,  
ont été des chevaux de prix.

Bucéphale est celui dont on me fait descendre ;  
fais-tu qu'il eut l'honneur de porter Alexandre ?  
Mais aussi , quel cheval peut m'être comparé ?  
vois ce harnois pompeux ! vois ce mors tout doré !  
notre sort différent montre ce que nous sommes. . .

L'autre , à ces propos fanfarons ,  
répondit simplement : je le veux , mais courons.

J'en dis autant à certains hommes ,  
orgueilleux du harnois dont ils sont revêtus.  
Laissons-là les honneurs & comptons les vertus.

*Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.*





## EXPLIQUEZ-ÇA.

## STANCES A CHLOÉ.

**A** M O U R , par quels étranges nœuds,  
à tes loix fais-tu me contraindre ?  
Aimé, je devrois être heureux ;  
& cependant, je dois me plaindre.

L'objet que mon ame chérit,  
tour-à-tour m'enyvre & m'accable :  
tout son cœur est dans son esprit,  
& son esprit n'est jamais stable.

Si par fois j'ose répéter  
que je ne vis qu'en sa présence,  
elle saisit, pour m'écarter,  
un vain prétexte de décence.

Qu'un rival allarme mon cœur,  
Chloé l'attire avec adresse :  
lui-même, heureux de ma langueur,  
est étonné de sa tendresse.

La trop aimer est un défaut ;  
& d'un retard si je m'excuse,  
c'est toujours d'arriver trop tôt,  
qu'on me condamne ou qu'on m'accuse.

On fait naître, pour m'enyvrer,  
 le doux espoir d'un tête-à-tête :  
 je vole, & pour nous séparer,  
 elle invite un tiers à la fête.

Ce qu'elle a promis, le matin ;  
 le soir, Chloé toujours l'oublie :  
 je m'afflige ; elle rit soudain.  
 Oui, Chloé m'aime à la folie.

*Par M. le Chevalier DE LANGEAC.*

## ÉPIGRAMME,

*Traduite d'Addisson.*

QUAND les fières Beautés des rives de la Seine,  
 qui d'un rouge emprunté colorent leur pâlour,  
 eurent vu Manchester (\*), qui d'un regard enchaîne,  
 sous le joug de l'Amour, le plus rebelle cœur :  
 de honte & de dépit, leurs yeux étincelèrent,  
 & ce fut dans ce jour, que leurs foibles appas,  
 pour la première fois, à nos regards brillèrent  
 d'une vive couleur qu'elles n'empruntoient pas.

*Par M. DE GASSENDI.*

(\*) Dame Angloise, célèbre par sa beauté.

# ÉPIÎTRE

## A MON VIEUX AMI.

*Meminisse juvat.*

**T**OI qui du tems bravant l'affront,  
 couvres des lauriers de Thalie,  
 les traits qu'imprime à notre front  
 de ce Dieu la main ennemie,  
 Collé, dont l'heureux enjoûment,  
 sans peine accorde à ta vieillesse,  
 ce que promet si vainement,  
 l'austère & pénible sagesse :

permets que dans ces vers, sans méthode & sans art,  
 ton ami librement avec toi s'entretienne;  
 permets que dans ton ame il épanche la sienne,  
 & que laissant errer ma pensée au hasard,

à l'amitié toujours fidèle,

mon Apollon vieilli, peut-être un peu bavard,  
 consacre de son feu la dernière étincelle.

Phébus, sur ton berceau, répandit les talens :  
 mais l'aveugle Plutus, qui comble de richesses  
 tant d'indignes mortels, tant de vils importants,  
 sur toi versa peu ses largesses.

Trop rarement ces Dieux unissent leurs présens.

Long-tems appelé par Thalie  
 à la succession de ton cousin Renard,  
 l'impérieux besoin enchaîna ton génie :

G vj

tu la recueillis un peu tard ;  
 mais cette gaîté peu commune ,  
 qui loin de ta vieillesse écarte les ennuis ,  
 de tes beaux ans du moins consola l'infortune.

Combien de fois j'ai vû les ris ,  
 s'introduisant avec audace  
 chez ton Notaire à cheveux gris ,  
 malgré lui dérider sa face ,  
 & sur ton pupitre surpris , -  
 mettre *Rabelais* à la place  
 de la Coutume de Paris !

Combien j'ai lu de fois une plaisante Epître ,  
 ou bien un couplet libertin ,  
 à la marge du parchemin ,  
 où ta main griffonnoit un titre  
 pour quelque fortuné faquin !  
 O ! l'heureux tems de notre vie ,  
 où , pour tout bien ne possédant  
 qu'un peu de joyeuse folie ,  
 dédaignés du fat opulent ,  
 nous lui faisions pourtant envie !

Vainement l'or en main, poursuivant les plaisirs ,  
 dans son stérile cœur, il cherchoit des desirs ,  
 lorsque notre gaîté, sans faste, sans dépenses,  
 inventive dans ses transports ,  
 créoit pour nous des jouissances  
 que ne donnent point les trésors.  
 Ces jours de bonheur & d'yvresse ,  
 comme un vain songe, hélas ! se sont évanouis :  
 mais bien que mêlé de tristesse ,

leur souvenir, dont je jouïs,  
est un plaisir pour ma vieillesse.

Je rappelle souvent à mon esprit charmé,  
ce *caveau*, malgré nous, bientôt trop renommé ;  
dont enfin nous chassa la *bonne compagnie*,  
( j'entens celle qui prend ce nom )  
où présidant, sans flatterie,  
l'amitié nous donnoit le ton.

Là, d'un vin Champenois qui croissoit dans la Brie,  
la mouffe pétillante échauffant nos propos,  
faisoit voler ensemble & bouchons & bons mots ;

là, de notre verve allumée,  
le feu rapide, étincelant,  
tel qu'un artifice brillant,  
mêloit l'éclat & la fumée.

Nous possédions le Dieu du chant :

*Jéliotte* étoit notre Orphée ;

& quand parlant tous à la fois,

sous un vain bruit de mots, la raison étouffée ;

ne pouvoit réclamer ses droits,

il chantoit, & soudain à sa douce harmonie,

plus farouche souvent que les monstres des bois,

l'amour-propre laissoit défarmer sa furie,

& la confusion se taisoit à sa voix.

Dans ce *caveau*, fâcheuse école

pour les présomptueux talens,

on ne s'érigeoit point d'idole :

sévères dans nos jugemens,

jamais la perfide hyperbole

ne prodiguoit un faux encens

à celui qu'absent on immole :  
 mais en public , toujours ardens  
 à se protéger l'un & l'autre ,  
 on ne savoit pas à demi ,  
 se déclarer pour un ami ,  
 & son succès étoit le nôtre.

Chacun de nous se fit l'Apôtre  
 du jeune *Crébillon* & de son *Tançai*.

Tandis que du père d'*Atrée* ,  
 la Muse alors en cheveux blancs ,  
 sur un tas de lauriers sanglans ,  
 d'une meute de chiens reposoit entourée ;  
 que prodiguant ses soins pour eux ;  
 & négligeant sa renommée ,  
 ce Tragique à jamais fameux ,  
 du tabac dans les airs exhaloit la fumée ;  
 son fils , jeune & brillant , sur les pas d'*Hamilton* ,  
 marchoit au Temple de Mémoire ;  
 & déjà par son *Ecumoire* ,  
 ayant acquis un grand renom ,  
 à Vincenne expioit sa gloire . . .  
 De *Dardanus* auteur charmant ,  
 ta lyre harmonieuse & tendre ,  
 respiroit grâce & sentiment :  
 nous avons pleuré sur ta cendre ,  
 & ma Muse , dans ce moment ,  
 prend plaisir encore à répandre  
 quelques fleurs sur ton monument.  
 Combien du Tems la faux cruelle ,  
 qui menaçant mes cheveux gris ,

déjà sur ma tête étincelle ;

a moissonné de nos amis !

*Segonsac*, qu'avant tous je nomme ;

du Dieu de la vendange aimable favori ;

& de nos premiers ans le compagnon chéri ,

qui seul de la gaité te disputoit la pomme ,

*Davoust*, qu'aucun de nous n'égalait en bonté ;

*Luffan*, dont nous aimions la douce urbanité ;

enfin l'illustre auteur de la *Métromanie* ,

qui d'un enfant malin eut la naïveté ,

& peut-être un peu trop négligeant l'harmonie ,

ne joignit pas du goût, toute la pureté ,

à la richesse du génie ,

mais qui , dans le Temple immortel ,

qu'à *Molière* éleva *Thalie* ,

aura sûrement un autel.

Du moins plein de gloire & d'années ;

il termina ses destinées.

Mais que mon cœur éprouve un sensible tourment ;

quand je me rappelle l'image

de ce gentil *Bernard* que nous pleurons vivant ,

& qui de nous fut le plus sage !

O vain esprit de l'homme ! ô foiblesse ! ô néant !

de l'Auteur de *Castor* tel est donc le partage !

D'une pitié stérile objet humiliant ,

viptime de l'Amour dont il chanta l'empire ,

ce n'est plus qu'un fantôme errant ,

qu'une vaine ombre qui respire.

Etranger à son mal, moins il le sent, hélas !

plus nous plaignons son infortune :

notre douleur s'accroît de celle qu'il n'a pas ;  
 Écartons loin de nous cette idée importune ;  
 & sans nous consumer en regrets superflus ,  
 détournons nos regards d'un malheur sans remède.  
 Dans cet âge où des maux la foule nous obsède ,  
 où l'on possède encor , où l'on ne jouit plus ,  
 sous son propre fardeau , la vieillesse succombe :  
 mais par le bon esprit , on le rend plus léger ,  
 & supportant gaîment ce qu'on ne peut changer ,  
 on sème encor de fleurs le chemin de la tombe.

Par M. SAURIN.

---

## V E R S

*Sur le Poème du Jugement de Pâris ,  
 de M. IMBERT.*

O N dit , l'autre jour à Cythère ,  
 qu'en l'honneur des jeux & des ris ,  
 Vénus devoit fonder un monastère :  
 la règle des mortels chéris ,  
 admis dans ce lieu solitaire ,  
 fera d'aimer , de jouir , de se taire ,  
 & le Jugement de Pâris  
 y servira de breviaire.

Par M. CHAS,



---

# RONDE DE TABLE.

Air : *Enfans de quinze ans , &c.*

**L**AISSONS en paix les Parlemens ,  
la Cour , la Ville & les Ministres ,  
ceux qui s'en vont , les revenans ,  
& du Code les vieux registres ;  
couronnons nos coupes de fleurs ,  
soyons gais , & point raisonneurs.

Chantons en refrain :  
vive Alexandrine & le vin !



O l'heureux siècle ! ô le bon tems !  
félicitez-vous donc , Mesdames !  
le Russe bat les Ottomans ,  
& bientôt vengera leurs femmes :  
Pierre-le-Grand l'avoit prévu ,  
que le Grand Turc seroit cocu.

Chantez en refrain :  
vivent nos vengeurs & le vin !



N'en déplaise à Mons Mahomet !  
toi que l'on aime à la folie ,  
tu vaux mieux , je le dis tout net ,  
que sa Hourï la plus jolie ,

Choisis un Sultan parmi nous ;  
Turc au besoin , & peu jaloux.

Qu'il chante en refrain ,  
& sa Sultane & le bon vin !



Si tu nous donnes quelqu'Edit ,  
tu verras quel est notre zèle ;  
il ne sera point contredit ,  
ordonna-t-il d'être fidèle.

Belles, vos Arrêts sont toujours  
enregistrés par les Amours.

Chantons en refrain :  
vive la constance & le vin !



Amis , dans ces joyeux instans ;  
faisons trois sermens authentiques :  
d'être convives, d'être amans ,  
de rire aux drames pathétiques ;  
& tandis que nos beaux-esprits  
jurent d'ennuyer tout Paris ,  
jurons en refrain , -  
de fêter l'Amour & le vin.

*Par M. DORAT.*



## ÉPIÎTRE (★)

A MON FRERE ,

*Pendant mon séjour au Séminaire.*

DÉJA l'impétueux Borée ,  
 dans les airs , commence à mugir ,  
 & sur les ailes du Zéphir ,  
 s'enfuit la belle Cythérée.  
 Avec les frères de Louis ,  
 dans des bois taillés en bocages ,  
 vous courez des cerfs peu sauvages ,  
 ou faites la guerre aux perdrix.  
 Quand on galope avec son Prince ,  
 on ne sent pas le mauvais tems :  
 sous l'habit même le plus mince ,  
 on s' imagine être au Printems.  
 A Fontainebleau, mon cher frère,  
 vous avez la belle saison :  
 & , martyr d'une règle austère ,  
 je grelotte dans ma prison.  
 En honneur , quand je considère  
 votre sort riant & prospère ,  
 & que je reporte les yeux

(\* Cette Epître a déjà été imprimée : l'Auteur la redonne  
 ici avec des corrections.

sur mon destin toujours contraire ,  
 je doute , avec le grand Voltaire ,  
 qu'en ce monde tout soit au mieux .  
 Vous servez un roi de la terre ,  
 & moi je sers le roi des cieux ;  
 je conviens que mon ministère  
 est plus saint & plus glorieux :  
 mais au bout de votre carrière ,  
 peut-être un repentir sincère  
 expira vos péchés nombreux ;  
 & par un malheur ordinaire  
 à ces jeunes audacieux  
 qui portent , dans le sanctuaire ,  
 un cœur & des sens trop fougueux ;  
 moi , j'irai griller dans des lieux  
 pleins de la céleste colère .  
 Il est doux de gagner le ciel ,  
 lorsque l'on a , pendant sa vie ,  
 joui du bonheur très-réel  
 d'avoir un bon maître-d'hôtel ,  
 & toujours table bien servie ;  
 lorsqu'on a soupé chaque jour ,  
 avec quelque beauté profane ,  
 & qu'on a foulé l'ottomane  
 qui sert de trône au Dieu d'Amour .  
 Un pareil sort a droit de plaire ,  
 sans que l'on soit prédestiné :  
 mais qu'il est dur d'être damné ,  
 lorsqu'on a fait mauvaise chère !

*Par M. DE PALMEZEAUX.*

# LA VÉRITÉ, O D E.

VÉRITÉ ! c'est toi que j'implore ,  
soutiens ma voix , dicte mes vers :  
c'est toi qu'on craint & qu'on adore ,  
toi qui fais trembler les pervers.  
Tes yeux veillent sur la justice ;  
sous tes pieds , tombe l'artifice  
par la main du Temps abbattu.  
Témoin sacré , juge inflexible ,  
tu mets ton trône incorruptible  
entre l'audace & la vertu.

Qu'un autre , en sa fougue hautaine ,  
insultant aux travaux des arts ,  
soit le flatteur du prince Eugène ,  
& le Zoïle des Césars ;  
qu'en adoptant l'erreur commune ,  
il n'impute qu'à la fortune  
les succès des plus grands guerriers ;  
& que du vainqueur du Granique  
son éloquence satyrique  
pense avoir flétri les lauriers.

Illustres fléaux de la terre ,

qui , dans votre cours orageux ,  
 avez renversé par la guerre  
 d'autres brigands moins courageux ,  
 je vous hais : mais je vous admire ;  
 gardez cet éternel empire  
 que la gloire a sur nos esprits :  
 ce sont les tyrans sans courage  
 à qui je ne dois , pour hommage ;  
 que de l'horreur & du mépris.

Koulikan ravage l'Asie :  
 mais , en affrontant le trépas ;  
 tout mortel a droit sur sa vie ;  
 qu'il expire sous mille bras !  
 que le brave immole le brave !  
 Le guerrier qui frappa Gustave  
 ailleurs eût rampé sous ses loix ;  
 & dans ces fameuses journées ,  
 au droit du glaive destinées ,  
 tout soldat est égal aux rois.

Mais que ce fourbe sanguinaire  
 de Charles-Quint l'indigne fils ,  
 cet hypocrite atrabilaire ,  
 entouré d'esclaves hardis ;  
 entre les bras de sa maîtresse ;  
 plongé dans la flatteuse yvresse  
 de la volupté qui l'endort ,  
 aux dangers déroband sa tête ,  
 envoie en cent lieux la tempête ;

les fers , la discorde & la mort ;

Que Borgia , sous sa thiare ;  
levant un front incestueux ,  
immole , à sa fureur avare ;  
tant de citoyens vertueux ;  
& que la sanglante Italie ,  
tremble , se taise & s'humilie  
au pied de ce tyran sacré :  
ô terre ! ô peuples qu'il offense ;  
criez au ciel , criez vengeance ,  
armez l'univers conjuré.

O vous tous qui prétendez être  
méchans avec impunité ,  
vous croyez n'avoir point de maître ;  
qu'est-ce donc que la vérité ?  
S'il est un magistrat injuste ,  
il entendra la voix auguste  
qui contre lui va prononcer ;  
il verra sa honte éternelle  
dans les traits d'un burin fidèle  
que le tems ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare ?  
Ce n'est point le brave officier  
qui , de Champagne ou de Navarre  
dirige le courage altier :  
c'est un pédant morne & tranquille ,  
gonflé d'un orgueil imbécille ,

& qui croit avoir mérité ,  
 mieux que les Molé vénérables ;  
 le droit de juger ses semblables ,  
 pour l'avoir jadis acheté.

Arrête , ame atroce , ame dure ,  
 qui veux , dans tes graves fureurs ,  
 qu'on arrache , par la torture ,  
 la vérité du fond des cœurs !  
 Torture , usage abominable ,  
 qui sauve un robuste coupable ,  
 & qui perd le foible innocent ,  
 du faite éternel de son temple ,  
 la vérité qui vous contemple  
 détourne l'œil en gémissant.

Vérité ! porte à la mémoire ;  
 répète aux plus lointains climats ,  
 l'éternelle & fatale histoire  
 du supplice affreux des Calas :  
 mais dis qu'un Monarque propice ;  
 en foudroyant cette injustice ,  
 a vengé tes droits violés ;  
 & vous , de Themis interprètes ;  
 méritez le rang où vous êtes ,  
 aimez la justice , & tremblez.

Qu'il est beau , généreux d'Argense ,  
 qu'il est digne de ton grand cœur  
 de venger la foible innocence  
 des traits du calomniateur !



Souvent l'amitié chancelante  
 resserre sa pitié prudente :  
 son cœur glacé n'ose s'ouvrir.  
 Son zèle est réduit à tout craindre :  
 il est cent amis pour nous plaindre ,  
 & pas un pour nous secourir.

Quel est ce guerrier intrépide ?  
 Aux assauts je le vois voler ;  
 à la Cour je le vois timide :  
 qui fait mourir n'ose parler.  
 La Germanie & l'Angleterre ,  
 par cent mille coups de tonnerre ,  
 ne lui font point baisser les yeux :  
 mais un mot , un seul mot l'accable ,  
 & ce combattant formidable  
 n'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques  
 de ce ministre des combats  
 qui de nos chevaliers antiques  
 a le cœur , la tête & le bras ;  
 qui pense & parle avec courage ;  
 qui , de la fortune volage ,  
 dédaigne les dons passagers ;  
 qui foule aux pieds la calomnie ,  
 & qui fait mépriser l'envie ,  
 comme il méprisa les dangers.

*Par M. DE VOLTAIRE.*

Cette Ode , qui n'étoit connue que de très-peu de personnes , a été faite en 1764.

*Année 1775.*

H

M A D R I G A L  
A MADAME LA DUCHESSE  
DE MONTMORENCI,  
*Qui nourrit son enfant.*

**P**RODIGE attendrissant ! Vénus est donc nourrice !  
elle-même allaite un Amour !

Renonçant aux plaisirs de la céleste cour,  
à cet enfant, son cœur en fait le sacrifice.

Oui, fiez-vous à ce distours !

je fais un peu mieux la connoître.

Marâtre & tendre mere.... Oh ! voilà de ses tours !

Elle nourrit le puîné des Amours :

mais mille autres qu'elle a fait naître ,

à ses yeux n'oferoient paroître ,

& n'en obtiendroient pas le plus léger secours.

*Par M. DU MERSAN.*

É P I G R A M M E  
*Imitée de Martial.*

**J**E ne soupe jamais chez moi, vous dit Therfite :  
Therfite parle sans sard ;  
quand personne ne l'invite ,  
il ne soupe nulle part.

*Par M. LE GRAND.*

## A UNE FEMME

QUE JE NE NOMMERAI POINT.

**N**ON, non, Madame, en vérité !  
 j'ai bien juré de ne pas l'être :  
 moi, votre amant ! L'aveu peut-être  
 surprendra par sa nouveauté ;  
 mais je l'ai dit : en vérité !  
 j'ai bien juré de ne pas l'être.

Je fais qu'en vous on trouvera  
 ce qui peut fixer la tendresse :  
 beauté, talens, esprit, jeunesse,  
 taille, & minois d'une déesse,  
 jambe élégante, & cœtera :  
 mais, Madame, malgré cela,  
 vous ne serez point ma maîtresse.

Votre époux m'arrête aujourd'hui,  
 &, s'il faut vous ouvrir mon ame,  
 je périrai cent fois d'ennui  
 de le voir protéger ma flamme,  
 & d'être, en lui soufflant sa femme,  
 encor remercié par lui.

Que cet homme me désespère !

il n'est soupçonneux ni jaloux !  
 Monsieur , toujours paisible & doux ;  
 me verroit , je crois , sans colère . . . .  
 Moi , Madame , en sachant vous plaire ,  
 je veux déplaire à votre époux.

Je veux , pour vous trouver plus belle ;  
 & mes plaisirs cent fois plus courts ,  
 que sa jalousie éternelle  
 se plaise à troubler nos amours :  
 & que , pour mieux triompher d'elle  
 un nouveau danger tous les jours  
 m'inspire une ruse nouvelle.

Faut-il aller au rendez-vous ?  
 palpitant d'amour & de rage ,  
 d'espoir , de crainte & de courroux ,  
 j'aime à trouver sur mon passage  
 un large Suisse & deux verroux.  
 Alors , que les faveurs sont chères !  
 que les caresses ont de prix !  
 Et dans ces amoureux mystères ,  
 si , par malheur , j'étois surpris ;  
 quand Vulcain venoit à paroître ,  
 on fait que des bras de Vénus ,  
 Mars , en chemise & les pieds nus ;  
 fautoit gaîment par la fenêtre.

*Par M. BERTINI*

---

# AUX SAUVAGES.

SAUVAGES, soyez nos modèles.

Le sentiment guide vos pas ;  
à sa loi vous êtes fidèles :  
que n'habitai-je en vos climats !

Chaque nœud s'y forme ou se brise  
au gré des cœurs indépendans :  
parmi vous , il n'est point de Grand  
que l'on redoute ou qu'on méprise.

Vous ne descendez pas au soin  
de vous surpasser en richesse ;  
chez vous , la seule qu'on connoisse ;  
c'est d'en ignorer le besoin.

Si vous ne donnez qu'une rose,  
elle vaut tous nos diamans :  
que fait la valeur de la chose ?  
le cœur met un prix aux présents ;

Vous vous aidez avec tendresse ;  
nul secours n'est humiliant ,  
& jamais la délicatesse  
ne rougit même en acceptant.

Reconnoissante , & non séduite ,  
la beauté nomme son vainqueur :  
le penchant règle sa conduite ;  
on n'y ment jamais à son cœur.

C'est sous vos huttes qu'on fait vivre !  
on végete sous nos lambris ;  
la nature vous sert de livre !  
son instinct vaut tous nos écrits.

*Par Madame la Comtesse de B \* \* .*

## A L A U R E T T E .

**V**OIS ce papillon infidèle ,  
déployant dans les airs l'émail de ses couleurs ,  
de la jeune anémone à la rose nouvelle ,  
promener tour-à-tour ses hommages trompeurs !  
je le pris long-tems pour modèle :  
mais j'abjure enfin mes erreurs ;  
mon cœur , soumis à tes charmes vainqueurs ,  
brûlera désormais d'une flamme éternelle :  
je trouve en toi toutes les fleurs.

*Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.*



## ÉPI TRE

A M. DE VOLTAIRE,

*Sur un pain qu'il avoit composé avec  
des pommes de terre.*

QUOI ! malgré l'orgueil du génie ,  
 Voltaire quitte sans regrets  
 le trône pompeux d'Uranie ,  
 & vient épier les secrets  
 de la modeste Economie !  
 Digne rivale de Cerès ,  
 son industrie , à moins de frais ,  
 veut alimenter sa patrie !  
 Ce fruit qui , racine en naissant ,  
 vit pomme informe & farineuse ,  
 sachant toujours , triste & honteuse ,  
 son teint d'un rouge pâissant  
 & sa surface raboteuse ,  
 mêlé désormais au froment ,  
 par lui s'adoucit & s'épure ,  
 jadis grossière nourriture ,  
 aujourd'hui léger aliment.  
 Il est donc vrai , sage Voltaire !  
 non content d'éclairer la terre ,  
 tu prétens encor la nourrir !

ta bienfaisance salutaire  
 s'étend même sur l'avenir,  
 & le pauvre est ton légataire.  
 Tu chantas Bellone & l'Amour :  
 tes doigts manioient, dès l'enfance,  
 lyre & trompette tour-à-tour :  
 que j'aime à les voir en ce jour,  
 paîtrir le pain de l'indigence !  
 Suis tes projets consolateurs :  
 quand l'homme a passé l'onde noire ;  
 ses talens vivent dans l'histoire :  
 sa vertu vit dans tous les cœurs.  
 Que toujours ton ame t'inspire !  
 ta muse embellit nos climats ;  
 Orphée eût envié ta lyre :  
 mais le défenseur des Calas  
 surpasse l'auteur de Zaïre.

Par M. IMBERT.

## Q U A T R A I N

*Pour un portrait représentant Mademoiselle \*\*\* ,  
 tenant un petit chien.*

**A** CE portrait , qui pourroit se méprendre :  
 il est rempli de vérité :  
 en effet pouvoit-on mieux rendre ,  
 l'Amour & la Fidélité ?

Par M. PANIS.



## L'INFIDÉLITÉ.

**F** U I S , enfant volage & sans foi :  
 plus de vœux , plus d'erreur nouvelle !  
 non , je ne crois plus même à toi ,  
 Délic , hélas ! est infidelle.  
 Que de sermens multipliés ,  
 elle m'avoit faits , la perfide !  
 aussi hardi qu'il fut timide ,  
 son cœur les a tous oubliés . . .  
 Eh bien ! sa longue chevelure ,  
 qu'aux vents elle abandonne exprès ,  
 me semble aussi charmante après ,  
 qu'elle étoit avant son parjure !  
 Elle a beau se moquer des Dieux :  
 sa taille n'en est pas moins belle ,  
 ni son souris moins gracieux .  
 Son œil brilloit : il étincelle ;  
 son front , où le plaisir se peint ,  
 gaîment insulte à ses victimes . . .  
 Je crois que chacun de ses crimes ,  
 ajoute une rose à son teint ,  
 & les Immortels sont tranquilles !  
 Elle rit , l'ingrate qu'elle est ,  
 d'eux & de moi comme il lui plaît ;  
 & leurs carreaux sont immobiles !  
 Que dis-je ? ils ont , dans tous les tems ,

souffert les attentats des Belles ;  
ils semblent s'entendre avec elles ,  
pour désespérer leurs amans.

Jupiter, qu'en vain je réclame ,  
ne tonne que sur les humains ;  
& , s'il veut punir une femme ,  
la foudre échappe de ses mains.

Hélas ! pourquoi tous ces blasphèmes ?  
ces Dieux vengeurs , ces Dieux puissans ,  
n'aiment-ils pas comme nous-mêmes ?  
n'ont-ils pas un cœur & des sens ?

Oui , je rougis de ma colère.  
Si j'étois dieu , je le sens bien ,  
les friponnes pourroient tout faire :  
je ne me fâcherois de rien ;  
elles viendroient toute leur vie ,  
mentir à ma Divinité ,  
mais en faveur de leur beauté ,  
j'excuserois leur perfidie ;  
mon courroux ne seroit qu'un jeu ,  
& , pour quelque aimable folie  
qu'elles feroient de mon aveu ,  
je n'aurois garde , ma Délie ,  
de m'en aller tonner en Dieu  
de fort mauvaise compagnie.

C'en est fait ! me voilà calmé !  
pardonne , ma belle maitresse ,  
au courroux d'un cœur enflammé :  
puisqu'ainsi le veut ta foiblesse ,  
& que j'y suis accoutumé ,

trompe-moi , trompe-moi , traitresse ,  
 mais au moins , avec tant d'adresse ,  
 que je me croye encore aimé.

Par M. DORAT.

## R É P O N S E

*A une déclaration d'amour en vers.*

**E**N vers , il faut répondre aux vôtres :  
 car en prose , il faudroit gronder.

Au fol Amour , m'inviter de céder !  
 vous-même , en pareil cas , vous blâmeriez les autres.

Pourquoi ce langage si doux ,  
 qui ne duit point à mon oreille ?  
 une autre seroit en courroux :  
 moi , doucement je vous conseille.

Et puis d'ailleurs , rompre avec vous  
 je l'avouërai , seroit dommage ;  
 il vaut bien mieux , loin des Amours ,  
 que l'amitié file nos jours :  
 nous y gagnerons davantage.

Amant , je vous verrois volage :  
 Ami , vous m'aimerez toujours.

Par Madame la Comtesse DE BUSSI.

“ 25 ”

---

## A MADAME DE \*\*\*

J'AI toujours dit : je n'aimerai jamais :  
 car je voudrois une femme accomplie ,  
 qui fût embellir ses attraits  
 par l'esprit qui les multiplie ;  
 je voudrois qu'elle eût des talens ;  
 des grâces , sans coquetterie ,  
 qu'elle fût délicate & tendre en même-tems ,  
 & vive sans étourderie :  
 où la trouver ? je n'aimerai jamais.  
 Le Dieu malin , dont je bravois l'empire ,  
 & qui tout bas , rioit de mes projets ;  
 me dit hier , en regardant Zémire :  
 mon pauvre ami ! n'aimeras-tu jamais ?

Par M. D'H \*\*\*.

---

## IN - P R O M P T U

### A M. LE PRINCE DE CONDÉ,

*Fait dans la galerie de Chantilly.*



UAND la Déesse de mémoire  
 recueillera tous tes hauts faits ,  
 sa main , de ta brillante histoire ,  
 n'arrachera point de feuillets (\*).

Par M. SÉLIS.

(\*) Allusion au fameux tableau de Chantilly , dans lequel la Déesse de mémoire arrache de l'histoire du Grand Condé , tout ce qui a rapport aux guerres civiles.

## A MADAME LA \*\*\*.

**L**ES Grâces l'ont avoué :  
les Amours ont dérobé  
la ceinture de leur mère ,  
pour la donner à Chloé.  
On fait que le don de plaire ,  
tout ce qui séduit les cœurs ,  
la brillante étourderie ,  
la gaîté , la rêverie ,  
les fourires enchanteurs ,  
le doux parler , l'éloquence  
d'un coup d'œil ou d'un silence ,  
l'heureux abandon qui fait  
être bien tout ce qu'on est ,  
tout ce qui , dans la nature ,  
émeut nos sens & nous plaît ,  
dépend de cette ceinture.  
Sans ce vol qu'auriez-vous eu ?  
Ce grand œil noir bien fendu ,  
tous ces traits dont l'assemblage  
fait la régularité ;  
vous auriez eu la beauté ,  
un cœur droit , un esprit sage.  
Avec tous ces beaux présens ,  
dont les Dieux vous ont parée ,  
on vous auroit admirée :

la troupe des Dieux enfans ;  
vous donna les agrémens ,  
& vous êtes adorée.

*Par M. DE RULHIÈRES.*

## A M. LE MARÉCHAL DE \*\*.

**V**OUS valez César à la guerre ,  
& vous surpassez Annibal ;  
vous savez vaincre ainsi que plaire ;  
je le sens bien , je le dis mal ,  
& cela ne m'importe guère :  
apprend-t-on à rimer au bal ?  
Pardonnez mon insuffisance ;  
chacun , en ce bon univers ,  
a son défaut par excellence :  
je suis novice en l'art des vers ,  
tout comme vous pour la constance.

*Par Madame la Comtesse DE B \*\*\*.*

## V E R S

*Pour le portrait de M. le Cardinal de B \*\*.*

**D**ANS ce Cardinal, Rome admire  
ses grands hommes qui ne sont plus :  
Virgile lui transmet sa lyre ,  
& Marc-Aurèle, ses vertus.

*Par M. BLIN DE SAINMORE.*

---

IN - P R O M P T U  
A MADAME LA COMTESSE  
DE STROGONOFF,

*Le jour de la fête de son fils.*

**D**E votre fils, Eglé, c'est aujourd'hui la fête :  
la belle occasion de le nommer l'Amour,

& de vous jeter en ce jour ,

le nom de Vénus à la tête !

Par ma foi ! je n'en ferai rien :

je reviens fort des immortelles ;

tant qu'elles sont jeunes & belles,

les mortelles les valent bien.

Laiçons donc Vénus à Cythère ,

& les Divinités aux cieux !

Pour nous , buvons , chantons , & rions sur la terre :

très-difficilement les Dieux ,

dans le beau séjour du tonnerre ,

feront quelque chose de mieux.

Adieu donc , la Mythologie !

tous ses complimens sont trop vieux ,

& je vous trouve trop jolie ,

pour vouloir emprunter rien d'eux ,

quand je fais votre apologie.

De la gaité , de la folie ,

( 184 )

du vin , des fleurs , un grain d'amour ,  
même des vers , ( tout a son tour ) ,  
peuvent embellir cette Orgie ,  
sans Phébus & sa vieille cour.

Pour vous, vous buvez mal : en bien ! voyez-nous faire ;  
à vous , & pour vous , nous boirons :  
faites-nous donner des flacons ;  
que chacun apprête son verre ,  
& ses plus joyeuses chansons :  
mais sur-tout que les vins soient bons ,  
dussent les vers ne valoir guère !

*Par M. le Marquis DE PEZAY.*

---

## A LOUIS XVI.

ON ne parle que d'Henri-Quatre ,  
tout retentit de son nom glorieux ,  
& déjà , sur plus d'un théâtre ,  
on l'a fait paroître à nos yeux .  
Sur l'un , on a peint le bon-homme ;  
des sujets faisant ses égaux ;  
à l'autre on a peint le héros ,  
prêt à donner son sang au bien de son Royaume .  
Mais allez à la Cour , & dans un Roi chéri ,  
vous verrez à la fois , le grand , le bon Henri .

*Par M. LEGRAND.*



## V E R S

## SUR ÉSOPE ET LA FONTAINE.

J E t'aime, ô vérité ! mais ton éclat me blesse ;  
éclaire-moi sans m'affliger :  
que ton flambeau , propice à ma foiblesse ,  
ne brille qu'à travers un nuage léger !

Ainsi pensoit le sage ÉSOPE :  
d'un tissu délicat de voiles transparens ,  
censeur adroit, il enveloppe  
la morale du peuple & la leçon des grands.

LA FONTAINE !.. Dieux ! LA FONTAINE !..  
dès qu'il parut au double mont ,  
on vit tous les lauriers , qui bordent l'Hyppocrène ,  
s'agiter, se pencher , & couronner son front.

A la nature, à la raison fidèle ,  
toujours peintre, jamais auteur ,  
il eut ÉSOPE pour modèle ,  
& n'aura point d'imitateur.

Leurs fables sont des comédies ;  
les acteurs sont les animaux :  
mortels , accourez tous , & dans leurs parodies ,  
venez voir vos erreurs , vos vices , vos défauts.

Ici , paroît l'Agneau timide ,  
 victime d'un Loup ravissant :  
 cette scène est pour l'homme avide ,  
 lâche oppresseur de l'innocent.

Là , jouet de la flatterie ,  
 un Corbeau gémit , mais trop tard :  
 combien de fots , dans ma patrie ,  
 sont dupés par plus d'un Renard !

Tantôt , un Baudet ridicule  
 fait le brave ; il respire & sièges & combats :  
 que de poltrons disent tout bas ,  
 c'est moi que l'on a peint dans ce plaisant Hercule.

Tantôt , après des efforts & des cris ,  
 que renvoyoient au loin mille échos emphatiques ,  
 une Montagne en couche enfante.... une souris :  
 rimailleurs boursoufflés , prosateurs hydropiques ,  
 ou je me trompe , ou voilà vos écrits.

Un Geai se pare avec audace  
 du plumage éclatant de l'oiseau de Junon :  
 plagiaire effronté , vil rebut du Parnasse ,  
 au bas de cette fable , on met d'abord ton nom.

C'est par cette heureuse magie ,  
 que , prêtant notre esprit aux animaux divers ,  
 LA FONTAINE , & l'Esclave , honneur de la Phrygie ,  
 dans leur dâmes charmans instruisent l'univers.

Moralistes chagrins & de Rome & d'Athènes,  
 & vous leurs descendans,  
 tristes pédans  
 de la Tamise & de la Seine,  
 m'ennuïez-vous toujours sans me rendre meilleur ?  
 Une fable d'ÉSOPÈ, ou du bon LA FONTAINE,  
 amuse mon esprit, & corrige mon cœur.

Par M. FRÉRON.

## A R O S I N E.

CONVIENS, ma Rozine, entre nous,  
 que si je ne suis pas jaloux,  
 j'aurois au moins beau jeu pour l'être !  
 Vingt rivaux te font les yeux doux ;  
 tu les vois, tu les souffre tous,  
 tu leur souris... à tous peut-être.  
 Ils s'épuisent en madrigaux ;  
 ils ont le ton galant ou tendre :  
 tu prends plaisir à les entendre ;  
 tu réponds même à leurs propos ;  
 & ta malice, avec adresse,  
 connoît l'art de rire des fots,  
 sans désespérer leur tendresse.

Par un heureux emploi du tems,  
 entre tes amis différens,  
 tu fais partager ta journée.

un d'entr'eux a la matinée :  
 il est tutoyé , celui-là ;  
 un autre vient l'après-dinée ,  
 un autre ensuite , & cœtera :  
 jusqu'au grand cousin débonnaire ,  
 ton prétendu qui se tient là .  
 droit comme un I , pour te mieux plaire ,  
 montre ses dents , ne parle guère ,  
 n'en pense pas plus pour cela ,  
 & qui , contemplant ta figure ,  
 paroît y prendre la mesure  
 de l'aigrette qu'il portera .  
 Enfin , c'est mon tour de paroître ;  
 je viens quand ils sont partis tous ,  
 & plus heureux que moi peut-être :  
 je n'en crois rien , je les crois foux ,  
 & je les plains sans les connoître .  
 Mais conviens , Rozine , entre nous ,  
 que , si je ne suis pas jaloux ,  
 j'aurois au moins beau jeu pour l'être !

*Par M. B \* \* .*

## *POUR DEUX SŒURS.*

**S**I Chloris est charmante , Iris n'est pas moins belle ;  
 entre ces deux objets , mon cœur reste flottant .  
 Ne m'en offrez qu'un seul , je vais être fidèle :  
 offrez-les-moi tous deux , je vais être inconstant .

*Par M. l'Abbé DE L \* \* .*

## O D E

A M. D'AGUESSEAU DE FRESNE;

*Sur sa convalescence.*

DIGNE rejetton d'un grand homme ;  
 que doit envier à nos lys  
 le barreau d'Athène & de Rome ,  
 De Fresne, est-il bien vrai ? tu vis !  
 Tu vis , & de ses voiles sombres ,  
 épaississant en vain les ombres ,  
 la mort n'a pu fermer tes yeux ;  
 ils ont revu briller l'aurore ,  
 & , du puissant Dieu d'Epidaure ,  
 enfin l'art est victorieux.

Il est une affreuse Mégère ( \* ) ;  
 l'horreur & l'effroi des humains.  
 Sur son front , souffle une vipère ;  
 un noir flambeau brûle en ses mains ;  
 Elle lance l'impur reptile ,  
 & du froid poison , qu'il distille ,  
 il glace , il engourdit nos sens.  
 Bientôt , par des effets contraires ,  
 sa torche allume , en nos artères ,  
 des feux sans cesse renaissans.

( \*) La fièvre.

Tes maux , dans leur marche inégale ,  
 changeoient de moment en moment ,  
 & leur cours , à chaque intervalle ,  
 annonçoit un nouveau tourment.  
 En proie à ce double supplice ,  
 tu penchois vers le précipice  
 où se termine notre sort ;  
 & , dans les plus vives allarmes ,  
 déjà nos yeux verssoient les larmes  
 dont ils auroient pleuré ta mort.

Telle une fleur prématurée  
 tombe , victime tour-à-tour  
 du souffle glacé de Borée ,  
 & des feux de l'astre du jour.  
 L'un , de son haleine-fatale ,  
 la frappe à l'aube matinale ,  
 la décolore & la flétrit :  
 l'autre , dans son midi funeste ,  
 du haut de la voûte céleste ,  
 l'embrâse... elle brûle & périt.

Ainsi , de tes jeunes années ,  
 s'évanouissoient les beaux jours ,  
 & , de tes nobles destinées ,  
 la mort interrompoit le cours.  
 Pendant ces heures effrayantes ,  
 que n'as-tu vû nos mains tremblantes  
 presser nos fronts appesantis !  
 Mais dans l'état le plus horrible ,

tes maux te trouvoient insensible :  
c'est nous qui les avons sentis.

Peins-toi le désespoir d'un père ,  
celui d'une famille en pleurs !  
On frémit , on te considère  
mourant sur un lit de douleur ;  
dans un lugubre & long murmure ;  
l'amitié , l'amour , la nature  
près de toi confondoient leurs cris ;  
un seul , un seul s'est fait entendre :  
c'étoit le cri d'un père tendre  
qui nous redemandoit son fils.

Ah ! plaignons le mortel farouche  
que l'aspect des douleurs d'autrui  
jamais n'attendrit & ne touche ,  
& qui n'existe que pour lui !  
Dans sa froide & fausse sagesse ,  
rien au dehors ne l'intéresse ;  
il vit sans soins & sans desirs ;  
mais combien le flegme stoïque ,  
de son orgueil philosophique ,  
lui fait-il perdre de plaisirs ?

Si , d'une famille étrangère ,  
le trouble a passé jusqu'à moi ;  
si , pour la tête la plus chère ,  
j'ai ressenti son juste effroi :  
De Fresne , en ces jours où la joie  
sur des fronts heureux se déploie ,

qu'il m'est doux de la partager !  
 quel calme on goûte après l'or  
 en embrassant , sur le rivage ,  
 l'ami dont on vit le danger !

Sans doute lorsque la tempête  
 grondoit , lançoit sur toi ses traits ;  
 dans ces momens où , sur ta tête ,  
 la mort jettoit ses noirs cyprès :  
 de ton ayeul l'ombre éloquente ( \* ),  
 triste , plaintive , gémissante ,  
 prioit pour tes jours incertains ;  
 sa voix , qui des Dieux de la terre  
 arrêta souvent le tonnerre ,  
 a su défarmer les destins.

Oui , c'est cette ombre révéree  
 qui de tes jours , près du tombeau ,  
 a , d'une étincelle sacrée ,  
 rallumé le pâle flambeau ;  
 de son nom , si cher à la France ,  
 ta vie est l'unique espérance :  
 ses honneurs étoient effacés.  
 Ah ! puisqu'il te rend la lumière ,  
 lance tes pas dans la carrière  
 où les siens sont encor tracés !

Cours t'illustrer , à son exemple ,  
 au sanctuaire de Thémis !  
 De l'orphelin , va dans son temple

(\*) Le Chancelier d'Aguesseau.



défendre les droits compromis !  
 sur le Siège , ou dans la Tribune ,  
 prête à la timide infortune  
 tes soins , tes talens & ta voix !  
 entre le crime & l'innocence ,  
 apprens à tenir la balance ,  
 & le galive vengeur des loix.

Mais quelle puissance magique  
 lève un voile mystérieux ,  
 & , dans un tableau prophétique ,  
 peint ton avenir à mes yeux ?  
 Sur un autel où l'encens fume ,  
 un flambeau , qui soudain s'allume ;  
 mêle ses feux aux feux du jour ;  
 & sous l'air modeste des Grâces ,  
 une Beauté qui suit tes traces ( \* ) ,  
 marche entre l'hymen & l'amour.

Ah ! ce n'est point un vain prestige ;  
 ton hymen unit deux beaux noms :  
 De Fresne , tu dois à ta tige  
 des appuis & des rejettons.  
 Sorti des ombres de l'enfance ,  
 à peine de l'adolescence  
 les premiers feux t'ont enflammé ;  
 dans les délices du bel âge ,  
 goûte bien le double avantage  
 d'aimer ensemble & d'être aimé.

(\*) M. de Fresne est au moment d'épouser Mademoiselle de Lamoignon.

Quoi ! tu perdrois , sans la connoître ;  
 la vie & ses nœuds les plus chers !  
 renais pour jouir de ton être ,  
 pour voir un plus bel univers !  
 Va , ton ame douce & sensible ,  
 ton caractère si flexible ,  
 les goûts , les vertus de ton cœur ,  
 ton esprit déjà mûr & sage ,  
 dans toi , tout est l'heureux présage  
 & de la gloire & du bonheur .

Pardonne si ces foibles rimes  
 n'offrent que des épanchemens ;  
 l'éclat des traits les plus sublimes  
 peut-il valoir des sentimens ?  
 J'ai cru , dans ma première yvresse ;  
 du Chantre des jeux de la Grèce  
 égaler les plus nobles airs :  
 mais ma voix plaintive , étouffée ,  
 du ton de Linus & d'Orphée ,  
 n'a pu que soupirer ces vers .

*Par M. COLARDEAU.*



## A M A D A M E

## LA COMTESSE DE BUSSI,

*Qui avoit joué dans un proverbe, le rôle  
d'un jeune mendiant.*

Sous les traits charmans de Bussi,  
L'Amour mendoit à Cythère :  
« Ah ! disoit-il, de ma misère,  
» de grâce ! ayez quelque souci :  
» je suis jeune, & n'ai plus de mère ;  
» & mon sort est à la merci ».  
L'œil tout trempé de larmes feintes,  
le Dieu malin ainsi parloit :  
c'étoit aux cœurs qu'il en vouloit,  
& cœurs attendris par ses plaintes,  
tomboient sans nombre en son filet.  
A mon tour, je viens à paroître :  
il me tend sa petite main ;  
mais en-dessous, le jeune traître,  
me jette un sourire malin,  
& ce souris le fait connoître.  
J'entre alors en profond souci,  
& cherche pour quelle aventure,  
l'enfant ailé se cache ainsi.  
« Oh ! me dit-il, n'en ayez cure ;  
» c'est mon secret, & le voici :

( 196 )

» quand je veux faire ample capture,  
» vite ! je quitte ma figure,  
» & je prens celle de-Buffi ».

*Par M. ROCHER.*

---

## V E R S

A MADAME LA COMTESSE DE B\*\*\*,

**J**EUNES sages sont ma folie (\*) :  
ce vers heureux, ce vers charmant,  
de l'esprit est-ce une saillie ?  
exprime-t-il un sentiment ?  
Je n'en fais rien, belle Zélie :  
mais je sens bien auprès de vous ;  
que les penseurs de tous les âges,  
les soi-disans & les vrais sages,  
quand vous voudrez deviendront fous.

*Par M. DE BONNARD.*

(\*) Vers d'une Pièce de Madame la Comtesse de B\*\*\*,  
insérée dans l'Almanach des Muses de 1774, p. 183.



## PROJET D'ORGIE.

*A MONSIEUR DORAT.*

**A**MI toujours aimable ,  
rimeur toujours galant ,  
demain donnons au diable ,  
un monde turbulent ;  
& qu'on dresse la table  
près d'un foyer brûlant.  
Invitons au mystère  
deux ou trois libertins ,  
& couronnés de lierre ,  
nous varierons les vins.  
Que la beauté nouvelle ,  
qui te trompe à son tour ,  
préside à ce beau jour ;  
& qu'on donne , près d'elle ,  
un couvert à l'Amour !  
Cet enfant volontaire ,  
à tous les vins préfère ,  
le Champagne brillant ,  
dont la vapeur légère  
s'élève aux bords du verre ,  
& mouffe en pétillant.  
Il est , parmi nos Belles ,

si peu d'objets constans ?  
 buvons aux infidelles :  
 nous boirons plus long-tems.

Par M. BERTIN.

---

## R É P O N S E ,

*Aux vers précédens.*

**V**ous, qu'eût aimé Chaulieu ;  
 venez, mon jeune Horace ;  
 à côté d'un grand feu,  
 nous boirons à la glace,  
 & médions un peu :  
 c'est le droit du Parnasse.  
 Déjà le Dieu du vin,  
 de pampres vous enlace ;  
 vous êtes libertin,  
 & l'êtes avec grâce :  
 soyez roi du festin.  
 Apportez les tablettes  
 où sont les riens charmans ;  
 & ces congés plaisans,  
 que donnent les coquettes  
 à leurs tendres amans.  
 De l'aimable infidèle,  
 qui vous tient dans ses fers,  
 contez-nous les travers

& la noirceur nouvelle.  
 Tous les fronts sont ouverts :  
 le Champagne ruisselle ,  
 il mouffe , il étincelle ,  
 & ressemble à vos vers.  
 Sur la fin de l'Orgie ,  
 nous glisserons deux mots ,  
 de la Philosophie ,  
 qui se mocque des fots ,  
 & gaîment apprécie ,  
 les plaisirs & les maux.  
 Mais j'entens qu'on s'écrie :  
 quoi ! ce frippon d'Amour  
 n'est point de la partie ?  
 sans lui , passer un jour !  
 la triste fantaisie !  
 Un moment, s'il vous plaît !  
 Des yeux de la folie ,  
 vous voyez son portrait :  
 je le vois tel qu'il est ,  
 & je le congédie.  
 L'enchanteur , je parie ,  
 vous trompe à chaque instant ! . . .  
 Je me reconcilie ,  
 s'il veut m'en faire autant .

*Par M. DORAT.*



---

A MADAME DE\*\*\*,

*Qui parloit à l'auteur, des avantages de  
l'amitié & des dangers de l'amour.*

**D**E l'inquiet Amour, je connois les allarmes ;  
de la tendre amitié, je connois les douceurs ;  
l'un n'a que des plaisirs passagers & trompeurs ,  
& sur tous les instans, l'autre répand ses charmes.

Je le fais : mais en vous voyant ,  
je donneroïis, belle Sylvie ,  
le bonheur de toute ma vie ,  
pour le bonheur d'un seul instant.

*Par M. D'H \* \*.*

---

## ÉPIGRAMME.

**C**ERTAIN Ministre avoit la pierre :  
on résolut de le tailler ;  
chacun se permit de parler ,  
& l'on égaya la matière.  
Mais comment, se demandoit-on ,  
a-t-il pareille maladie ?  
C'est que son cœur, dit Florimon ,  
sera tombé dans sa vessie.

*Par M. le Marquis DE SAINT-JUST.*



## LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

## I D Y L L E.

C E n'est pas seulement sur des rives fertiles ,  
que la nature plaît à notre œil enchanté :

    dans les climats les plus stériles ,  
elle nous force encor d'admirer sa beauté.

Tempé nous attendrit : Vaucluse nous étonne ,  
Vaucluse , horrible azile , où Flore ni Pomone  
n'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs ;  
où jamais , de ses dons , la terre ne couronne

    l'espérance des laboureurs.

Ici , de toutes parts , elle n'offre à la vûe  
que les monts escarpés qui bordent ces déserts ,

    & qui se cachant dans la nue ,

    les séparent de l'univers.

Sous la voûte d'un roc , dont la masse tranquille ,  
oppose à l'aiglon un rempart immobile ,

    dans un majestueux repos ,

habite de ces bords la Nayade sauvage ;

son front n'est point orné de flexibles rose ,

    & la pureté de ses eaux

est le seul ornement qui pare son rivage.

    J'ai vû ses flots tumultueux

s'échapper de son urne en torrens écumeux ;

j'ai vû ses ondes jaillissantes ;  
 se brisant à grand bruit sur des rochers affreux ;  
 précipiter leurs cours vers des plaines riantes  
 qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.

L'écho gémit au loin : Philomèle craintive  
 fuit , & n'ose sur cette rive  
 faire entendre ses doux accens.

L'oiseau seul de Pallas , dans ces cavernes sombres ;  
 confond pendant la nuit , avec l'horreur des ombres ,  
 l'horreur de ses lugubres chants.

Déesse de ces bords , ma timide ignorance  
 n'ose lever sur vous des regards indiscrets ;  
 je ne veux point sonder les abîmes secrets ,  
 où de l'astre du jour vous bravez la puissance ( 1 ) ,  
 lorsque sa brûlante influence

dessèche votre lit , ainsi que nos guérêts.  
 Je ne demande point par quel heureux mystère ;  
 chaque printems vous voit plus belle que jamais ,  
 tandis qu'au départ de Cérès ,

vous nous offrez à peine une onde salutaire ( 2 ) ;  
 expliquez-moi plutôt les nouveaux sentimens  
 qui calment l'horreur de mes sens.

Quoi ! ces tristes déserts , ces arides montagnes ;  
 l'aspect affreux de ces campagnes ,  
 devroient-ils inspirer de si doux mouvemens ?

Ah ! sans doute l'aurore y fait briller encore  
 un rayon de ce feu que ressentit pour Laure

( 1 ) Au milieu du bassin de la fontaine , il y a un gonflement dont on n'a jamais pu trouver le fond.

( 2 ) La fontaine est très-abondante en Avril & presque à sec en Septembre.

le plus fidèle des amans.

Pétrarque , auprès de vous , soupira son martyre ;  
 Pétrarque y chantoit sur sa lyre  
 sa flamme & ses tendres souhaits ;  
 & tandis que les cris d'une amante trahie ,  
 ou la voix de la perfidie ,  
 fatiguent nos côteaux , remplissent nos forêts ,  
 du sein de vos grottes profondes ,  
 l'écho ne répondit jamais ,  
 qu'aux accens d'un amour aussi pur que vos ondes.  
 Trop heureux les amans , l'un de l'autre enchantés ,  
 qui , sur ces rochers écartés ,  
 feroient revivre encor cette tendresse extrême ;  
 & dans une douce langueur ,  
 oubliés des humains qu'ils oublieroient de même ,  
 suffiroient seuls à leur bonheur !  
 Mais hélas ! il n'est plus de chaînes aussi belles :  
 Pétrarque dans sa tombe enferma les Amours.  
 Nymphes , qui répétiez ses chansons immortelles ;  
 vous voyez tous les ans la saison des beaux jours  
 vous porter des ondes nouvelles :  
 les siècles ont fini leurs cours ,  
 & n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.  
 Ah ! conservez du moins les sacrés monumens  
 qu'il a laissés sur vos rivages ,  
 ces chiffres , de ses feux , respectables garans ,  
 ces murs qu'il habitoit , ces murs sur qui le tems  
 n'osa consumer ses outrages.  
 Sur-tout que vos déserts , témoins de ses transports ,  
 ne recélent jamais l'audace ou l'imposture ;

& si quelque infidèle ose souiller ces bords ;  
 que votre seul aspect confonde le parjure  
 & fasse naître ses remords !

*Par Madame DUVERDIER.*

---

A M A D A M E D E \* \* ,

*Pour le jour de S. Louis sa fête.*

**V**ous ressemblez bien peu, trop aimable Zémire,  
 au Saint dont vous portez le nom :  
 car tous les jours vous étendez l'empire  
 des plaisirs que fuyoit votre triste Patron.  
 Il eût voulu couper les ailes  
 du Dieu dont vous lancez les traits :  
 il combattit les Infidèles,  
 & vous n'en trouverez jamais.

*Par M. D'H\*\*\*.*

---

V E R S

*Pour le portrait de M. l'Abbé de Condillac,  
 Auteur du Traité des Sensations.*

**D**ANS le monde invisible, il porta la lumière ;  
 du pouvoir de nos sens heureux calculateur,  
 il sut tirer l'esprit du sein de la matière,  
 & fut de l'homme entier un second créateur.

*Par M. l'Abbé P..*

---

# LES REGRETS.

## STANCES.

LE sombre hiver va disparaître ;  
le printems sourit à nos vœux :  
mais le printems ne semble naître  
que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien que la douleur accable ,  
voit tous les objets s'obscurcir ;  
& quand la nature est aimable ,  
je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;  
je n'ai plus de droits au plaisir.  
Pour les autres , tout semble éclore ,  
& pour moi , tout semble finir.

De souvenirs que rien n'efface ,  
mon cœur est toujours prévenu :  
mon cœur , à chaque instant qui passe ,  
redemande un plaisir perdu.

Que m'importe que le tems fuye ?  
heures , dont je crains la lenteur ,  
vous pouvez emporter ma vie :  
vous n'annoncez plus mon bonheur,

Je n'ai plus la douce pensée  
qui s'offroit à moi le matin ,  
& qui vers le soir retracée ,

m'entretenoit du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime  
des arbres de ce beau vallon,  
& de l'oiseau qui se ranime,  
j'entends la première chanson.

-Ah ! c'est vers ce tems que Thémire  
à mes yeux parut autrefois ;  
c'est-là que je la vis sourire ;  
c'est-là que j'entendis sa voix :

Sa voix, qui sous le frais ombrage  
où je l'écourois à genoux ,  
rassembloit autour du bocage  
les oiseaux charmés & jaloux.

Les témoins, la gêne & l'envie  
combattoient souvent nos desirs :  
mais sous l'œil de la jalousie ,  
l'amour sent croître ses plaisirs.

Beaux soirs d'été, charmante veille,  
où je faisissois au hasard  
un baiser, un mot à l'oreille ,  
un soupir, un geste, un regard !

Que de fois, dans cet art instruite ;  
Thémire, au milieu des jaloux ,  
jetta dans des discours sans suite ,  
le mot, signal du rendez-vous !

Oh ! comment remplacer l'ivresse  
que l'Amour répand dans ses jeux ?  
Non, la Gloire, autre enchanteresse,  
n'a point d'instans si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire ,

pourquoi voudrois-je me remplir ?  
pourquoi voudrois-je de la gloire ;  
quand je n'ai plus à qui l'offrir ?

Les arts dont la pompe éclatante  
à mes yeux vient se déployer ,  
me rappellent à mon amante ,  
loin de me la faire oublier.

A ce spectacle où l'harmonie  
à tous nos sens donnent la loi ,  
je dis , celle qui m'est ravie  
chantoit mieux & chantoit pour moi ;

Dans le temple de Melpomène ,  
je songe qu'en nos jours heureux ,  
nos cœurs retrouvoient sur la scène  
tout ce qu'ils sentoient encor mieux.

Souvent un trouble involontaire  
me dit que je ne suis pas loin  
de cette retraite si chère ,  
qui nous recevoit sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre  
au lieu qui dût nous réunir :  
que ne puis-je encor l'attendre ,  
dût-elle encor ne pas venir !

Mon ame aujourd'hui solitaire ,  
sans objet comme sans desir ,  
s'égare , & cherche à se distraire  
dans les songes de l'avenir.

Tel , quand la neige est sur la plaine ,  
l'oiseau n'osant plus la raser ,  
voltige d'une aile incertaine ,

sans savoir où se reposer.

Je m'apperçois , que sans contrainte ,  
mon cœur pour tromper son ennui ,  
se permet une longue plainte ,  
qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse  
aux maux qu'on ne peut soulager ?  
je veux épancher ma tristesse ,  
& non la faire partager.

Que dis-je , hélas ! je me repose  
sur ces désolans souvenirs.  
Ce sentiment est quelque chose :  
c'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour quand la froide vieillesse  
viendra retrancher mes erreurs ,  
peut-être que de la tendresse  
je regretterai les douleurs.

Alors , à cet âge où s'efface  
l'illusion de nos beaux jours ,  
je veux , dans ces vers que je trace ,  
retrouver encor mes amours.

*Par M. DE LA HARPE.*





## ÉPIÎTRE

A MADEMOISELLE CANAVAS ,

*Célèbre Chanteuse , qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de six prisonniers François.*

PAR des sons pleins de douceur ,  
 tels que le Dieu de lyre  
 aux bords du Tybre en inspire  
 à ce peuple né chanteur ,  
 avoir su faire sourire  
 l'Anglois austère & penseur ,  
 ô toi , rivale d'Orphée ,  
 c'est-là le moindre trophée  
 dont peut s'applaudir ton cœur.  
 L'Insulaire , en belle humeur ,  
 qui jette l'or à poignées  
 au virtuose , à l'acteur ,  
 t'offre en vain plus de guinées  
 que l'aurore , sur les fleurs ,  
 ne laisse briller de pleurs  
 dans les belles matinées :  
 l'or a pour toi peu d'attraits.  
 Qu'on délivre six François ,  
 captifs par le sort des armes :  
 voilà , dis-tu , mes souhaits ;

si mes chants ont quelques charmes ;  
voilà le prix que j'y mets.

Près d'une Muse si rare ,  
auprès de tant de vertu ,  
quel monstre paroîtras-tu ,  
Hérodias trop barbare !  
Faites pour la volupté ,  
quel incroyable assemblage  
de grâce & de cruauté ?  
Joindre les arts du bel âge  
à tant d'inhumanité !  
le Zéphir souffler l'orage !  
Telle , à des écueils cachés ,  
la séduisante Sirène ,  
avec perfidie , entraîne  
ceux que ses chants ont touchés.

O toi dont l'art est propice ,  
autant qu'il est enchanteur ,  
généreuse Cantatrice ,  
jouis de ce double honneur.  
Simonide , avec justice ,  
sentit la main protectrice  
des Dieux chantés dans ses vers ;  
toi , tu remplis leur office :  
tu chantes , & romps des fers.

Mais un cri part du rivage ,  
& déjà la Liberté ,  
en maritime équipage ,  
avec un air de gaité ,  
pour ceux que ta main dégage ;  
vient de couper le cordage

qui tient l'esquif arrêté.

Ils partent : leur cœur sensible ;

après un exil pénible ,

reverra des bord chéris.

Chloé , ta voix argentine ,

en ravissant leurs esprits ,

eût suspendu leurs soucis :

mais ta vertu les termine.

Par M. LEMIERRE.

## ÉPIGRAMME

*Contre une jolie femme qui disoit du mal  
de l'Amour.*

BEL enfant , Dieu de la nature ;  
Amour , contre une ingrata , il faut te déchaîner ;  
ta main , de tes bienfaits , la combla sans mesure ,  
elle a même , à l'examiner ,  
quelque chose de ta figure :  
mais dans ta flamme la plus pure ;  
elle ne voit qu'illusion ,  
que légèreté , qu'imposture ;  
avec les traits d'Hébé , d'un sage elle a le ton ,  
& volé à Vénus sa ceinture  
pour la donner à la raison.  
Il faut punir , Amour , & venger ton injure :

Par M. DORAT.

## V E R S

*A M. LE BARON D'ESPAGNAC,**Gouverneur des Invalides.*

OUI , d'Espagnac , sois fier des bienfaits de ton  
Roi ;

Porgueil sied à la gloire & s'ennoblit dans toi.  
Aux honneurs de Chevert , ton souverain te nomme ;  
il est beau d'hériter des titres d'un grand homme.  
Ah ! pourquoi feindrois-tu d'en ignorer le prix ?  
Regarde ces soldats mutilés & meurtris ,  
ces restes de héros échappés à la guerre ,  
ces braves vétérans tous frappés du tonnerre :  
quelle joie éclaireit leurs fronts cicatrisés ,  
& ranime ces corps de fatigue épuisés !  
Ils ont vu sur ton sein la pourpre militaire ;  
la gloire de leur chef les flatte & leur est chère :  
c'est un nouveau laurier que leur main croit cueillir ,  
& leur cœur satisfait s'en laisse énergueillir.  
Ce peuple de vainqueurs , cette antique milice ,  
aime à voir honorer l'amî du grand Maurice.  
Sous ce brave Saxon , tu combattis comme eux ;  
il leur apprit à vaincre , & tu les rends heureux.

*Par M. COLARDEAU.*

# AUX TURCS.

**V**OUS, que jamais Vénus n'a brûlés de ses flammes,  
de la Beauté craintive, oppresseurs odieux,  
dites-moi donc, au nom des Dieux,  
pourquoi vous enfermez les femmes ?

De vos goûts dédaigneux, esclaves couronnés,  
ces objets ingénus, des bornes de l'Asie,  
font pour vous, tous les ans, en triomphe amenés ;  
vous dépeuplez la Circasie :  
en êtes-vous plus fortunés ?

Vous ne connoissez pas ces transports pleins de  
charmes,  
& la crainte, & l'espoir, & les jalouses larmes,  
ces refus, qui toujours irritent le desir,  
& le premier baiser de la bouche qu'on aime,  
ce baiser, gage du plaisir,  
& plus doux que le plaisir même.

Dans un ferrail voluptueux,  
où fume l'encens d'Arabie,  
couchés sur un sofa, vous recevez les vœux,  
de cent jeunes Beautés aux superbes cheveux,  
aux épaules d'albâtre, à la jambe arrondie,  
au beau sein, agité d'un desir amoureux,

Vous en avez comme on peut croire ;  
 à l'œil noir & d'azur , au regard vif & doux :  
 mais vous en avez tant ! hélas ! qu'en faites-vous ?  
     mes chers amis , j'ai lu l'histoire ,  
     & , s'il faut le dire , entre nous ,  
     Salomon est le seul époux ,  
 qui , jadis en servit près de mille avec gloire.

Son talent aux mortels n'est pas donné toujours ,  
 & lorsqu'en vos jardins , sur le soir des beaux jours ,  
 des groupes demi-nus , sous des gazes légères ,  
 cherchent , en soupirant , les plus sombres détours ,  
     & sous les palmiers solitaires ,  
 vont respirer le frais & rêver aux amours :  
     malgré les loix du grand Prophète ,  
     messieurs , il est aisé de voir ,  
     qu'au serail l'on n'a qu'un mouchoir ,  
     & que rarement on le jette.

Du sexe aimable que je fers ,  
 que ne puis-je venger la vertu poursuivie ,  
     & lui rendre , en brisant ses fers ,  
 la liberté qu'il m'a souvent ravie !  
     mais je laisse au Russe indompté ,  
     qui n'aime point du tout à rire ,  
     le soin de renverser l'empire ,  
     où l'on opprime la Beauté.

*Par M. BERTIN.*

---

# ANAXIMANDRE.

## ROMANCE NOUVELLE.

L'ESPRIT & les talens font bien;  
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Sous le beau nom d'Anaximandre ,  
chez les Grecs un Sage vivoit :  
chacun accouroit pour l'entendre ;  
Athène en foule le suivoit.  
La profondeur & la justesse  
se rencontroient dans ses discours :  
mais pour plaire aux yeux des Amours ,  
il faut de la délicatesse.

L'esprit & les talens font bien :  
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Le Philosophe Anaximandre ,  
aux Belles offrit son encens :  
car les savans ont le cœur tendre ,  
& tout Philosophe a des sens :  
mais les Athéniennes volages ,  
rejetèrent ses tendres vœux ,  
& de frivoles amoureux ,  
virent préférer leurs hommages :

L'esprit & les talens font bien :  
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Piqué de les trouver rebelles,  
le Sage s'en fut chez Platon.  
Platon étoit l'ami des Belles,  
& même des Rois, nous dit-on ;  
Il humanisoit son génie ;  
à souper, il brilloit le soir ;  
& malgré son profond savoir,  
il étoit bonne compagnie.

L'esprit & les talens font bien :  
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Apprenez-moi, mon cher confrère,  
dit le Sage disgracié,  
comment chez vous, à l'art de plaire,  
le génie est associé :  
je veux me former sur vos traces ;  
votre conseil fera ma loi.  
Eh bien ! dit Platon, croyez-moi,  
mon cher, sacrifiez aux Grâces.

L'esprit & les talens font bien :  
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Dans une chapelle voisine,  
Anaximandre s'en alla.

Aglacé,



Aglaé, Thalie, Euphrosine ;  
 sourirent en le voyant là.  
 Il fut initié par elles,  
 dans leurs Mystères enchanteurs :  
 il revint couronné de fleurs ;  
 il ne trouva plus de cruelles.

L'esprit & les talens font bien :  
 mais sans les Grâces, ce n'est rien.

La métamorphose soudaine,  
 du pédant, fit l'homme du jour ;  
 les bonnes fortunes d'Athènes,  
 vinrent l'accueillir tour-à-tour ;  
 & quand il trouvoit sur ses traces,  
 quelque pédant de mauvais ton,  
 il lui disoit : croyez Platon,  
 mon cher, sacrifiez aux Grâces.

L'esprit & les talens font bien :  
 mais sans les Grâces, ce n'est rien.

*Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.*



V E R S  
A MADAME LA DUCHESSE  
DE CAYLUS.

V O T R E voix brillante & légère,  
charme l'oreille , anime les plaisirs :  
votre raison sage & sévère ,  
est la règle de vos desirs.  
Vous cachez votre esprit sous l'air du badinage ;  
& sans avoir écrit d'Ouvrage ,  
vous laisserez aussi d'aimables *Souvenirs* ( \* ).

Par M. SÉLIS.

( \* ) Allusion aux *Souvenirs*, Ouvrage de feu Madame la Comtesse de Caylus.

A MADAME \* \* ,

*En lui envoyant un éventail. ( C'est l'éventail  
qui parle. )*

D ANS le tems des chaleurs extrêmes ;  
heureux d'amuser vos loisirs ,  
je saurai près de vous appeler les Zéphirs :  
les Amours y viendront d'eux-mêmes.

## A M. BERTIN.

QUAND on joint aux feux du printems,  
cette fleur d'esprit si brillante ,  
& cette gâité pétillante ,  
qui vaut seule tous les talens ;  
lorsque l'on fait des vers charmans ,  
qu'on connoît son siècle & l'usage ,  
& sur-tout quand on a vingt ans ,  
on a raison d'être volage ;  
& ma foi ! soit dit, entre nous ,  
avec vos grâces & votre âge ,  
je le serois tout comme vous ,  
& si je pouvois, davantage.  
Mais hélas ! regrets superflus !  
il ne me convient presque plus ,  
de voler de Belles en Belles ;  
le Temps , avec ses doigts crochus ,  
commence à me rogner les ailes.  
Par mes vingt-neuf ans averti  
qu'il faut tâcher d'être fidèle ,  
je prens sagement mon parti ;  
& même j'y mets tout le zèle ,  
qu'en sa religion nouvelle ,  
apporte un nouveau converti.  
Je cherche quelque honnête femme ,  
dont l'esprit sache m'attirer ,

à qui je puisse croire une ame,  
 qui me laisse un peu soupirer ,  
 avant de se rendre à ma flamme ;  
 & veuille long-tems m'adorer.  
 Ah ! si je puis la rencontrer,  
 la beauté que mon cœur appelle,  
 ( pardonnez mon jaloux travers  
 & ma crainte assez naturelle )  
 je ne vous mène point chez elle ;  
 & ne lui montre point vos vers.

Par M. DE BONNARD.

## QUATRAIN,

*Pour une jeune femme, offrant à son mari, le  
 jour de sa fête, un tableau où elle est repré-  
 sentée avec ses filles.*

**Q**UEL plus riche bouquet aviez-vous droit d'at-  
 tendre ?

vos filles & leur mère ! ah ! j'offre, cher époux ,  
 ce que l'hymen a de plus doux ,  
 ce que l'amour a de plus tendre.

Par M. IMBERT.



---

# R E G R E T S

## D' U N E B E R G E R E.

**H**ÉLAS ! que l'absence est cruelle,  
disoit la tendre Ismène un jour !  
plus on est heureux par l'amour ,  
plus on est malheureux par elle.  
Jusqu'aux douceurs du souvenir,  
tout m'arrache aujourd'hui des larmes :  
mais ces pleurs ont pour moi des charmes ;  
ma peine est encore un plaisir.

Dans cette aimable solitude,  
tout s'anime & semble jouir :  
moi j'y viens en secret nourrir  
mon amoureuse inquiétude :  
Fière de mon abattement,  
je ne regrette point mes grâces ;  
du chagrin , j'aime en moi les traces :  
elles naissent du sentiment.

Hilas , plains-tu mon infortune ?  
dans nos plaines , j'erre au hasard ;  
le jour a lui pour ton départ :  
la clarté du jour m'importune.

La nature , ici vainement ,  
m'étale sa fraîcheur naissante :  
à mes regards elle est mourante ;  
quand je suis loin de mon amant.

*Par Madame la Comtesse DE B\*\*\*.*

---

## M A D R I G A L.

**T**ENDRES amans, ne craignez point vòs  
Belles ,

quand vous faites envain les efforts les plus doux :  
sachez , & sûrement vous en saurez plus qu'elles ,  
que pour vous paroître cruelles ,  
il leur en coûte plus qu'à vous.

*Par feu M. l'Abbé MANGENOT.*

---

## A M. DE MAZADE.

**L**E Dieu Plutus , las de mainte incartade ,  
de ces humains si prompts à condamner les Dieux ,  
l'autre jour en montrant le vertueux Mazade ,  
disoit : « Mortels , voyez si j'ai des yeux » !

*Par M. SÉLIS.*



LES REVENANS,  
VAUDEVILLE,  
COMPOSÉ PAR UN REVENANT.

Sur l'Air : *Chansons ! Chansons !*

UN esprit-fort , dont notre histoire  
nous conservera la mémoire ,  
dans tous les tems ,  
aux compagnons de sa victoire ,  
disoit : « qu'il ne falloit pas croire  
» aux Revenans ».

Il s'en souvient ; ils s'en souviennent ;  
mais , quand des Revenans reviennent  
— après quatre ans ,  
notre apparition notoire  
force d'en revenir à croire  
aux Revenans ,

Grand Roi , ta divine puissance  
évoque les Ombres en France ;  
Spectres errans ,  
apparoissez , bravez l'envie :  
LOUIS rend l'honneur & la vie  
aux Revenans.

Les Dieux sont Dieux par leur clémence ;  
 & c'est à regret qu'on encense  
     des Dieux tonnans :  
 deviens Dieu, par ta bienfaisance ;  
 tu l'es , déjà , par la présence  
     des Revenans.

Sur ces héros patriotiques ,  
 & de leurs couronnes civiques  
     tout rayonnans ,  
 plante le romain Malesherbes ,  
 l'un des grands & des moins superbes  
     des Revenans.

Toi, Miromesnil , Ombre fière ,  
 & du trône , & de sa barrière ,  
     l'un des tenans ,  
 avec quel doux transport , chère Ombre ,  
 nous t'avons vu d'abord au nombre  
     des Revenans !

Toi, Revenant , qui fus des nôtres ,  
 toi, qui fais revenir les autres ,  
     & le bon tems ,  
 Ministre , sans titre & sans gages ,  
 Maurepas , reçois les hommages  
     des Revenans.

Au comble , aujourd'hui , de la gloire ,  
 puisses-tu lire notre histoire ,



dans deux cents ans !  
 tu t'y verrois sur ma parole ,  
 jouant le plus auguste rôle  
 des Revenans.

*Par M. COLLÉ.*

## COUPLET A M. COLLÉ.

**E**ST-CE Anacréon , est-ce Horace,  
 qui firent ces vers pleins de grace  
     dans leur bon tems ?  
 Consens à partager leur gloire ,  
 si tu veux ne nous laisser croire  
     aux Revenans.

*Par M. DE RULHIÈRES.*

## A M. LE CHEVALIER DE \*\*\*.

*En recevant de lui un superbe oiseau.*

**C**ET oiseau qu'ont nourri vos mains,  
 est l'image des infidèles ;  
 il est charmant , & je le plains :  
 le malheureux ! il a des ailes.

*Par Madame la Comtesse DE E \* \* \*.*

*A L A U R E.*

**I**L étoit grand jour , & l'Aurore  
faisoit place aux feux du matin :  
comblé du plus heureux destin ,  
en sortant des bras que j'adore ,  
j'ai quitté ce lit clandestin ,  
où puisses-tu dormir encore !

Ce jour m'a paru plus charmant ,  
l'air plus pur , la terre plus belle ;  
Zéphir alloit plus mollement  
caresser la moisson nouvelle ;  
l'onde baignoit plus lentement  
la rive qui fleurit pour elle.  
Ainsi , par un enchantement ,  
la nature se renouvelle  
aux yeux satisfaits d'un amant.  
Tout s'épure aux traits de sa flamme ;  
tout se meut par son mouvement ;  
& devant lui , chaque élément  
reçoit le charme de son ame.

O calme , ô repos de mon cœur !  
tu n'étois point cette langueur ,  
ni cette foiblesse mourante ,  
qui terrasse un amant vainqueur ;  
mais cette joie étincelante ,

cette sérénité brillante,  
 d'un cœur content , mais empressé ;  
 qui jouit du plaisir passé ,  
 par un souvenir qui l'enchanté.

J'ai quitté ton divin séjour,  
 moins plein de ce feu qui dévore,  
 mais encor plus rempli d'amour ,  
 tel que Céphale , au point du jour,  
 lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.  
 Par un invincible pouvoir ,  
 tout s'enflammoit à mon passage ;  
 l'oiseau reprenoit son ramage ;  
 le Faune sortoit pour me voir,  
 & la Dryade moins sauvage ,  
 l'invitoit aux plaisirs du soir.  
 Moi , tout rempli de ma conquête ,  
 je levois mon front radieux ;  
 j'atteignois les cieux de ma tête,  
 & je surpassois tous les Dieux.  
 Mais d'une victoire si belle,  
 quel que soit pour moi tout l'attrait ,  
 je n'ai dit qu'à l'écho fidèle  
 le nom que j'adore en secret.  
 Seul au fond d'un bois solitaire ,  
 j'ai dit que Laure étoit à moi ,  
 & sous le cachet du mystère ,  
 j'ai tracé les vers que tu vois ;  
 ces vers que tu me fais entendre ,  
 lorsqu'en tes caprices divers ,  
 tu prêtes aux plus foibles airs

l'accent de la voix la plus tendre ;  
 lorsque tu chantes tour-à-tour ,  
 Cythère , Délos , Hypocrène ;  
 quand sur ta bouche de Sirène ,  
 je meurs d'amour-propre & d'amour.

Qui pourra jamais la décrire ,  
 cette ivresse de mes esprits ?  
 Mais qu'importe de vains écrits ?  
 dans mon cœur ne fais-tu pas lire ?  
 Quel Apollon peut garantir  
 d'exprimer ce qu'Amour inspire ?  
 On a tant d'ame pour sentir ,  
 & si peu d'esprit pour le dire !

Par M. BERNARD.

## V E R S

*A Madame la Comtesse d'AMBLIMONT , en  
 la remerciant d'un nœud d'épée brodé par elle.*

ET le poëte & le guerrier ,  
 ornés de vos couleurs , sont sûrs de la victoire ;  
 j'ai cueilli quelques fleurs , au défaut du laurier :  
 vous les offrir , voilà ma gloire.  
 Pour moi , votre suffrage est le prix le plus doux ;  
 ce fautenil tant brigué , je l'abandonne aux autres :  
 de mes ouvrages peu jaloux ,  
 je mets tout mon orgueil à me parer des vôtres.

Par M. DORAT.

# *A JE HE JE MI II IR JE.*

**D**OIS-JE l'aimer ? ne l'aimerai-je pas ?

Dois-je ouvrir ou fermer mon ame  
aux sentimens, aux desirs, à la flamme,  
que je chéris, que pourtant je combats ?  
Je le sens bien : oui, Thémire a des charmes,  
que nul mortel ne vit impunément ;  
il faut la fuir, ou devenir amant ;  
si je l'étois, que de soins, que d'allarmes,  
que de bonheur, peut-être quel tourment !  
Je craindrois moins, si vous n'étiez que belle ;  
de me livrer, Thémire, à tous mes feux :  
oui, quand l'amour ne séduit que les yeux,  
ce n'est jamais qu'une foible étincelle ;  
& pour le fuir, il offre, avec son aile,  
de son bandeau le charme officieux.  
Mais, quels dangers, avec une ame tendre ;  
de s'exposer près d'un être enchanteur,  
qui réunit, sans vouloir y prétendre,  
grâces, talens, & tous les dons du cœur ?  
O liberté, vous n'êtes qu'une erreur !  
Il faut alors, en proie à sa foiblesse,  
dans l'univers, ne voir que son amour,  
s'en occuper, jouir de son yvresse,  
fût-on privé de l'espoir du retour ;

chérir ses maux , subir dans la tristesse ,  
 mille tourmens pour un bonheur d'un jour ;  
 pour un coup-d'œil , un mot de sa maîtresse ,  
 frémir , pleurer , s'enflammer tour-à-tour ;  
 oublier tout , renoncer à soi-même ;  
 en la quittant , songer à revenir ;  
 ne lui parler que pour dire : je t'aime ;  
 & n'exister que pour le bien sentir.

*Par M. le Chevalier DE LANGEAC.*

## QUATRAIN

*Pour le portrait de M. DE MIROMESNIL ,  
 Garde des Sceaux.*

**N**E vous étonnez pas en voyant l'assemblage  
 & des honneurs & des vertus :  
 si le ciel a fait naître un Sage ,  
 il n'a pas oublié de créer un Titus.

*Par M. LEVRIER DE CHAMP-RIOND,*



## V E R S

*Extraits d'une Lettre à Monsieur le  
Vicomte de S\*\*.*

A AIMEZ des arts les paisibles douceurs ;  
 des Nymphes d'Hélicon recherchez les caresses.  
 Vous saurez bien , dans vos tendres erreurs ,  
     être infidèle à vos maîtresses :  
     mais soyez fidèle aux neuf Sœurs.  
     Aimez-les pourtant sans yvresse ;  
 dans leurs jardins , ne cueillez que des fleurs ;  
     sur ce point-là , suivez nos mœurs :  
 traitez l'amour des arts , comme on fait la tendresse ;  
     ayez des goûts , & non pas des fureurs.  
 A nous autres martyrs des filles de mémoire ,  
 laissez d'un vain travail la pénible lenteur ;  
     Vicomte , vous pouvez m'en croire ,  
     plus on approche de la gloire ,  
     plus on s'éloigne du bonheur.  
 N'attristez point le printems de votre âge :  
 en attendant que Mars , jaloux de vos loisirs ,  
 vous condamne aux lauriers qu'il promet au courage ,  
     laissez errer vos amoureux desirs :  
 sur chacun de vos jours , sachez , en homme sage ;  
     lever un tribut de plaisirs.  
 A la beauté la plus sévère ,

L'habit guerrier plaira toujours :  
 la race du dieu Mars n'est jamais étrangère  
 dans la famille des Amours.

*Par M. IMBERT.*

## LES CŒURS MÊLÉS.

**R**ENDS-MOI mon cœur, me disoit ma bergère :  
 tu me le tiens depuis assez long-tems ;  
 Hymen le veut, il faut le satisfaire :  
 ce Dieu cruel vient rompre nos sermens.  
 Reprends ton cœur, ma charmante Glycère ;  
 je ne veux plus te retenir ton bien :  
 mais souviens-toi qu'un jour avec le mien ,  
 d'un même accord , nous en fîmes l'échange ,  
 qu'ils ne font qu'un depuis ce doux mélange :  
 où veux-tu donc que je trouve le tien ?

*Par M. DE PALMEZEAUX.*

## DISTIQUE

*Pour le portrait de M. le Comte de Buffon.*

**P**EINTRE de la nature & sublime comme elle ,  
 son tableau doit dater autant que le modèle.

*Par M. DE BONNARD.*



# É L É G I E

*Sur la mort de Mignonne , ma petite  
chienne.*

**Q**UE sous vos doigts le luth gémissé !  
Muses , que l'écho de ce bord ,  
des chants lugubres de la mort ,  
dans la profonde nuit , longuement retentisse !

J'aimois Mignonne , & Mignonne n'est plus !  
je l'aime encor. Au Dieu des rives sombres ,  
j'adresse des vœux assidus :

mes vœux , hélas ! n'en font point entendus :  
elle habite à jamais le domaine des ombres.  
Je le fais trop ! mes pleurs ne l'affranchiront pas  
des rigoureuses loix du ténébreux empire.

Lorsque n'a guère , en mon joyeux délire ,  
je célébrois Mignonne & ses appas ,  
qui m'auroit dit que bientôt sur ma lyre ,  
je lamenterois son trépas ?

Que sous vos doigts le luth gémissé !  
Muses , que l'écho de ce bord ,  
des chants lugubres de la mort ,  
dans la profonde nuit , longuement retentisse !

Mais que dis-je ? non, non, de vos airs douloureux,  
 Muses, je ne veux plus l'hommage :  
 l'espoir, ami des malheureux,  
 présente à ma tristesse une riante image.  
 Je vois errer Mignonne en ce charmant bocage,  
 où la douce clarté d'un jour pâle & douteux,  
 luit sur les morts qui firent des heureux.  
 Mignonne adoucissoit les chagrins de ma vie ;  
 elle savoit les endormir :  
 comme une rose au jour épanouie,  
 mon ame alors se r'ouvroit au plaisir,  
 & mon bonheur n'irritoit pas l'envie.  
 Pour la payer des biens qu'elle m'a faits ;  
 sans doute, ô fille de Cérès,  
 sur vos genoux, vous caressez Mignonne ;  
 Mignonne entre vos bras mollement s'abandonne,  
 aux doux loisirs d'une éternelle paix.

Muses, bannissons la tristesse :  
 Mignonne, heureuse au sombre bord,  
 veut que les hymnes de la mort,  
 se changent en cris d'allégresse.

*Par Madame la Comtesse DE BUSSI.*



## ID I A I L O G U E

DE PÉGASE &amp; DU VIEILLARD.

P É G A S E.

**Q**UE fais-tu dans ces champs, au coin d'une  
masure ?

L E V I E I L L A R D.

J'exerce un art utile , & je fers la nature ;  
je défriche un désert , je sème & je bâtis.

P É G A S E.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !  
que tes goûts sont changés , & que l'âge te glace !  
ne reconnois-tu plus ton Courrier du Parnasse ?  
monte-moi.

L E V I E I L L A R D.

Je ne puis, Notre maître Apollon,  
comme moi , dans son tems , fut berger & maçon.

P É G A S E.

Oui , mais rendu bientôt à sa grandeur première ,  
dans les plaines du Ciel, il sèma la lumière ;  
il reprit sa guitare , il fit de nouveaux vers ;  
des filles de Mémoire , il régla les concerts.  
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple ;

les doctes Sœurs encor pourroient t'ouvrir leur temple;  
tu pourrois, dans la foule heureusement guidé,  
& suivant d'assez loin le sublime Vadé,  
retrouver une place au séjour du génie.

# LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie :  
d'un espoir orgueilleux honteusement déçu,  
tu fais, mon cher ami, comme je fus reçu,  
& comme on bafoua mes grandes entreprises !  
A peine j'abordai, les places étoient prises ;  
le nombre des élus au Parnasse est complet :  
nous n'avons qu'à jouir : nos pères ont tout fait.  
Quand l'œillet, le narcisse & les roses vermeilles,  
ont prodigué leur suc aux trompes des abeilles,  
les bourdons, sur le soir, y vont chercher en vain  
ces parfums épuisés qui plaisoient au matin.  
Ton Parnasse, d'ailleurs, & ta belle écurie,  
ce palais de la gloire, est l'antre de l'envie.  
Homère, cet esprit si vaste & si puissant,  
n'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.

Je gravis avec peine à cette double cîme,  
où la mesure antique a fait place à la rime,  
où Melpomène en pleurs étale en ses discours,  
des rois du tems passé, la gloire & les amours.  
Pour contempler de près cette grande merveille,  
je me mis dans un coin, sous les pieds de Corneille :  
bientôt Martin F \*\* , (\*) prêt à me corriger,

(\*) M. F \*\*, a publié, lui-même, ce Dialogue, dans  
l'Année littéraire, 1774, n°. 8.

m'aperçut dans ma niche, & m'en fit déloger :  
 Par ce juge équitable, exilé du Parnasse ,  
 sans secours, sans amis, humble dans ma disgrâce,  
 je voulus adoucir, par des égards flatteurs ,  
 par quelques soins polis, mes frères les auteurs :  
 je n'y réussis point ; leur bruyante sequelle  
 a connu rarement l'amitié fraternelle.

Je n'ai pu désarmer Sabbatier mon rival ( 1 ) !  
 Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval :  
 si nous en avions deux , ils se mordroient sans doute ;  
 J'ai vû les beaux-esprits : je fais ce qu'il en coûte.  
 Il fallut, malgré moi , combattre soixante ans ,  
 les plus grands Ecrivains , les plus profonds Savans.  
 Toujours en faction , toujours en sentinelle ;  
 ici c'est l'Abbé Guyon ( 2 ) , plus bas c'est la  
 Beaumelle.

Leur nombre est dangereux : j'aime mieux désormais  
 les languissans plaisirs d'une insipide paix.

Il faut que je te fasse une autre confidence.  
 La poste, comme on fait, console de l'absence ;  
 les frères, les époux, les amis, les amans ,  
 surchargent les couriers de leurs beaux sentimens ;  
 j'ouvre souvent mon cœur en prose, ainsi qu'en rime ;  
 j'écris une sorise : aussi-tôt on l'imprime.

On y joint méchamment le recueil clandestin  
 de mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin ( 3 ) ;  
 Candide, emprisonné dans mon vieux secrétaire ,

( 1 ) Auteur des *Trois Siècles de la Littérature*.

( 2 ) Auteur de *l'Oracle des nouveaux Philosophes*.

( 3 ) M. de Voltaire a publié, sous ces noms, différens Ouvrages.

en criant, *tout est bien*, s'enfuit chez un libraire ;  
Jeanne & la tendre Agnès , & le gourmand Bonneau ,  
courent, en étourdis, de Genève à Breslau.

Quatre Bénédictins , avec leurs doctes plumes ,  
auroient peine à fournir ce nombre de volumes :  
on ne va pas , mon fils , fût-on sur toi monté ,  
avec ce gros bagage à la postérité.

Pour comble de malheur , une foule importune  
de bâtards indiscrets, rebut de la fortune,  
nés le long des charniers nommés des Innocens,  
se glisse sous la presse avec mes vrais enfans.

C'en est trop ! je renonce à tes neuf Immortelles ;  
j'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles :  
mais tout change, tout s'use, & tout amour prend fin ;  
va, vole au Mont sacré , je reste en mon jardin.

#### P É G A S E.

Tes dégoûts vont trop loin ; tes chagrins sont injustes.  
Des arts qui t'ont nourri , les Déeses augustes  
ont mis, sur ton front chauve, un brin de ce laurier  
qui coëffa Chapelain , Desmarets , Saint-Didier.  
N'as-tu pas vû cent fois , sur la tragique scène ,  
sous le nom de Clairon , l'altière Melpomène ,  
& l'éloquent Lekain , le premier des acteurs ,  
de tes drames rampans ranimer les langueurs ,  
corriger par des tons , que dictoit la nature ,  
de ton style ampoulé la froide & sèche enflure ?  
De quoi te plaindrois-tu ? parle de bonne foi :  
cinquante beaux-esprits, qui valent mieux que toi ,  
n'ont-ils pas , à leurs frais , érigé la statue

dont tu n'étois pas digne & qui leur étoit due ?  
 Malgré tous tes rivaux , mon écuyer Pigal  
 posa ton corps tout nud sur un beau pied d'estal ;  
 sa main creusa les traits de ton visage étique ,  
 & plus d'un connoisseur te prend pour un antique.  
 Je vis Martin F \* \* , à te mordre attaché ,  
 consumer de ses dents tout l'ébène ébreché ;  
 je vis ton buste rire à l'énorme grimace  
 que fit, en te rongean, cet apostat d'Ignace.  
 Viens donc rire avec nous , viens fouler à tes pieds ;  
 de tes sots ennemis , les fronts humiliés ;  
 au son de ton sifflet , vois rouler dans la crotte  
 Sabbatier sur Clément , Patouillet sur Nonote ( \* ) ;  
 leurs clameurs un moment pourront te divertir,

#### LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font pas plaisir.  
 De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?  
 La jeunesse est maligne , & la vieillesse est sage.  
 Le Sage , en sa retraite , occupé de jouir ,  
 sans chercher les humains , & pourtant sans les fuir ;  
 ne s'embarrasse point des bruyantes querelles  
 des Auteurs ou des Rois , des Moines ou des Belles.  
 Il regarde de loin , sans dire son avis ,  
 trois Etats polonois doucement envahis ,  
 saint Ignace , dans Rome , écrasé par saint Pierre ,  
 ou Clément , dans Paris , acharné sur Lemierre.  
 Dans ses champs cultivés , à l'abri des revers ,  
 le Sage vit tranquille , & ne fait point de vers ;

( \* ) Auteurs qui ont écrit contre M. de Voltaire.

L'habile Financier, pour le bien du royaume,  
 préfère un Laboureur, un prudent Econome,  
 à tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais :  
 Triptolème est le Dieu dont je veux les bienfaits :  
 un bon cultivateur est cent fois plus utile,  
 que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.  
 Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter  
 à faire nos moissons, plutôt qu'à les chanter.  
 J'aime mieux t'atteler moi-même à ma charrue,  
 que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

## P É G A S E.

Ah ! doyen des ingrats ! Ce triste & froid discours  
 est d'un vieux Impuissant qui médit des Amours.  
 Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.  
 Tu te sens foible... Eh bien ! écris avec foiblesse ;  
 Corneille, en cheveux gris, sur moi caracolla,  
 quand en croupe , avec lui , je portois Attila ;  
 je fais tout fier encor de sa course dernière.  
 Tout mortel , jusqu'au bout, doit fournir sa carrière ;  
 & je ne puis souffrir un changement grossier.  
 Quoi ! renoncer aux arts & prendre un vil métier !  
 Sais-tu qu'un villageois , sans esprit , sans science ,  
 n'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience ,  
 fait jaunir, dans son champ , de plus riches moissons  
 que n'en eut Mirabeau (\*) par ses nobles leçons ?  
 Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,  
 aux Journaliers la bêche, aux Maçons leur équerre ;  
 songe que tu naquis pour mon sacré vallon ;

(\*) M. le Marquis de Mirabeau , auteur de l'*Ami des Hommes*  
 chant



chante encore avec Pope & pense avec Platon ;  
 où rime en vers badins les leçons d'Epicure,  
 & ce système heureux qu'on dit de la nature.  
 Pour la dernière fois, veux-tu me monter ?

# LE VIEILLARD.

Non.

Apprens que ton système offense ma raison ;  
 plus de vers , & sur-tout plus de philosophie.  
 A rechercher le vrai , j'ai consumé ma vie ;  
 j'ai marché dans la nuit , sans guide & sans flambeau :  
 on ne voit pas plus clair aux bords de son tombeau.  
 A quoi peut nous servir ce don de la pensée ,  
 cette lumière foible , incertaine , éclipsee ?  
 Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité  
 ont , au fond de leur puits , noyé la vérité ,  
 font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.  
 Je me tais , je ne veux rien savoir , ni rien dire.

# P É G A S E.

Eh bien ! végate & meurs. Je revole à Paris  
 présenter mon service à de profonds esprits ,  
 es uns , dans leurs greniers , fondant des républiques ,  
 es autres ébranchant les verges monarchiques.  
 'en connois qui pourroient , loin des profanes yeux ,  
 ins le secours des vers , élevés dans les cieux ,  
 mules fortunés de l'essence éternelle ,  
 out faire avec des mots , & tout créer comme elle ,  
 s ont besoin de moi , dans leurs inventions ,  
 ivois porté René (\*) parmi ses tourbillons ,

(\*) René Descartes.

Année 1775.

L

son disciple (1), plus fou, mais non pas moins superbe;  
 étoit monté sur moi, quand il parloit au Verbe (2).  
 J'ai des amis en prose, & bien mieux inspirés,  
 que tes héros du Pinde aux rimes consacrés.  
 Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères,

J. E V I E I L L A R D.

Adieu donc ! bon voyage au pays des chimères.

Par M. DE VOLTAIRE.

(1) Newton.

(2) Allusion au Commentaire de Newton sur l'Apocalypse.

## I N - P R O M P T U

*A Madame la Marquise de MONTA-  
 LEMBERT, jouant la Comédie.*

**N**AÏVE avec finesse, & vive avec décence,  
 par vous, tout est charmant, par vous tout s'embellit;  
 comme vous, la pudeur rougit :  
 comme vous, sourit l'innocence.  
 Un mot indifférent, si par vous il est dit,  
 nous paroît un trait d'éloquence ;  
 & votre rôle est toujours plein d'esprit ;  
 même pendant votre silence.

Par M. le Marquis DE PEZAY,

## EPI T R E

A MONSIEUR DE CHAMPFORT ;

*Sur le renversement de ma fortune.*

EH quoi ! dans mon malheur , c'est moi qui vous  
console !

qu'a donc de si cruel l'honnête pauvreté ;  
La fortune me quitte , & ne m'a rien ôté :  
c'est une onde qui fuit , un nuage qui vole ,  
& je ne dépends point de sa légèreté.

Tant qu'a duré sa faveur passagère ,  
j'en ai joui : j'ai vécu très-heureux ;  
je la perds , sans trouver mon destin rigoureux ;  
& comme on voit partir une aimable étrangère ,  
qui nous a plu beaucoup, sans nous rendre amoureux.

N'essayez point d'affermir mon courage  
par ces illusions , le trésor du bel âge.

J'ai vû de près la suprême grandeur ;  
& la richesse , idole du vulgaire ,  
& le crédit , enfant de la faveur ;  
& l'espérance , agréable chimère ,  
qui va , cherchant un bien imaginaire ,  
de rêve en rêve , & d'erreur en erreur.

En plein midi , dans un vaste parterre ,

de tous côtés au soleil exposé ;  
 si vous voyez un taillis solitaire  
 où les Zéphirs ont fui l'air embrasé ,  
 vous y courez , vous jouissez d'avance  
 d'un air plus pur , de l'ombre , du silence ,  
 & du plaisir de respirer en paix ;  
 vous arrivez sous ce feuillage épais ;  
 vous admirez ces ombrages tranquilles :  
 mais d'humides vapeurs & d'odieux reptiles  
 vous forcent aussi-tôt à vous en arracher ;  
 les Dieux des bois craignent d'en approcher.  
 C'est un tableau des illusions vaines ;  
 on dit de loin : « ah ! qu'on est heureux là » !  
 nous y courons , & ce n'est plus cela :  
 notre plus beau succès vaut rarement nos peines .

Ce n'est ni par orgueil , ni par austérité ,  
 qu'au sein de la richesse , & des plaisirs d'Athènes ,  
 Socrate conservoit sa noble pauvreté :  
 toujours environné d'une foule choisie ,  
 dînant chez Periclès , soupant chez Aspasia ,  
 employant , il est vrai , mais sans fiel , sans aigreur ,  
 sa piquante ironie à confondre l'erreur ;  
 pardonnant presque tout aux grâces du jeune âge ,  
 lui-même s'étonna qu'un Dieu l'eût nommé sage .  
 Je croirois , en aveugle , à son autorité .  
 « Remarquez , disoit-il , l'alliance éternelle ,  
 » de la douleur & de la volupté ;  
 » ce sont deux sœurs , l'une à l'autre fidelle ;  
 » quand l'une vient , l'autre suit ; & nos maux

« naissent de nos plaisirs , nos biens de nos travaux ».

Demandez-vous un Sage plus austère ?  
voyez Caton , ce fier républicain ,  
il s'enivroit , le fait est très-certain ,  
mais en causant de quelque grande affaire :  
car , à sa soif , il buvoit de l'eau claire ,  
à ses repas , il mordoit dans son pain :  
son appétit cessoit avec sa faim (1).

Le vil abri d'un mur où croissoit l'herbe ,  
un simple toit allongé d'un auvent ,  
s'il défendoit de la neige ou du vent ,  
lui paroïsoit une maison superbe ;  
un vieux manteau , dont il se pût vêtir ,  
étoit pour lui de la pourpre de Tyr.  
Inébranlable en ce mâle système ,  
de la vertu , retranchant l'honneur même ,  
faisant le bien sans l'attrait du plaisir ,  
la volupté n'effleura point son ame ,  
& de Vénus , quand l'appas triomphant  
l'aiguillonnoit à caresser sa femme ,

c'étoit un citoyen qui créoit un enfant.

Le beau modèle ! le grand homme !

Hélas ! ce n'est pas lui que j'aurois imité ;

il le fut peu , même dans Rome :

c'est beaucoup dans Paris que de l'avoir cité ;

quiconque n'est pas foible y passe pour extrême.

Eh bien ! Messieurs , eh bien ! j'ai consulté  
les savans assemblés sous les bois d'Acadème (2) ,

(1) *Huic epulæ vicisse famem &c.* ( Lucain )

(2) *Inter silvas Academi quærere verum.* ( Hor. ep. 2. l. 2. )

sous d'antiques forêts , cherchant la vérité ;  
 ceux qui , dans la mollesse & dans l'oïveté ,  
 couchés sous les berceaux où rêvoit Epicure ,  
 prévenoient , irritoient l'instinct de la nature ;  
 les enfans plus chéris de ce maître vanté ,  
 qui possédoient l'art de la jouissance ;  
 menageoient leurs plaisirs , & , dans la tempérance ;

ne cherchoient que la volupté ;  
 ceux même qui suivoient les leçons d'Aristippe ,  
 ne laissant aux humains de regle , de principe ,  
 que l'intérêt. J'ai fréquenté

le Stoïque pareil au marbre du portique ;  
 j'ai vu , dans son tonneau , le Cynique effronté ;  
 & mon opinion a souvent hésité

dans les balances du Sceptique.

Ils ont , sur le bonheur , tout dit , tout réfuté ;  
 ils ont , par cent chemins , conduit à la sagesse :  
 mais dans leur contrariété ,  
 quelques-uns ont craint la richesse ,  
 aucun n'a craint la pauvreté.

Vous même que mon cœur choisiroit pour modèle ;  
 la fortune pour vous ne peut être cruelle ;  
 heureux par vos vertus , quel que soit votre sort ,  
 on vous verra descendre ou monter sans effort ;  
 toujours quelque raison vous rendra content d'elle :  
 le repos est si doux , & la gloire est si belle !  
 O combien la nature est féconde en plaisirs !  
 l'hyver a ses beaux jours , & l'été ses zéphirs.  
 Dans ces affreux climats où régner les deux Ourses ,  
 où l'Océan glacé , par de plus froids hyvers ,

est immobile & sourd aux sifflemens des airs ;  
 où les fleuves, six mois, s'enferment dans leurs sources,  
 où la nuit, d'un seul voile, embrasse deux saisons ;  
 quand les Lapons sous terre ont creusé leurs maisons,  
 ils vivent, sont heureux, & chantent sous la glace ;  
 ils savent affronter les climats, & souvent  
 un fragile traîneau, plus léger que le vent,  
 fuit, vole, & de la neige effleure la surface,  
 sans laisser, en fuyant, une invisible trace.  
 Ces effroyables lieux ont même leur beauté ;  
 souvent, dans les horreurs de cette obscurité,  
 des rayons du matin la nuit semble parée ;

l'Aurore, de feux entourée,

loin de son humide séjour,

se lève sans ouvrir la barrière du jour,

& , dans les cieux, quelque tems égarée,  
 couvre de ses rubis les antres de Borée.

Cependant les Zéphirs sortent d'un long sommeil,  
 & l'onde blanchissante annonce leur reveil ;  
 le jour, pendant six mois, ne descend plus sous l'onde ;  
 l'horison tout entier sert de route au soleil ;  
 il semble, sur les flots, voguer autour du monde ;  
 l'automne & le printems confondent leurs trésors :  
 tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords !  
 tant, d'un soin maternel, la nature partage,  
 entre tous ses enfans, son immense héritage !

Dans ces climats si durs, si rigoureux,  
 je m'instruisois par cette grande image ;  
 je méditois le grand art d'être heureux,

quand mon destin , d'accord avec mes vœux ,  
me conduisoit non loin de ce rivage.

L'astre inconstant , sous lequel je suis né ,  
des biens aux maux , m'a souvent promené :  
mais , aux événemens , ployant mon caractère ,  
en jouissant de tout , rien ne m'est nécessaire.

Dès que j'ai vû l'espérance me fuir ,  
j'ai suspendu ma course volontaire ;  
j'ai , dans un sort nouveau , pris un nouveau plaisir ,  
& mon repos forcé devient un doux loisir.  
Heureux par cette humeur sagement inconstante ,  
c'est la facilité qui m'invite & me tente.  
Quand de jeunes beautés m'ont pris dans leurs filets ,  
en m'offrant chaque jour une vaine espérance ,  
de leur facilité la trompeuse apparence

étoit le piège où je courais :  
un enfant se jouoit de ma philosophie :  
c'est ma sagesse alors qui cauçoit ma folie.  
Hélas ! vous le savez : échappé de mes fers ,  
j'aime le souvenir des maux que j'ai soufferts ;  
ce que je crains , c'est l'ennui du rivage ;  
plus d'une fois j'ai regretté l'orage ,  
les caprices , les jeux du perfide élément ,  
& le plaisir d'éviter un naufrage :  
on diroit que nos cœurs ont besoin d'un tourment.

Un jour une actrice fameuse  
me contoit les fureurs de son premier amant ;  
moitié riant , moitié rêveuse ,  
elle ajoûta ce mot charmant :  
« Oh ! c'étoit le bon tems, j'étois bien malheureuse ! »



Mais revenons à mon adversité  
 que j'oubliois. Quand la fable ou l'histoire  
 vous ouvrent tour-à-tour le temple de mémoire,  
 voyez-vous que la pauvreté  
 fût jamais un obstacle à l'immortalité ?  
 Ulysse nud , dépouillé par Neptune ,  
 est immortel : un pauvre l'a chanté.  
 Tu devins immortel , sans appui , sans fortune ,  
 toi , mon premier ami , toi , qui cherchas Vénus  
 sur des rivages inconnus ,  
 & par-delà les monts Caucases ,  
 l'inconstante Vénus , dont l'orbite & les phases  
 se déroboient à nous dans le vague des cieux ,  
 & nous sembloient errer , par l'erreur de nos yeux.  
 Non , l'or de la Toison n'eût point causé tes peines ;  
 jamais on n'a vu ton vaisseau  
 ni reployer sa voile aux bords de Calipso ,  
 ni ralentir sa course à la voix des Syrènes.  
 Enflammé pour la gloire & pour la vérité ,  
 dans ces nobles travaux , ton cœur n'a redouté  
 ni les peuples errants dans ces forêts profondes  
 d'où l'Aigle de Moscou fait fuir la liberté ,  
 ni le Tropique en feu sous un ciel irrité :  
 ton courage étonna tour-à-tour les deux mondes.  
 Mais hélas ! où t'offrir mes pleurs ?  
 où parer ton cercueil de cyprès & de fleurs ?  
 sur quelle rive désolée ,  
 trouverai-je le bois , où sans soins , sans honneurs ,  
 s'élève dans l'oubli ton humble mausolée ?  
 Du moins en expirant sur ce funeste bord ,

tu jouis d'un succès acheté par ta mort ;  
 tes yeux éteints cherchoient un reste de lumière,  
 pour ravir au trépas le plus beau de tes jours ,  
 & tes mourantes mains nous ont tracé le cours  
 de Vénus éclipsée à ton heure dernière.

Tel est de vos concerts le pouvoir enchanteur ,  
 Muses, filles du ciel ! recevez mon hommage :  
     en éternisant ma douleur ,  
     vous m'en ferez chérir l'image.

Muses ! je vous doit tout. Si j'obtins le suffrage  
     de ce Ministre heureux & regretté (1) ,  
 honneur du ministère & que l'exil honore ,  
 que pendant sa faveur, je n'ai jamais chanté,  
 ce fut un de vos dons. Si quelquefois encore ,  
 dans mon obscurité me croyant inconnu ,  
     à mon seul nom , je me vis prévenu ,  
 je dûs à vos bienfaits cette heureuse surprise.  
 On prétend aujourd'hui que le Sage méprise

    ce mouvement de vanité :  
 je ne sais , mais Horace a lui-même conté  
     que quand il traversoit la place ;  
 s'il entendoit quelqu'un , disant à son côté :  
     « voyez-vous cet homme qui passe ?  
     » regardez vite , c'est Horace » !

'Aussi-tôt , dans un hymne à vos autels chanté ,  
     ô Muses , il vous rendoit grâce (2).  
 Laissons aux favoris leur puissance & leur or :

(1) M. le Duc de Choiseul.

(2) *Totum muneris hoc tui est ,  
 quod monstror digito prætereuntem.* ( Hor. Ode 3. l. 4. )

Cette once de fumée est pour nous un trésor.

J'avois fini, non sans quelque paresse,  
 Cette Epître où mes vers coulent en liberté ;  
 Horace, au sein de la mollesse,  
 en respirant la volupté,  
 par sa morale enchanteresse,  
 affermissoit mon cœur contre l'adversité.  
 Mais un jeune immortel m'a pris sous son égide ;  
 un Prince (\*), ami des arts & de la vérité,  
 accorde à ma muse timide  
 un bienfait non sollicité.  
 La fortune revient, à sa voix souveraine,  
 à fixer de mes destins la balance incertaine ;  
 les vents ne l'agiteront plus ;  
 &, lorsque j'ai perdu Mécène,  
 j'ai retrouvé Germanicus.

*Par M. DE RULHIÈRES.*

(\*) MONSIEUR, frère du Roi.

A MADAME LA COMTESSE DE B\*\*\*.

**A** QUOI peut-on servir sur la fin de sa vie ?  
 Ah ! croyez-moi, choisissez mieux ;  
 sans doute un vieil Aveugle ennuie :  
 c'est un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux ;

*Par M. DE VOLTAIRE,*  
 L vj

# L'ARC ET L'ENFANT.

## F A B L E.

UN enfant d'humeur despotique ,  
 ( c'est le mal de tous ceux qui n'ont pas de raison )  
 faisoit un arc , dit-on ,  
 d'un bois fort élastique.

Je veux , en y touchant rien que du bout du doigt ,  
 même en disant , *partez* , que la flèche docile ,  
 plus loin que l'œil ne voit ,  
 atteigne dans les airs l'oiseau le plus agile.

Il prend le bois , s'efforce , un bout dans chaque main :  
 « tu ne veux pas plier » ! soudain ,  
 l'appuyant d'un côté , ferme contre une pierre ,  
 il pousse l'autre avec son sein.

En vain le bois gémit : il le serre , le serre ,  
 le serre enfin si fort ,  
 que l'arc subitement déployant son ressort ,  
 se redresse , le frappe , & l'enfant est par terre :

Rois , votre peuple est l'arc , & vous êtes l'enfant ;  
 si vous le courbez trop , craignez sa violence :

L'extrême assujettissement  
 finit , & tout-à-coup , par l'extrême licence.

Par M. DE FUMARS ;

## A L A R A I S O N.

**R**AISON qui me parles sans cesse ;  
chacun son tour , écoute-moi :  
c'est pour dire du mal de toi ,  
à toi-même , que je m'adresse.  
Aux doux plaisirs de la beauté ,  
pourquoi declares-tu la guerre ?  
tu commandes avec fierté :  
aussi l'on ne t'obéit guère.  
Tu peux avoir beaucoup d'appas :  
mais en te croyant trop parfaite ,  
pour nous fixer , tu n'y joins pas ,  
le bon esprit d'être coquette.  
Celui que tu crois asservir ,  
trop souvent , malgré ta puissance ,  
de ton joug osant s'affranchir ,  
chante un hymne de délivrance ,  
& te fait gaîment confidence ,  
de la victoire du plaisir.  
L'à-propos n'est point ta science ;  
grondant toujours hors de saison ,  
tu n'as pas ce ton d'indulgence  
qui fait pardonner la leçon :  
tu te perds par l'intolérance.  
Entre nous , pour ton intérêt ,  
il me semble peu nécessaire ,

de crier quand le mal est fait :  
 mais à force d'art , il faudroit  
 empêcher le mal de se faire.  
 Tu fais régner sur les esprits :  
 quoiqu'un tel empire ait son prix ;  
 il vaut mieux regner sur les ames ;  
 ce fripon d'Amour le fait bien :  
 les sages , les héros , les femmes  
 lui sont soumis par ce moyen.  
 Veut-il enlever ta conquête :  
 il s'y prend toujours par le cœur ;  
 qu'une fois il en soit vainqueur ,  
 il fait ce qu'il veut de la tête.  
 Mets plus d'adresse dans tes soins ,  
 pauvre Raison , ma vieille amie ;  
 deviens bonne , prêche-moi moins :  
 on aime peu qui nous ennuye :  
 apprens à perdre quelques points ;  
 si tu veux gagner la partie.

Arrêtez , me dit en courroux  
 un grave & docte personnage !  
 la raison , la connoissez-vous ?  
 & la connoît-on à votre âge ?  
 Oui , mon censeur , je la connois ,  
 mieux que vous peut-être , & je gage ;  
 qu'à l'instant , je vous la peindrois.  
 Taille imposante , port de reine ,  
 figure noble , de grands traits ,  
 un visage d'homme à-peu-près ,  
 se qu'on nomme beauté romaine ;

de loin , sa majesté nous plaît . . .  
 Mais n'achevons pas son portrait ;  
 sans vouloir , en sujet fidèle ,  
 à présent lui faire ma cour ,  
 ménageons pourtant cette Belle :  
 eh ! ne faut-il pas quelque jour ,  
 bon gré , malgré , finir par elle ?

*Par M. DE BONNARD.*

## A M. DE BONNARD ;

*Sur son Epître à la Raison.*

**R**IVAL aimable de Boufflers ,  
 l'Amour, comme lui, vous inspire ;  
 vous faites d'aussi jolis vers ,  
 & vous n'avez que le travers  
 de ne point assez les redire.  
 Qu'il doit être doux & charmant ,  
 le prix des chansons que vous faites !  
 sans doute , aujourd'hui vingt coquettes ,  
 jugent de près votre talent.  
 Toujours volage , & toujours rendre ,  
 chantez , & trompez tour-à-tour ,  
 un sexe qui fait nous le rendre ;  
 la raison ne vaut pas l'Amour :  
 s'il faut finir par elle un jour ,  
 du moins faites-la bien attendre.

*Par M. BERTIN,*

---

A MADAME\*\*\*,

*Pour le jour de S<sup>te</sup> Julie , sa fête.*

JE ne connois que la Julie ,  
 dont le galant Ovide a chanté les amours ;  
 elle étoit sensible & jolie ,  
 & son nom charmera toujours.  
 Elle unissoit à l'art de plaire ,  
 un cœur facile à s'enflammer :  
 si vous voulez lui ressembler ,  
 vous n'avez plus qu'un pas à faire.

*Par M. D'H\*\*\*.*

---

## RÉPONSE-IN-PROMPTU

*A cette question : Que faut-il pour être heureux ?*

P OUR être heureux , que faut-il ? De la vie  
 faire deux parts ; une moitié  
 est pour l'amour , l'autre pour l'amitié ,  
 & toutes deux , je les donne à Sylvie.

*Par M. l'Abbé DE L\*\*.*





# LE RUISSEAU, F A B L E.

**D**ANS son cours tortueux, le paisible Laizon,  
arrosoit d'immenses prairies ;  
sur ses bords, les herbes fleuries,  
parfumoient le plus verd gazon ;  
Sur un sable doré, ses ondes argentines,  
s'échappoient entre les racines  
des saules, des tilleuls, des aulnes, des ormeaux ;  
Ces arbres unissant tendrement leurs rameaux,  
à mille ciseaux divers, offroient un doux asyle.

A leur ombre, un Bouvier tranquille,  
contemploit de loin ses troupeaux,  
en répétant sur ses pipeaux,  
le refrain de la chansonnette,  
qui doit charmer la grosse Annette.

Pendant le chaud du jour, les bœufs, sans s'émouvoir,  
avançoient à la file, alloient à l'abreuvoir ;  
ils y restoient au frais, tandis qu'à la barrière,  
les vaches, en meuglant, couroient vers la fermière,  
qui venoit d'un pas lourd, balançant à la main,  
une large cruche d'airain ;  
chacune vouloit la première,  
offrir son pis gonflé de lait.

Doux Laizon ! vous deviez être bien satisfait,  
en considérant votre ouvrage !

vous faïsiez , en suivant  
tranquillement votre penchant ,  
le bonheur de plus d'un village.

Chaque soir , sur vos bords , les Bergers en dansant  
de leur félicité venoient vous rendre hommage :

falloit-il que l'ambition ,  
s'en vînt vous mettre dans la tête ,  
de vastes projets de conquête ?

conquête signifie aussi destruction.

Laizon s'adresse aux vents ; ardemment il les prie :  
ne la rappellons pas , cette prière impie ;  
amis , elle feroit horreur.

Les vents l'ont entendu , & déjà leur fureur ,  
des quatre bouts du monde , assemble les nnages ;  
ils se heurtent : leur choc enfante les orages.

Le vent , la nuit , la grêle & le feu des éclairs ,  
semblent se disputer le royaume des airs ;  
des fleuves courroucés descendent des montagnes :  
le doux Laizon devient un torrent désastreux :  
il dédaigne ses bords : les flots tumultueux  
ont détruit , ravagé les fertiles campagnes ;  
arbres , bergers , troupeaux , pêle-mêle entraînés ,  
montrent de toutes parts , aux humains consternés  
la mort qui s'applaudit & lève un bras terrible.

Laizon , avec le tems , devint calme & paisible :  
mais ce fut vainement que le calme revint :  
on ne l'aima plus : il fut craint.

*Par M. l'Abbé LEMONNIER.*

## MES ERREURS,

## ÉPITRE PHILOSOPHIQUE (\*).

**P**AUVRES Muses, que je vous plains !  
 les teintes sombres de la haine  
 ont défiguré vos jardins ,  
 & noirci votre eau d'Hypocrène.  
 Faut-il vous fuir ? Ciel ! que j'en veux  
 à ma janséniste de tante !  
 Emporté par mes premiers vœux,  
 je méditois un vol heureux  
 vers une gloire plus brillante.  
 Vous, toujours présens à mon cœur,  
 héros que Vénus favorise,  
 & dont elle aime la valeur ,  
 parmi vous, régner la franchise ,  
 la loyauté, la bonne humeur ;  
 l'amitié, l'amour & l'honneur,  
 telle est, je crois, votre devise.  
 Ma vieille tante s'en moqua ,  
 & de par Quesnel, me damna.  
 J'étois sous sa tutelle austère :  
 il fallut subir ses decrets ,

(\*) Cette Pièce a paru , il y a quelques années , sous un autre titre : mais l'Auteur l'a refondue & corrigée avec soin d'un bout à l'autre, de sorte qu'aujourd'hui c'est un ouvrage absolument différent.

& quitter l'école guerrière  
 que me rappellent mes regrets.  
 Adieux mes belliqueux projets !  
 adieu la palme militaire ,  
 & mes combats, & mes succès !  
 Force invisible ! ô providence !  
 quels sont tes decrets absolus !  
 peut-être , sans Jansénius ,  
 j'eusse été Maréchal de France.

Tous mes beaux rêves disparus,  
 l'ame vuide & désoccupée ,  
 je reportois un œil confus  
 sur toute ma gloire échappée :  
 mes vœux flottoient irrésolus.  
 Des camps transfuge involontaire ,  
 l'honneur encor me rappelloit ;  
 le myrte ne me flattoit guère :  
 c'est un laurier qu'il me falloit.

Tout-à-coup, sous un ciel perfide ,  
 d'où jaillissent mille rayons ,  
 je vois resplendir les beaux noms  
 & de Sophocle & d'Euripide ;  
 gravés par le burin d'un Dieu ,  
 dans un cadre qui s'illumine ,  
 je vois briller en traits de feu ,  
 ceux de Corneille & de Racine.  
 La tranquille immortalité ,  
 au-dessus de ces noms célèbres ,

planoit avec sérénité ,  
 & , versant des flots de clarté ,  
 chassoit les augustes ténèbres  
 qui couvrent la postérité.

Entouré de tous les prestiges ;  
 éclos d'un esprit enflammé ,  
 je ressens les premiers vertiges ;  
 d'un poignard, mon bras est armé ;  
 ma tête enfante des prodiges ,  
 & voilà mon cœur allumé.  
 Dans mon cabinet solitaire ,  
 je soupire en sons cadencés ,  
 j'évoque des mânes glacés ,  
 & je leur donne un caractère :  
 j'habille un spectre de lambeaux ;  
 il perce une longue enfilade  
 de voûtes sombres , de flambeaux ,  
 & vient tout-exprès des tombeaux ,  
 pour débiter une tirade ,  
 & faire peur à mon héros.  
 J'ordonne : un ouragan s'élève ;  
 les vents font bouillonner les eaux ;  
 l'éclair part , le nuage crève :  
 l'abîme engloutit les vaisseaux.  
 Hélas ! rien n'échappe à l'orage ;  
 si ce n'est un Prince charmant ,  
 qui, plein d'amour & de courage ,  
 traverse l'humide élément ,  
 & , tout transi , vient à la nage ,

pour échauffer mon dénoûment.

On affiche le phénomène ,  
 & c'est alors que par degrés ,  
 la raison enfin me ramène ,  
 & parle à mes sens égarés.  
 A mes yeux que la foudre éclaire ,  
 déjà se couvre d'un brouillard ,  
 cet éblouissant atmosphère ,  
 ce pur océan de lumière ,  
 d'où les maîtres fameux de l'art  
 lancent leurs rayons sur la terre.  
 Au lieu de jardins couronnés  
 par les palmes les plus fleuries ,  
 je vois des bords abandonnés ,  
 où mille serpens déchaînés  
 sifflent à travers des orties ;  
 je vois des guirlandes flétries ;  
 quelques lauriers infortunés ,  
 que se disputent des Furies ,  
 & de leur souffle empoisonnés.

Frappé de cette horrible image ,  
 battu des flots , triste & rêveur ,  
 j'errois seul le long du rivage :  
 soudain , s'échappant d'un nuage ,  
 une Muse , au ton séducteur ,  
 se présente sur mon passage.  
 « Fuis , me dit-elle : pour jamais  
 » quitte les hauteurs du Parnasse ;

» mais prends la clef de ses bosquets ;  
 » que je fis planter pour Horace ».

Je crus la Muse , & m'enfonçai  
 sous ces mystérieux ombrages ,  
 où l'on revoit encor tracé  
 le nom des plus aimables sages.  
 Cherchant dans ce paisible lieu  
 la route la plus détournée ,  
 sous les regards même du Dieu ,  
 je ramassois , de son aveu ,  
 quelque fleurette abandonnée  
 ou par Chapelle , ou par Chaulieu :

Ce calme , hélas ! ne dura guères ;  
 jaloux de ma sécurité ,  
 bientôt on vint de tout côté  
 flétrir les roses éphémères ,  
 dont je couronnois la beauté.  
 Au lieu des paisibles bergères ,  
 compagnes de ma liberté ,  
 je vis mon asyle agité  
 par les Bacchantes littéraires ;  
 qui vinrent troubler les mystères  
 du Dieu charmant que j'ai chanté ,

Moins sensible , on devient plus sage ,  
 Las d'être ainsi persécuté ,  
 je me sauvai par la gaité ,  
 & quelques mots de persiflage ;

Dans les frivolités d'usage ;  
 j'égarai mes vœux étourdis ;  
 je fus amoureux & volage ;  
 on me trompa, je le rendis.  
 A nos mœurs, pliant mon génie ;  
 au hasard promenant ma foi ,  
 je fis sonner autour de moi  
 tous les grelots de la folie.  
 Des amateurs les plus hupés,  
 je bravai les ligues secrètes,  
 & la justice des toilettes,  
 & l'anathème des soupés.  
 Je fis des drames lamentables,  
 des vers malins, des madrigaux,  
 & des épîtres fort coupables,  
 où j'ôtois le masque à des fots,  
 assurément très-respectables.  
 Nouvelles amours, vers nouveaux :  
 de mes jours c'étoit le système ,  
 & j'avois un plaisir extrême  
 à me moquer de mes travaux.  
 Qu'il est insensé, qu'il est dupe ,  
 celui qu'attriste son talent !  
 tant qu'il amuse, il est charmant :  
 il perd son prix, dès qu'il occupe.

Quels attraits a donc ce vain bruit  
 que l'on appelle renommée ?  
 Ah ! trop souvent cette fumée  
 égare ceux qu'elle séduit.



Un citoyen époux & père ,  
 disoit un jour avec regret :  
 jusqu'a présent je n'ai rien fait ,  
 & j'avance dans ma carrière ;  
 mon siècle à peine me connoît.  
 Tu n'as rien fait , lui dit un sage ,  
 qui ne l'étoit point à demi !  
 quoi ! n'as-tu point dans son naufrage ,  
 aidé quelquefois ton ami ,  
 & cultivé ton héritage ?  
 n'as-tu point joui de tes sens ,  
 du témoignage de ton ame ,  
 vu le sourire de ta femme ,  
 & le bonheur de tes enfans ?  
 eh ! vis , savoure l'existence ;  
 sois bon , sensible , généreux ;  
 apprens sur-tout l'art d'être heureux ;  
 voilà de l'homme la science :  
 tu n'as rien à faire de mieux ,

J'entens d'ici crier nos maîtres :  
 « Les beaux conseils ! tout est perdu !  
 » eh quoi ! dans l'échelle des êtres ,  
 » on souffre un tel individu ! »

Ma confusion est extrême :  
 mais , j'en conviens naïvement ,  
 rebelle à leur pouvoir suprême ,  
 & frivole profondément ,  
 j'ai mérité cet anathème.

Car enfin, tout bien calculé,  
 est-il démontré que je pense ?  
 ai-je, économiste zélé,  
 risquant des calculs d'importance,  
 d'écrits, solides sur le blé,  
 alimenté toute la France ?  
 Le vent, de Montmartre à Pantin,  
 grâce à mon art scientifique,  
 fait-il tourner un seul moulin  
 qui soit sorti de ma fabrique ?  
 qu'est-ce qu'on m'a vu concevoir  
 pour les progrès de la culture ?  
 ai-je inventé quelque semoir ?  
 & qu'ai-je dit sur la mouture ?  
 Sans titres, m'arrogant des droits,  
 ai-je, plein d'une noble audace,  
 commenté le texte des loix,  
 & donné des leçons aux Rois,  
 qui n'aiment pas qu'on leur en fasse ?  
 J'interdis à mon Apollon  
 le dédale diplomatique,  
 & laisse le corps politique  
 vaciller dans son tourbillon ;  
 je ne connois point cette emphase  
 qui met les têtes à l'envers,  
 l'art d'enfermer dans une phrase,  
 la morale de l'univers :  
 dans ses folles métamorphoses,  
 mon esprit, errant au-dehors,  
 ne fait point saisir les rapports,

l'ensemble harmonique des choses,  
 & leurs invisibles accords.  
 Mais je fais rire en récompense,  
 & même rire à mes dépens;  
 tous les matins, dans le silence,  
 je vais brûler un grain d'encens  
 sur l'autel de la tolérance :  
 je persifle avec assurance,  
 ces Egoïstes sourcilleux  
 qui ne permettent pas qu'on pense,  
 moins qu'on ne pense comme eux.  
 Trop fier pour descendre à l'intrigue,  
 je suis les sentiers tortueux :  
 la palme qu'emporte la brigue  
 cesse d'en être une à mes yeux.  
 L'ombre du crédit m'importune :  
 loin de courtoiser la faveur,  
 si je veux rencontrer un cœur,  
 je le cherche dans l'infortune.  
 Je ne me laisse point charmer  
 : l'éclat d'un luxe stérile ;  
 plus mon ami peut m'être utile,  
 moins j'ai de plaisir à l'aimer.  
 J'honore les rangs & les titres ,  
 mais sans jamais m'en étayer :  
 au coin de mon humble foyer,  
 mes sentimens sont mes arbitres,  
 & je m'appartiens tout entier.

Quant à cette vertu secrète ,

M ij

à ce mécanisme caché  
 qui fait rouler notre planète ;  
 je n'en fais rien , la chose est nette ;  
 & n'en suis point du tout fâché :  
 ma raison , qui de soi dispose ,  
 sans tous ces calculs imparfaits ,  
 sur l'ordre établi se repose ,  
 & je profite des effets ,  
 sans trop analyser la cause.

Penseurs célèbres , pauvres gens ,  
 qui sur le système du monde ,  
 balbutiez vos argumens ,  
 & dont l'ignorance profonde ,  
 depuis plus de quatre mille ans ,  
 des mêmes erreurs nous inonde ,  
 sous mille titres différens !  
 vous m'amusez bien , je vous jure ,  
 & j'aime votre sérieux ,  
 lorsque , rêvant à l'aventure ,  
 chacun de vous , à qui mieux mieux ,  
 croit deviner la texture  
 de ce globe mystérieux ,  
 de ce grand corps de la nature  
 dont le moteur est dans les Cieux ;  
 Cette ame par-tout répandue ,  
 l'un dans le feu croit la trouver :  
 l'autre soutient , & croit prouver ,  
 que c'est l'eau qui la distribue ,  
 Cet autre , bavard éternel ,

adopte l'air qui l'environne ;  
 pour le mobile universel,  
 & s'en nourrit, quand il raisonne.  
 Celui-ci se bat pour le plein :  
 celui-là se perd dans le vuide.  
 Au grand tout, chef-d'œuvre divin,  
 l'un veut que le hasard préside :  
 l'autre y soupçonne du dessein.  
 Tantôt la matière engourdie  
 est brute , oisive & sans ressort ;  
 & tantôt , pleine d'énergie,  
 l'univers lui doit son accord.  
 Eh ! de cet embarras extrême ;  
 qui vous empêche de sortir ?  
 Adorez un Etre suprême ,  
 sans chercher à le définir :  
 qu'il soit de tout cause première ;  
 qu'il anime les élémens ,  
 sème dans les airs transparens  
 les globules de la lumière ,  
 & nous la jette par torrens ;  
 qu'il ait une puissance entière  
 sur la mort , la vie & le tems :  
 dès-lors , raisonneurs inutiles ,  
 si par lui tout est dirigé ,  
 reposez-vous , dormez tranquilles :  
 voilà votre globe arrangé.

Mais que fais-tu , Muse perfide ,  
 Muse rebelle à mes leçons ?

arrête à la voix de ton guide ;  
 crains le souffle des aquilons.  
 Laisse , laisse l'aigle intrépide  
 s'élancer au sommet des monts ,  
 & rase , hirondelle timide ,  
 l'étang qui dort dans nos vallons.  
 Malgré le zèle qui t'inspire ,  
 tes efforts sont foibles & vains ;  
 satisfaits d'aimer les humains ,  
 n'aspirons point à les instruire.

Revenez vite , revenez ,  
 Amour , séduction , folie !  
 les liens dont vous m'enchaînez  
 font tout le charme de ma vie.  
 Vous que j'adore , êtres charmans ;  
 dont l'image seule intéresse ,  
 qui jouez avec le printems ,  
 réchauffez l'automne des ans ,  
 & ressuscitez la vieillesse ,  
 disposez de mes sens troublés ;  
 belles Circés , tendres Syrènes ;  
 ah ! commandez en souveraines ,  
 & trompez-moi , si vous voulez.  
 Vous savez changer en délices  
 les peines dont nous soupignons :  
 malheur aux trop prudens Ulysses  
 qui ferment l'oreille à vos sons !  
 Parez de fleurs mes avirons ,

& qu'au sein des plaines profondes ,  
 bercé par vos illusions ,  
 mon vaisseau glisse sur les ondes ,  
 au bruit flatteur de vos chansons !

D'une rêverie inquiète ;  
 ne suivons point l'égarement.  
 Dans l'avenir dès qu'on se jette ,  
 on fait un larcin au présent.  
 Songeons , lorsque le jour commence ,  
 à l'embellir jusqu'à la fin :  
 gardons toujours une espérance ,  
 pour l'opposer au noir chagrin ,  
 pour les revers un front serein ,  
 pour l'instant une jouissance ,  
 un desir pour le lendemain.

*Par M. DORAT.*

*F I N.*



# T A B L E.

**M**ONSIEUR le Comte DE Ste ALDEGONDE.

Vers à Madame la Comtesse de B\*\*\*, page 65

**MADAME** la Marquise D'ANTREMONT.

Vers à M. de Beaupré, 15

**MADAME** la Comtesse DE B\*\*\*.

Madrigal, 6

A la Folie, 18

Portrait des François, 98

Aux Turcs, 109

Aux Sauvages, 173

A M. le Maréchal de\*\*\*, 182

Regrets d'une Bergère, 221

A M. le Chevalier de \*\*, en recevant de lui un  
superbe oiseau, 225

**M. BERNARD.**

A Laure, 226

**M. BERQUIN.**

Les Bergères au Bain, Idylle imitée de M. Gessner, 133

**M. BERTIN.**

A un Myrte, 12

Prière à la Jeunesse, vers à M. l'Abbé Delille, 40

A ma Zirphé, sur la Philis de tout le monde, 85

A une femme que je ne nommerai pas, 171

Projet d'Orgie, à M. Dorat, 197

Aux Turcs, 213

A M. de Bonnard, sur son Epître à la Raison, 255



## M. le Marquis DE BIEVRE.

Regrets d'un amant ,	p. 104
Vers ,	128

## M. BLIN DE SAINMORE.

Vers à Madame la Marquise d'Antremont ,	103
Vers pour le portrait de M. le Cardinal de Bernis ,	182

## M. DE LA BOISSIERE.

Epigramme ,	102
-------------	-----

## M. DE BONNARD.

A Mademoiselle F** , en lui envoyant une petite figure représentant l'Amour guerrier ,	13
Comme j'aimois !	55
A M. le Comte de ,	90
Epître à M. Dorat ,	141
Vers à Madame la Comtesse de B ,	196
A M. Bertin ,	219
Distique pour le portrait de M. le Comte de Buffon ,	252
A la Raïson ,	253

## M. B\*\*.

A Rosine ,	187
------------	-----

## MADAME la Comtesse DE BUSSY.

A Mignonne , ma petite chienne ,	24
A M. le Comte de Bussy , le jour de sa fête ,	66
Réponse à une déclaration d'amour en vers ,	179
Elégie sur la mort de Mignonne ma petite chienne ,	235

## MADAME DE C\*\*.

Rêverie ,	101
-----------	-----

## M. CHAS.

Vers sur le Poëme du Jugement de Pâris , de M.  
Imbert, p. 160

## M. DE CHENEVIERES.

Epigramme, 36  
Vers faits au Château de Villebon , où est mort le  
célèbre Sully, 132

## M. COLARDEAU.

A mon ami, 21  
Réponse à une Epître de M. le Marquis de Pezay, 62  
Ode à M. d'Aguesseau de Fresne , sur sa conva-  
lescence, 189  
Vers à M. le Baron d'Espagnac , Gouverneur des  
Invalides, 212

## M. COLLÉ.

Les Revenans , Vaudeville composé par un Reve-  
nant, 223

## M. l'Abbé DELILLE, de l'Académie-Françoise

Vers à Madame la Comtesse de B \*\*, sur son jardin  
d'A \*\*. 17  
Vers , sur ce qu'on reprochoit à l'auteur qui tra-  
vailloit aux Georgiques , de n'avoir pas encore  
traduit le livre des abeilles, 57  
Pour deux Sœurs, 188  
Réponse-impromptu à cette question : que faut-il  
faire pour être heureux? 256

## M. D'H \*\*.

A Madame la Marquise de \*\*, en lui envoyant une  
estampe représentant Vénus , qui par la chaleur  
de son sein , fait renaître les aîles de l'Amour, 4

# T A B L E.

A Madame de ** , en lui envoyant l'ordre de la Félicité ,	275
A Madame de ** ,	p 70
A Madame ** , pour le jour de Sainte Julie , sa fête ,	180
	256

## M. DOIGNÉ DU PONCEAU.

L'homme comme il faut ,	9
A Mademoiselle Dubois , ci-devant Actrice de la Comédie-Françoise , le jour de sa fête ,	42
Epître à Mademoiselle Sainval , Actrice de la Comédie-Françoise ,	87

## M. D O R A T.

L'Irrésolution ,	5
Le Sénat des Aigles , Fable ,	20
Conseils à un Mari ,	37
Le Conseil des Animaux , Fable ;	58
A M Molé , Acteur de la Comédie-Françoise , pour le jour de S. René , sa fête ,	69
Le Paon & l'Arc-en-ciel , Fable ,	83
Réponse à des Vers de M. de Palmezeaux , sur Adélaïde de Hongrie ,	106
A Lidie ,	121
Réponse à une Epître de M. de Bonnard ,	143
Ronde de table ,	161
L'Infidélité ,	177
Réponse à des Vers de M. Bertin , sur une Orgie ,	198
Epigramme contre une jolie Femme qui disoit du mal de l'Amour ,	211
Vers à Madame la Comtesse d'Amblimont , en la remerciant d'un nœud d'épée brodé par elle ,	228
Mes Erreurs , Epître philosophique ,	259

## M. D U M E R S A N.

Madrigal à Madame la Duchesse de Montmorenci , qui nourrit son enfant ,	170
---	-----

## M. DUSSIEUX.

A Madame Quillau, en lui envoyant une lorgnette  
de Spectacle, p. 66

## MADAME DUVERDIER.

La Fontaine de Vaucluse, Idylle, 201

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Avocat au  
Parlement de Paris, de plusieurs Académies.*

Discours sur la manière de lire les vers, 25

In-promptu à un Poète qui lisoit ses vers d'un ton  
d'Energumène, 54

Les deux Chevaux, Apologue, 152

Anaximandre, Romance nouvelle, 215

M. FRÉRON, *des Académies de Marseille, Nanci, &c.*

Vers sur une Boîte d'or donnée par le feu Roi de  
Pologne, Duc de Lorraine, à l'Auteur, 145

Vers sur Esope & la Fontaine, 185

## M. DE FUMARS.

L'Anon, Fable, 43

Apollon & Briarée, Fable, 147

A Mademoiselle de R\*\*\*, 151

L'Enfant & l'Arc, Fable, 252

## M. DE GASSENDI.

Epigramme traduite d'Adisson, 354

## M. LE GRAND.

Epigramme imitée de Martial, 170

A Louis XVI, 184

## M. DE LA HARPE.

Quatrain pour le portrait de la Reine, 22

Les Regrets, Stances, 205

## M. H\*\*. D'ARRAS.

L'Ane retrouvé, Conte tiré des Facéties du Poge, 23

# T A B L E.

277

**M. IMBERT**, de l'*Académie de Nîmes*.

Lettre d'un Anglois à Paris, à son ami à Londres, p. 1	
La Chatte & la Brebis, Fable,	99
Requête au Parlement,	123
Epître à M. de Voltaire, sur un pain qu'il avoit composé avec des pommes de terre,	175
Quatrain pour une jeune - femme offrant à son mari, le jour de sa fête, un tableau où elle est représentée avec ses filles,	225
Vers extraits d'une lettre à M. le Vicomte de S** ,	231

**M. le Marquis DE S. JUST.**

Epigramme ,	250
-------------	-----

**M. le Chevalier DE LANGEAC.**

Traduction de Catulle ,	71
Le Luxe, Dialogue ,	111
Expliquez-ça, Stances à Chloé ;	153
A Thémire ,	229

**M. L A V O.**

Les Ruses de l'Amour ;	52
------------------------	----

**M. LEVRIER DE CHAMP-RIOND.**

Quatrain pour le portrait de M. de Miromesnil ; Garde des Sceaux ,	230
---	-----

**Feu M. l'Abbé MANGENOT.**

Madrigal ,	222
------------	-----

**M. M A S S O N.**

Ode Anacréontique ;	103
---------------------	-----

**Feu M. l'Abbé DE MAUCROIX.**

Vers faits à l'âge de 80 ans ,	63
--------------------------------	----

**M. L E M I E R R E.**

Epître à M. de Sauvigny, malade ;	45
-----------------------------------	----

Epître à Mademoiselle Canavas, célèbre Chanteuse, qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de six prisonniers françois ,	p. 209
A Madame de * *, en lui envoyant un Eventail ,	218
M. MILLE, <i>Avocat au Parlement.</i>	
Rondeau sur une minute ,	43
M. l'Abbé LE MONNIER.	
Le Ruiffeau, Fable ,	257
MADAME DE MONTANCLOS, <i>ci-devant</i> Baronne DE PRINCEN.	
Vers à Madame la Comtesse d'Artois, le jour de son mariage ,	72
M. DE PALMEZEAUX.	
Epître à Madame de S. P. sur un petit hochet qu'elle porte au cou ,	53
Epître à mon Siècle ,	73
Vers à M. Dorat, sur sa Tragédie d'Adélaïde de Hongrie ,	105
Le nouvel Alexandre , Stances à Mademoiselle Fannier ,	145
Epître à mon frere, pendant mon séjour au Séminaire ,	163
Les cœurs mêlés ,	232
M. PANIS.	
Quatrain pour un portrait représentant Mademoiselle * *, tenant un petit chien ,	176
M. DE S. PERAVI.	
Philène & Laure, Pastorale ,	149
M. le Marquis DE PEZAY.	
Epître à M. Colardeau	59

# T A B L E.

279

Vers à M. le Comte de Maurepas ;	p. 148
In-promptu à Madame la Comtesse de Strogonoff, le jour de la fête de son fils ,	183
In-promptu à Madame la Marquise de Montalembert , jouant la Comédie ,	242

## M. l'Abbé P\*\*.

Vers sur Sainte Gemme ,	82
Vers pour le portrait de M. l'Abbé de Condillac ,	204

## Feu M. DE LA PUJADE.

In-promptu à Mademoiselle de Salm , &c.	128
---	-----

## M. l'Abbé DE REYRAC.

Mes Souhairs ,	14
----------------	----

## M. le Duc de R\*\*\*.

Epître à M. de Voltaire ;	49
---------------------------	----

## M. ROCHER.

Les Plaisirs de l'Automne ;	91
A Madame la Comtesse de Bufff, qui avoir joué dans un Proverbe , le rôle d'un jeune mendiant ,	195

## J. B. ROUSSEAU.

Quatrain ,	10
------------	----

## M. ROYOU le jeune , Avocat au Parlement de Bretagne.

Vers à Mademoiselle F** , l'ainée ,	67
-------------------------------------	----

## M. DE RULHIÈRES.

A une nouvelle Dévote ,	11
A Madame la** ,	181
Couplet à M. Collé ,	225
Epître à M. de Champfort , sur le renversement de ma fortune ,	243

## M. SAURIN, de l'Académie-Françoise.

Epître à mon vieux ami, p. 155

## M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

Epigramme, 140  
 Inscription pour le portrait de Madame Da-  
 reau, 100  
 A Laurette, 174

## M. SÉLIS.

A Mesdemoiselles de Sev \*\* , 39  
 Vers à Mademoiselle de Rav \*\* , de Toul , le jour  
 de Sainte Aphronie, sa fête, 31  
 Epigramme, 97  
 Vers pour Madame la Comtesse de Polignac, 127  
 In-promptu à M. le Prince de Condé, fait dans  
 la grande galerie de Chantilly, 180  
 Vers à Madame la Duchesse de Caylus, 218  
 A M. de Mazade, 222

## M. DE VOLTAIRE, de l'Académie-Françoise.

A Madame de \*\* , 7  
 Vers à M. le Marquis de Pezay, qui avoit envoyé  
 à l'auteur, sa Comédie de la Rosière, 44  
 Lettre à M. le Duc de R. alors Gouverneur de  
 Languedoc, 129  
 La Vérité, Ode, 145  
 Dialogue de Pégase & du Vieillard, 235  
 A Madame la Comtesse de B \* \* \*, 251

## A N O N Y M E S,

Quatrain, 16  
 Sur un chien, 110  
 La Nouvellette, 120

*Fin de la Table.*

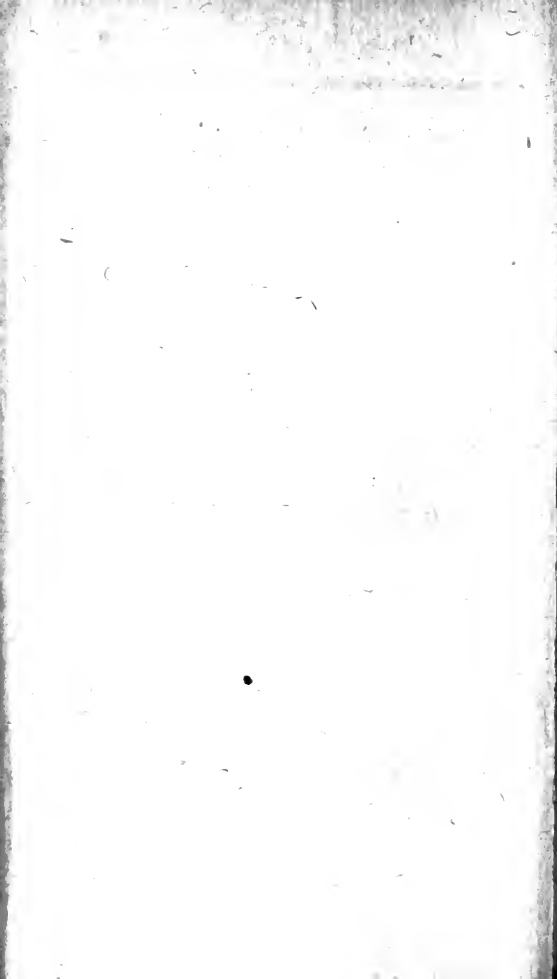


# NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1774.



---

# N O T I C E

## DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1774.

---

### P O E M E S.

**L'**AGRICULTURE , Poëme , par M. le Président de Rosset. Paris , Moutard , in-4°. de 277 pages, avec de superbes gravures.

*Ouvrage plus estimable qu'amusant. Plusieurs morceaux qui prouvent un talent peu commun ; des difficultés heureusement vaincues : une foule de détails secs & peu supportables en vers françois. L'auteur a eu principalement en vue l'utilité des Agriculteurs : cette idée lui a fait sacrifier la poésie à la partie didactique. Malheureusement les laboureurs ne lisent point de vers. Il falloit donc imiter Virgile en multipliant les épisodes & les morceaux d'agrément : car il est difficile de soutenir la lecture de six chants de vers techniques.*

(\*) Le Jugement de Pâris , Poëme en quatre chants , suivi d'Œuvres mêlées , nouvelle édition , corrigée & augmentée , par M. Imbert. Amsterdam , Paris , Delalain , in-8°. avec des gravures.

*Vieille fiction dont l'auteur a su faire un Poëme plein de grâce , d'imagination & d'élégance. Le style en est fort perfectionné dans cette nouvelle édition. Il y a des changemens & des additions considérables , entr'autres , un sonnet très-ingénieux sur la fin du quatrième chant.*

*A la suite de ce Poëme , plusieurs pièces entièrement nouvelles & très-intéressantes , telles qu'une Ode sur l'ambition , une espèce d'Héroïde sur la mort d'un Poëte guerrier ; deux Eglogues , de jolies Poésies fugitives , & une Epître au Roi , où il y a un grand nombre de vers très-bien faits.*

La Callipédie , ou la manière d'avoir de beaux enfans , Poëme didactique , traduction libre en vers françois du Poëme latin de Claude Quillet. Amsterdam , Paris , Bastien , petit in-8°. de 400 pages.

*Nouvelle preuve de la difficulté de traduire en vers françois un Poëme latin. Celui-ci avoit encore un obstacle particulier dans le sujet même de l'ouvrage. Beaucoup de détails qui peuvent*

---

(\*) Cette étoile marque les nouvelles éditions.

*s'exprimer avec élégance en latin , répugnent à la délicatesse de notre langue.*

*Le Poème de Quillet est très-estimé ; il a paru pour la première fois en 1655. Le Cardinal Mazarin permit que son nom fût mis à la tête avec une Epître dédicatoire , & donna une Abbaye à l'auteur , qui étoit Ecclésiastique.*

*Le nouveau Traducteur prouve très bien que la prose ne peut pas rendre les beautés de l'original : mais sa traduction en vers s'élève rarement au-dessus du médiocre. De tout cela , il résulte qu'il ne falloit pas traduire en françois la Callipédie*

*Raton aux Enfers , imitation libre & en vers , de M. Frédéric-Guillaume Zacharie , suivie de la traduction littérale de ce Poème Allemand , par M. \* \* \* , de l'Académie des Sciences , Belles - Lettres & Arts de Rouen , & ci-devant un des Inspecteurs de MM. les Eleves de l'Ecole Royale-Militaire. Paris , Dubois , in-8°. de 80 pages.*

*Poème dans le genre de Ververt , quoique bien inférieur à cet ingénieux badinage. Il est question ici d'un chat nommé Raton , que l'on tue dans l'instant qu'il formoit des entreprises un peu vives contre le perroquet de sa jeune maîtresse. On le jette ensuite par la fenêtre sans autre cérémonie. Mais Caron refuse l'entrée de sa barque à ceux qui n'ont pas reçu les honneurs funéraires. Aussi Raton apparôit-*

il toute la nuit en songe à sa maîtresse , ainsi qu'à la chambrière & à l'oncle de la jeune personne , & il les tourmente si fort , qu'il parvient à se faire enterrer. Alors il est admis dans l'Elisée des chats , & un Magister de Village compose son épitaphe.

L'Imitation en vers françois est un peu négligée. Il y a cependant plusieurs endroits agréablement versifiés. Le Traducteur a fait quelques changemens heureux à l'original.

**Le Paradis perdu** , Poëme imité de Milton , en vers françois , par M. le Chevalier Dudit de Maizieres , ancien Officier Militaire de la Maison du Roi. Chant second. Paris , Valade , petit in-8°. d'environ 50 pages.

*Voici des vers de cette traduction :*

Belzébuth aussi-tôt se lève avec emphase ...  
 son corps plus vigoureux que ton dos , Mont Atlas ,  
 eût porté le fardeau des plus vastes Etats ....  
 Tel un navire en bute à tous les élémens ,  
 mouille ancre , reste en rade , & demande à l'orage  
 la trêve d'un moment , pour gagner le rivage ...  
 Ainsi plane Satan , las de tant de revers ;  
 il observe à loisir tout l'immense Empirée ,  
 sans voir si la surface en est ronde ou quarrée.

L'auteur annonce que « ce second Chant a eu » l'approbation d'un connoisseur dont la cendre » repose au bas-côté droit du Maître-Autel de

» l'Eglise S. Eustache , au pied d'un épitaphe  
 » qui lui a paru une des plus belles qui soit en  
 » prose ».

Le Triomphe de la Religion , ou le Sacrifice de  
 Madame Louise de France , Poème en quatre  
 chants , dédié à Madame Adélaïde , par M.  
 l'Abbé de Morveau. Londres , Paris, Musier,  
 in-8°. de 80 pages , avec gravure.

*M. l'Abbé de Morveau a « pensé ( ce sont ses  
 » propres termes ) que comme il étoit impossible  
 » d'ajouter à l'intérêt d'un spectacle aussi grand  
 » que celui que lui présentait son sujet , on ne  
 » pouvoit courir aucun risque d'en diminuer la  
 » beauté , ni d'en affoiblir l'image ».*

Le Triomphe de Jesus-Christ dans le désert ,  
 traduction libre en vers françois du Paradis  
 reconquis de Milton , ouvrage utile pour  
 l'instruction de la jeunesse. Paris , Bastien ,  
 petit in-12 de 272 pages.

*Il faut sans doute instruire la jeunesse : mais  
 peut-être aussi faudroit-il ne pas négliger son  
 amusement ; car les instructions qui ennuyent  
 deviennent inutiles. On sait combien le Paradis  
 reconquis de Milton , est loin de son Paradis  
 perdu. Deux vers du Traducteur , donneront  
 une idée de sa manière :*

Ah ! trop souvent , au front ceint du royal bandeau ;  
 loge un ver ennemi qui ronge le cerveau.

*Ajoutez à cela qu'il fait rimer perfide avec  
dissipe.*

**La Vie de Notre Seigneur Jesus-Christ , Poëme  
sacré , dédié au Roi , par Messire Pierre-  
Jacques-Philippe le Sergent , Recteur de la  
Paroisse de S. Pierre & S. Paul de Bangor  
en Belle-Isle en mer , &c. Vannes , Galles ;  
Paris , Saillant & Nyon , in-8°. de 280 pages.  
*L'auteur , à la tête de son livre , s'adresse en  
ces termes aux lecteurs :***

Chrétiens , recevez cet ouvrage.  
Hélas ! je tremble à chaque page  
pour la rime & la diction.  
Mais faites peu d'attention  
à mes fautes , je vous en prie !

**La France illustrée par les Arts , ou les Arts  
justifiés par les faits , sous Louis XIV &  
Louis XV , Poëme , par M. le Chevalier  
de Juilly de Thomassin , Brigadier des Gar-  
des-du-Corps , & Membre de plusieurs Aca-  
démies. Paris , Valleyre , in-8°. de 55 pages.  
*Enumération fort sèche de tout ce que les  
Arts & les Lettres ont produit d'illustre sous  
les deux derniers règnes.***

**ODES ;**



ODES, POEMES ET ÉPITRES

*Sur le nouveau règne & autres événemens  
publics de 1774.*

Épître à Henri IV, sur l'avènement de Louis  
XVI, par M. de V\*. Paris, Stoupe,  
brochure in-8°.

*On assure que cette Epître est de M. de  
Voltaire : en ce cas, c'est un de ses moindres  
ouvrages.*

\* Le nouveau Règne, Ode à la Nation, par  
M. Dorat. Geneve, Paris, Monory, in-8°:  
de 8 pages.

*Pièce bien supérieure à tout ce qui a paru  
sur l'avènement du Roi : c'est aussi celle qui a  
le plus réussi.*

*Rythme peu lyrique, mais de grandes beautés  
& des strophes fort touchantes.*

Vers à Sa Majesté Louis XVI, sur l'Edit du  
31 Mai, par M. de la Harpe Paris, Morin,  
brochure de 4 pages.

*A peu près la même manière que dans les  
poésies académiques de M. de la Harpe, qui lui  
ont valu tant de huées & de couronnes.*

Sur la maladie de Mesdames, par M. Lemierre:  
Paris, Monory, in-4°. de 8 pages.

*Des vers heureux, d'autres un peu durs.*

*Année 1775.*

N

*On sait que Mesdames ont eu la petite vérole ; pour avoir soigné e'les-mêmes leur auguste père. Cette action héroïque méritoit bien les hommages de la poésie & ceux de toute la France.*

*Ode aux Poètes du tems , sur les louanges ridicules dont ils fatiguent Louis XVI , par M. l'Abbé Aubert , Lecteur & Professeur Royal. Paris , Moutard , in-8°. de 4 pages.*

*M. l'Abbé Aubert traite durement dans cette prétendue Ode ceux de ses Confrères qui ont célébré le nouveau règne. Les Journalistes l'ont traité assez plaisamment , à l'occasion de cette petite rimaille.*

*L'Inoculation , Ode , par M. Dorat. Paris , Monory , brochure de 16 pages.*

*Plusieurs belles strophes. Le principal sujet de cette Ode est l'inoculation du Roi.*

*Epître à Thémis , suivie d'un Dialogue de Pégase & de Clément , & d'une Epître à M. de Champfort , ( par M. Dorat ). Amsterdam , Arklée & Merkus ; Paris , Monory , in-8°. de 30 pages.*

*L'auteur rappelle le sort qu'a eu Thémis chez les différens peuples. La fin de cette Epître est relative à la rentrée du Parlement. Des choses gaies & d'excellens vers dans le Dialogue de Pégase.*

*Ode sur le glorieux avènement de Louis-Au-*

guste au Trône , présentée à la Reine , par M. l'Abbé Barruel. Paris , Valade , brochure in-12.

*Pièce qui a eu l'avantage de paroître la première de toutes celles qui ont été faites sur le même sujet.*

Louis XV mourant , ou la Piété filiale. Paris , Stoupe , brochure in-8°.

Ode présentée au Roi , par M. Hamell le jeune. Paris , Defaint junior , brochure in-8°.

Le Patriote , par M. Bois , Employé aux Archives de l'Hôtel - de - Ville de Paris. Paris , Guillaume , brochure in-8°.

Odes Provinciales au Roi & à la Reine , par M. de Creusent , Citoyen de Toulouse. Paris , Valade , brochure in-8°.

Doutes patriotiques sur le nouveau règne , par M. Nougaret. Paris , Brunet , Demonville.

Le retour de l'Age d'or , ou le règne de Louis XVI , Poème présenté à la Reine , par M. Gallois. Paris , Stoupe , brochure in-8°.

Le Bonheur des peuples , Poème au Roi , par M. de Volange. Paris , Monory , brochure in-8°.

L'Amour des François pour leur Roi , Poème , par Madame le Brun. Paris , Moutard , in-4°.

La Convalescence du Roi , Ode. Paris , Cail-  
leau , brochure in-8°.

Le Rêve accompli , par Madame la Comtesse  
de Séve.

La Bienfaisance d'Henri IV , Poème , par M.  
l'Abbé Br . . . Censeur Royal. Paris , Dela-  
guette , brochure in-8°.

Le Tribut du sentiment , Ode. Paris , Quillau ;  
brochure in-8°.

## ODES, POÉSIES SACRÉES , &c.

Le pouvoir de l'harmonie , Poème lyrique ,  
par M. Dorat. Paris , Monory , brochure  
in-8°.

*Imitation de la fameuse Ode de Sainte Cécile  
de Driden. M. Dorat a changé de rythme à  
chaque strophe.*

Ode sur le Prix de l'Académie de Marseille en  
1774 , par M. François de Neufchâteau ,  
Affocié de cette Académie. Paris , Valade ,  
brochure in-8°.

*Les premières strophes un peu froides ; d'au-  
tres où la Fontaine est bien peint ; la dernière  
assez ingénieuse.*

Odes nouvelles , par M. Gilbert , Auteur du

Jugement dernier. Paris , Moutard , brochure in-8°.

*Quatre Odes du grand genre. Dans celle au Roi , des beautés du premier ordre , un ton vraiment pindarique : mais le plan ne s'en fait pas assez appercevoir , & elle est un peu courte. Celle au Prince de Salm-Salm , inférieure à la précédente , quoiqu'avec du talent. La troisième , sur la mort de Louis XV , très-foible. Dans la dernière , sur la mort de la Princesse Charlotte de Lorraine , des strophes fort touchantes , mais un rythme qui n'est rien moins qu'harmonieux.*

*Les Lyriques sacrés. Orléans , Couret de Villeneuve ; Paris , Saillant , Vincent , Delalain , &c. petit in-12 de 250 pages.*

*Recueil d'Odes sacrées du grand Rousseau , des deux Racines , de Malherbe , de MM. de Pompignan , de Bologne , l'Abbé de Reyrac , &c.*

*Recueil de Poésies Françaises , profanes & sacrées , faites par M\*\*\* dans des tems de loisir & de récréation. Nantes , veuve Vatar , in-12 de 44 pages.*

*Huit Odes & deux Sonnets. La première Ode commence naïvement par ces deux vers :*

Quelle divinité m'inspire  
des sons harmonieux , pour en flatter les Grands ?

*Pour peu qu'on encourage l'auteur , il a un*  
N iij

long ouvrage sur la Religion tout prêt à être mis sous presse.

## P I É C E S

*Présentées pour le Prix de l'Académie-Françoise , qui a été réservé pour 1775.*

**LE SIÈGE** de Marseille , par le Connétable de Bourbon , Poème qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774 , par M. Duruflé. Paris , Demonville , brochure in-8°. *Une versification nolle & soignée , des peintures énergiques , peu d'intérêt. Cette pièce a l'air d'un fragment de Poème épique.*

**Epître à Daphné** , pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774 , par M. de Saint-Ange. Paris , Demonville , brochure in-8°.

*Quelque naturel , des vers assez faciles , point de mauvais goût : mais un ton douceâtre & fade ; rien de piquant , ni pour le fond du sujet , ni pour l'expression. Après la lecture d'une pareille pièce , il ne reste rien du tout dans l'esprit.*

**L'Amour de la Gloire** , Epître qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774 , par M. de Palmezeaux. Paris , Monory , in-8°. de 32 pages.

*Plusieurs morceaux pleins d'enthousiasme ,*

qui prouvent que l'auteur s'est pénétré de son sujet.

Dans les *Imitations de Gessner* qui sont à la suite , quelques tirades où le style pastoral est bien saisi , d'autres fort négligées. M. de Palmezeaux est le même que M. le Chevalier de Cubieres.

Les Bienfaits de la nuit , Ode qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774 , par M. André. Paris , Monory , 8°. de 38 p.

Du nombre , de l'harmonie ; un assez grand nombre de strophes dont les vers sont très-bien tournés : des transitions forcées , point d'élan. L'auteur a rejeté les idées touchantes & mélancoliques que son sujet lui fournissoit naturellement ; & parmi celles qu'il a employées , il en est qui lui sont totalement étrangères.

La dignité des Gens de Lettres , pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774 , par M. Doigni. Paris , Demonville , brochure in-8°.

Une très-belle tirade sur la gloire réservée aux grands Ecrivains : une autre d'une teinte plus douce sur Fénélon. En général , de l'honnêteté dans les sentimens , de l'élégance dans le style , mais des négligences & quelques endroits vagues.

Réponse d'un jeune Poëte qui veut abandonner les Muses, à un ami qui lui écrit pour l'en détourner, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise. Paris, Lacombe, brochure in-8°.

*Des détails très-agréables, de l'esprit, de la philosophie, un ton de versification quelquefois un peu foible.*

Le courage dans les peines de l'esprit, Ode qui a concouru infructueusement pour le prix de l'Académie-Françoise, remis à l'année prochaine, par M. l'Abbé Delaunay, ancien Lecteur & Pensionnaire de la Cour de Portugal. Paris, Valleyre, brochure in-8°.

En vain la force tyrannique  
veut-elle enchaîner la raison :  
le courage philosophique  
l'emporte sans comparaison.

*Voilà le style lyrique de M. l'Abbé Delaunay :  
Il joint à cette Ode une Epître sur les plaisirs  
de l'esprit, pour justifier ces deux vers :*

Il faut passer par les peines  
pour arriver aux plaisirs.

« Hélas ! s'écrie-t-il, j'ai fait tout le contraire : j'ai marché en écrevisse ».



## IDYLLES, FABLES ET CONTES.

\* Idylles , par M. Berquin , nouvelle édition : Paris, Saillant & Nyon , veuve Duchesne , Delalain , Lejay , Monory & Ruault , petit in-8°. de 54 pages , avec des gravures.

*Douze Idylles. Elles ont eu beaucoup de succès : presque toutes présentent une action intéressante. On a remarqué sur-tout celle des deux tombeaux , dont l'idée est très-philosophique ; celle des deux enfans , pleine de traits d'une naïveté délicieuse , &c. Une seule de ces Idylles est en vieux langage : on voit trop que ce n'est pas la langue naturelle de l'auteur. Le second cahier de ce Recueil doit paroître au commencement de 1775. .*

\* Fables de M. Dorat. Paris, Monory , premier cahier , grand in-8°. avec des gravures.

*Cette nouvelle édition est de la plus grande richesse typographique. Il y a à chaque fable une vignette charmante & un très-joli cul-de-lampe. On connoît d'ailleurs le mérite des fables de M. Dorat , qui ont été comprises dans la Notice de 1773.*

\* Fables & Œuvres diverses de M. l'Abbé Aubert , Lecteur & Professeur Royal en Littérature Françoisse , nouvelle édition , &c. Paris ,

Moutard, 2 vol. in-8°. avec des gravures.

Outre les *Fables* de cet auteur, annoncées dans la *Notice* de l'année dernière, ces deux volumes contiennent le fameux Poème de *Psyché*, avec une *Préface*, où M. l'Abbé Aubert expose à ses lecteurs quelle peine il s'est donnée pour gâter la *Fontaine*; la mort d'Abel, *Drame*, imitée de *Gessner*, où il a substitué une sèche-resse rare à l'onction de l'original; enfin, des pièces fugitives, & entr'autres de petites *Epîtres légères*, dont on ne connoît pas assez le style. En voici un échantillon :

Oui, cher ami, ris, si tu veux,  
de cette commune aventure.

Grace à Neuhaus (\*), de faux cheveux  
vont garantir de toute injure  
mon crâne pelé, catharreux.

La dépouille de quelque gueux  
réparant en moi la nature,  
va, par un artifice heureux,  
ombrager ma maigre figure, &c.

\* *Historiettes ou Nouvelles en vers*, par M. Imbert, seconde édition, revue, corrigée & augmentée par l'auteur. Amsterdam, Paris,

---

(\*) Perruquier de M. l'Abbé Aubert.

Delalain , in-8°. de 200 pag. avec gravures.

*Contes qui ont réussi. Il y en a de différente espèce : les uns gais , les autres philosophiques , peu de livres , quelques - uns dans le genre pastoral.*

*Ce Recueil ne pourroit que gagner , si l'auteur en retranchoit un petit nombre , tels que le Baïser , la Femme avare , la leçon du Mari , &c. Il n'en est cependant pas où il n'y ait de très-jolies choses.*

Etrennes d'Esopé aux François , pour la présente année. Paris , Bluët , in-24 avec des gravures.

*Petit volume où toutes les fables d'Esopé sont en chansons Des gravures à chacune ; plusieurs sont dessinées avec esprit.*

*Epîtres , Héroïdes , Lettres , Satyres , Discours en vers , &c.*

\* Héroïdes ou Lettres en vers , par M. Blin de Sainmore , quatrième édition. Paris , Delalain , in-8°. de 270 pages.

*Poésies qui sont toutes comprises dans les différentes Notices de ce Recueil. Le succès soutenu des Héroïdes de M. Blin est attesté par ces fréquentes réimpressions.*

Epître à M. Duhamel de Nainvilliers , par M.  
N vj

Colardeau. Londres, Paris, Lejay, in-8°. de 30 pages.

*Des vers charmans, de l'harmonie, un style pur, une sensibilité égale & douce, des tableaux rians de la bienfaisance & de la vie champêtre.*

*Une manière peut-être trop uniforme, plusieurs expressions peu poétiques, un plan trop peu marqué.*

Le mois d'Auguste, Epître à M. de Voltaire, par M. François de Neufchâteau. Paris, Valade, brochure in-8°.

*M. François trouve que Août est un vilain mot : il voudroit qu'on rendît à ce mois son ancienne dénomination, & que ce fût le mois d'Auguste. L'avénement du Roi, qui se nomme Louis-Auguste, lui paroît pour cela la plus belle occasion du monde.*

*Il y a des traits d'esprit dans cette bagatelle; qui, comme le dit l'auteur lui-même, ne doit pas être jugée à la rigueur.*

Epître d'Héloïse à Abailard, imitée de Pope, par M. Mercier. Amsterdam, Paris, veuve Duchesne, brochure in-8°.

*Quelques restes des beautés de l'ouvrage de Pope; des efforts continuels pour être passionné : peu d'effet.*

*M. Mercier avertit qu'il ne prétend pas lutter contre M. Colardeau, mais que ce dernier ayant*

dédaigné certains endroits , qui , aux yeux des lecteurs françois , pouvoient faire longueur , il s'est de préférence attaché à ceux-là. Etoit-ce la peine de recommencer ?

Lettre d'une Religieuse à la Reine , par M. Imbert. Paris , Delalain , brochure in-8°.

*Des louanges spirituelles & délicates , quelques endroits négligés. Le fait est vrai : une Religieuse a été long-tems tourmentée par le desir de voir la Reine , & c'est ce qui a donné l'idée de cette Lettre à M. Imbert.*

Réponse d'un jeune Penseur à Madame la Comtesse de B\*\*\* ( par M. de Palmezeaux ou M. le Chevalier de Cubieres ). Paris , Monory , in-8°. de 19 pages.

*Madame la Comtesse de B\*\*\* , dans une très-jolie brochure , intitulée : A tous les Penseurs , salut ! a voulu venger son sexe des injustices du nôtre. L'auteur de cette réponse est souvent de son avis : il expose les vrais avantages des femmes avec esprit , quelquefois même avec sensibilité. Pour le reste , à quelques longueurs près , & quelques défauts d'harmonie , c'est un badinage aussi léger qu'ingénieux.*

Le cri de la Nation , Epître présentée à son Altesse Monseigneur le Comte d'Artois , à son arrivée à Cambray , le 8 Août 1774 , par

Laurent Monclard , Commis , tenant les livres chez M. Honoré , Négociant à Cambray. brochure in-8°.

*Voici ce que Laurent Monclard appelle des vers :*

Tels sont les vœux , grand Prince , d'un sujet inconnu ,  
du dernier des mortels avec eux confondu :

ah ! qu'il seroit heureux , si parmi les hommages ,  
Charles , qu'à votre Altesse chacun vient présenter ,  
tous ses vœux & ses vers , à l'abri des orages ,  
parvenoient jusqu'à vous , sans vous importuner !

Epître sur l'origine de l'état des Sociétés. Londres , Paris , Monory , brochure in-8°.

*De longs raisonnemens , de la politique , peu de poésie.*

Epître à mon esprit. Paris , Valade , brochure in-8°.

*L'auteur parle ainsi des tourmens que l'amour lui a causés :*

Je lui fis mes adieux en partant de l'Espagne :  
le traître me surprit au fond de l'Allemagne.

*Puis il rappelle à son esprit ses anciennes occupations poétiques.*

Tout ce que tu faisois , tu le gardois pour toi ,  
& souvent le foyer de la flamme rapide  
avoit pour aliment ton œuvre trop timide.  
Ah ! que c'étoit bien fait ! &c.

Discours sur la manière de lire les vers , par M. François de Neufchâteau. Au Parnasse , brochure in-8°.

*Pièce qui n'a été imprimée qu'en Province , & dont il ne s'est point vendu d'exemplaires à Paris. Elle est insérée dans ce volume.*

Imitation de la neuvième Satyre de Boileau , adressée à M. Sabbatier de Castres , par M. Salaiün. Londres , Paris , de Hanfy , brochure in-8°.

*Vers en l'honneur & gloire du sublime père putatif des trois siècles. Près de la moitié de cette pièce est calquée sur la neuvième Satyre de Despréaux , dont l'auteur pille sans cesse les hémistiches. On ne sait si ce sont les vers de M. Salaiün qui gâtent ceux de Boileau , ou si ce sont les vers de Boileau qui gâtent ceux de M. Salaiün : mais de ce mélange , résulte la plus insipide rapsodie que l'on ait jamais faite. M. Sabbatier s'est extasié dans les trois siècles , sur les espérances éblouissantes que donnent les brillans essais de M. Salaiün , & en revanche , le reconnoissant M. Salaiün se pâme ici d'admiration sur les injures apostoliques du judicieux & très-moderne Sabbatier de Castres :*

Griffon , rimailleur subalterne , &c.

## POÉSIES DIVERSES.

REQUÊTE des Filles de Salenci à la Reine , au sujet de la contestation qui s'est élevée entre le Seigneur & les Habitans de cette Paroisse , relativement à la fête de la Rose , par M. Blin de Sainmore. Paris, Delalain, Monory & Lejay , brochure in-8°.

*Des descriptions naïves & touchantes , de la facilité , de l'élégance , quelques endroits foibles.*

*On connoît la fête de la Rose. Le Seigneur actuel de Salenci vouloit être dispensé de tous frais de cérémonie , & nommer seul la Rosière , malgré l'ancien usage. Ces prétentions lui ont fourni la matière d'un procès qu'il vient de perdre au Parlement , & contre lequel M. de Portelance son beau-frere a protesté d'une manière si honorable.*

Anacréon - Citoyen ( par M. Dorat ). Amsterdam , Paris , Monory , brochure in-8°.

*Mélange charmant de la morale & de la volupté , versification douce & coulante , allégorie très-claire , très-heureuse. C'est un vieillard aussi aimable que sage , qu'un jeune Roi appelle à sa Cour , & qui lui donne d'excellens conseils. Le fait est historique. Il se trouve dans Suidas , Hérodote , Bayle , & ailleurs.*

Variétés littéraires & galantes ( par M. de Basti-



de). Amsterdam, Paris, Monory, brochure in-8°. en 2 parties.

*Une grande facilité de vers médiocres, quelque'esprit, quelques bluettes, beaucoup de mots vuides.*

Nouvelles Œuvres de M. Delafargue, des Académies de Bordeaux, de Caën & de Lyon. Paris, Couturier, in-8°. de 87 pages, avec des gravures.

*Poëme en trois chants sur les agrémens de la campagne; Epîtres familières, différens tributs à l'Académie de Bordeaux, &c.*

Confession d'un Philosophe. Amsterdam, Paris, Colas, brochure in-8°.

*Humbles aveux d'un prétendu esprit-fort, délayés dans près de neuf cens rimes. Ce pénitent s'accuse d'un excès de philosophie : il a raison de ne pas s'accuser de poésie : ce n'est pas-là son péché.*

\* Œuvres de Chaulieu, d'après les manuscrits de l'Auteur. La Haye, Paris, Bluet, 2 volumes in-8°. avec le portrait de l'Auteur.

*Nouvelle édition faite sur les papiers de l'auteur, plus de correction que dans toutes celles qui l'avoient précédée; plusieurs pièces de Chaulieu, qui n'étoient pas connues.*

Œuvres choisies de M. Gessner , contenant la Mort d'Abel , la Nuit & autres Poëmes , avec des Idylles , des Pastorales & autres pièces mises en vers françois par différens auteurs , & les meilleurs poëtes en ce genre , précédées d'une Notice raisonnée de la vie & des ouvrages de M. Gessner , suivies de poésies diverses de l'Allemand , aussi en vers françois ; savoir , des Fables , Idylles , Chançons , Odes , &c. avec des observations historiques sur la Littérature allemande. Zurich , Paris , Sallant , Duchesne , &c. in-12 de 440 pages.

*Des morceaux sublimes , mais beaucoup d'inégalités dans les chants de la Mort d'Abel , traduits par M. Gilbert ; de la douceur , de la simplicité , mais des vers lâches & prosaïques dans ceux de M. Marteau. Les imitations des Idylles , assez bien choisies.*

*Recueils de Poésies de différens auteurs.*

ETRENNES du Parnasse. Paris , Fétil , un petit volume in-12.

*L'on s'applaudit , dans un petit prospectus , de l'étonnante variété de ce recueil , & l'on tâche d'en assigner les causes. Mais , nous insinue-t-on vers la fin , cela ne viendrait-il pas par hasard du goût des éditeurs ?*

## OUVRAGES PÉRIODIQUES.

*Il y a quatre Journaux dans lesquels on insère ordinairement des Poésies fugitives : le Mercure de France , le Journal Encyclopédique , le Journal de Verdun & le Journal des Dames. On en imprime aussi quelquefois dans l'Année littéraire & le Journal de politique & de littérature. Les autres Journaux se contentent de donner l'extrait des ouvrages de poésie , à mesure qu'ils paroissent.*

*Tragédies représentées.*

**ADELAÏDE** de Hongrie , Tragédie en cinq actes & en vers , par M. Dorat. Paris , Monory , in-8°. de 86 pages.

*Pepin croit avoir épousé Adélaïde , fille de la Reine de Hongrie. Mais Margiste , gouvernante de cette jeune Princesse , avoit tramé le dessein de la faire assassiner , & de lui substituer Alise sa fille. La moitié du projet a réussi. Le complice de Margiste n'a pas osé consommer son crime ; la Princesse est abandonnée au milieu du trajet , & Alise monte au trône sous son nom. Ricomer , ancien Gouverneur de Pepin , donne un asyle à l'infortunée Adélaïde , que le hasard lui fait rencontrer , & qui voulant éclaircir une aventure aussi extraordinaire , le suit , sans se faire connoître , à la Cour de France. Elle y*

trouve sur le trône qu'elle devoit occuper *Alise*, son amie la plus chère, avec laquelle elle avoit été élevée. Elle apprend de quels remords cette amie est tourmentée au faite des grandeurs. Cependant le complice de *Margiste* révèle tout le mystère ; cette femme se tue elle-même, & *Ricomer* presse le jeune Monarque de rendre à la vraie Reine tous ses droits. *Pepin* balance long-tems entre la justice & la nature : il aime *Alise* ; il en a des enfans. *Alise* & *Adélaïde* ont la générosité l'une & l'autre de vouloir mutuellement se sacrifier leurs droits. Enfin *Alise* obtient de *Pepin* une assemblée des Grands de l'Etat : elle y paroît, cède le rang suprême à son amie, & finit par se poignarder.

L'échange d'*Adélaïde* & d'*Alise* a semblé une supposition difficile ; & , dans ce siècle où tant de gens estiment si peu les femmes , l'on n'a jamais pu croire à une amitié aussi héroïque entre deux rivales. *Alise* sur-tout a paru avoir de trop grands sacrifices à faire , puisqu'elle immole à son amie jusqu'aux droits de la nature. Mais la situation de *Pepin* est belle , vraie , touchante ; les combats du devoir & de l'amour paternel sont rendus avec énergie. Il y a d'ailleurs un spectacle imposant & un grand nombre de beaux vers dans cette pièce , dont le style est soigné. On y a beaucoup pleuré ; elle a été fort critiquée , & elle a eu beaucoup de succès.

*Tragédies non représentées.*

**OLINDE & Sophronie**, Tragédie en cinq actes , en vers , par l'Auteur de *Virginie*. La Haye , Paris , in-8°. de 72 pages.

*Sujet tiré du bel Episode d'Olinde & Sophronie dans le second chant de la Jérusalem délivrée du Tasse.*

*Plusieurs scènes qui marquent du talent ; un style élégant & facile , avec des négligences. On a faussement attribué cette pièce à M. de Voltaire : elle est d'un Avocat au Parlement de Rennes , très-distingué dans son ordre.*

**Jean sans terre** , ou la clémence de Philippe-Auguste, Tragédie. Londres , Paris , Valade , in-8°. de 88 pages.

*Pardon accordé par Philippe-Auguste à Jean sans terre , Roi d'Angleterre & Duc de Normandie , son vassal révolté. Bataille de Bovines. Amour froid du même Jean sans terre , pour Blanche , Princesse de Castille , qui épouse le fils du Roi de France.*

*Point d'intrigue ni d'intérêt , action très-voidé , style prosaïque , rimes croisées comme dans Tancrede.*

*Drame représenté.*

**LE VINDICATIF** , Drame en cinq actes & en vers libres , représenté pour la première fois

par les Comédiens-François, le 2 Juillet 1774 ( par M. Dudoyer ). Paris , Delalain , in-8°. de 78 pages.

*Les vœux de Saint-Albans ont été rejetés par Miss Vorthy , qui épouse son frère , & la vengeance le porte aux moyens les plus bas , les plus cruels & les plus réfléchis , pour exciter la jalousie de ce dernier , & rendre les deux époux malheureux.*

*Une scène fort pathétique dans le quatrième acte ; le caractère du Vindictif , odieux ; celui de Miss Vorthy , très-intéressant ; la versification facile , quelquefois même élégante , quoique tenant beaucoup de la prose : ce qui peut s'excuser dans un drame bourgeois , dont la diction doit se rapprocher du langage ordinaire.*

*Le but de l'auteur a été de prévenir les excès du ressentiment dans le cœur de ceux dont la passion est méprisée : mais toute ame honnête sentira qu'aucune passion ne peut la rendre capable de noirceurs aussi basses , & les autres ne se corrigent pas par des pièces de théâtre.*

### *Drames non représentés.*

MERINVAL , Drame , par M. d'Arnaud. Paris , Lejay , in-8°. de 120 pag. avec une gravure.

*Un scélérat dont un Gentilhomme nommé Merinval avoit traversé les amours , entreprend de se venger , en fomentant la jalousie dans son cœur. Il le conduit jusqu'à lui faire assassiner*

sa femme , qui est enceinte , & son ami qu'il lui indique comme son complice ; il pousse ensuite l'atrocité , jusqu'à lui écrire que toutes ses victimes étoient innocentes. Mérinval a un fils qui prend la résolution de tirer vengeance de tant d'horreurs. Il disparoit , joint le monstre , le fait succomber sous ses coups , est arrêté & enfin jugé comme assassin. Son père va le trouver dans sa prison : le fils le conjure de lui apporter du poison , afin de sauver son honneur. Le malheureux père y consent après une longue résistance : mais il a la précaution d'en prendre lui-même le premier ; & il en éprouve les derniers effets , dans l'instant où son fils est prêt à l'imiter , & que sa grace arrive.

Plusieurs traits de génie ; la terreur & le pathétique réunis au plus haut degré ; le premier acte sur-tout de la plus grande énergie ; & dans le dernier acte , rien de plus touchant que les raisons dont se sert Mérinval le fils , pour déterminer son père à lui apporter du poison.

On a reproché à l'auteur que les rapports sur lesquels ce Gentilhomme assassine sa femme & son ami , ne sont pas assez motivés : mais le principal inconvénient de ce sujet , c'est que l'action est double. On commence à s'attendrir pour le père , & le fils réunit presque tout l'intérêt dans les derniers actes.

Childeric premier , Roi de France , Drame hé-

roïque en trois actes , in-8°. de 88 pages.

Tragédie en prose , écrite du style le plus bizarre. On a voulu y peindre le caractère national & l'amour des François pour leur Prince.

Childeric ayant abusé du pouvoir suprême , a été forcé d'abandonner ses Etats , & il s'est réfugié chez les peuples voisins depuis plusieurs années : mais il lui reste des sujets fidèles. Un Romain nommé Egidius , est prêt à se faire élire Roi des François : alors Childeric , qui assiste sans être connu , à cette assemblée , se montre , & offre de réparer ses torts ; tous les cœurs se retournent vers le Prince légitime ; on lui rend la Couronne , & dès le jour même , il remporte une victoire complète sur Egidius , qui périt sur le champ de bataille. L'auteur a joint à tout cela je ne sais quel amour d'une Princesse de Turinge que Childeric épouse , & qui n'est rien moins qu'essentielle à la pièce.

L'idée d'avoir fait paroître Childeric au milieu de l'assemblée , qui alloit élire un autre Roi , est très-heureuse , & c'est , à peu de chose près , tout ce qu'on peut louer dans ce Drame hérissé de vers sans rimes & d'inversions sans poésie.

**Le Juge** , Drame en trois actes , en prose , par M. Mercier. Londres , Paris , Ruault , in-8°. de 103 pages.

Le Seigneur d'un Bourg considérable , plaide contre un pauvre laboureur , pour un terrain  
nécessaire



nécessaire à l'embellissement de son Château. Il est le bienfaiteur du Juge, qui lui doit son état ; il offre à sa partie trois fois plus que le terrain ne vaut : le pauvre laboureur attaché à la chaudière qui l'a vu naître, refuse tout ce qu'on lui propose, & le Juge ne reste pas moins inflexible aux instances de son bienfaiteur. Le Seigneur perd son procès. Il se déclare à la fin le père de ce Juge intègre, & sacrifie la passion qu'il avoit d'embellir sa terre, au plaisir d'avoir un fils d'une probité aussi inébranlable.

Sujet peu dramatique ; plusieurs scènes bien filées ; des caractères assez bien soutenus ; intérêt de curiosité : on a envie de savoir lequel sera le plus enîété de ce paysan, ou de son Seigneur. Ce dernier avoue au Juge qu'il est son père, dans l'instant où il doit être le plus en colère contre lui. Il y a aussi dans la bouche de la petite-fille des futilités niaises qu'on auroit pu supprimer.

La nouvelle Imprévue, Drame en un acte & en prose, par M. de Sainte-C... Paris, Hardouin, in-8°. de 32 pages.

La Marquise de Florange, au moment qu'elle se préparoit à célébrer la fête de son mari, apprend qu'il a été tué en Corse, & est inconsolable. Voilà tous les événemens de ce Drame, où l'on a mis beaucoup de sentiment : car il y a plus de points que de mots.

Année 1775.

O

Amélie , Tragédie bourgeoise en cinq actes & en prose. Londres , Paris , Lejay , in-8°. de 184 pages.

*Intrigue compliquée , romanesque , & peu intéressante. Une catastrophe malheureuse , & pour ceux à qui cela ne plaira pas , un dénouement heureux dans les variantes.*

### *Comédie représentée.*

LES Amans généreux , Comédie en cinq actes & en prose , imitée de l'Allemand , par M. Rochon de Chabannes , représentée pour la première fois par les Comédiens-François , le 13 Octobre 1774. Paris , veuve Duchesne , in-8°. de 96 pages.

*Pièce imitée de M. Gleim.*

*Un Major des Troupes Prussiennes , nommé Teleim , est destitué & déshonoré , pour avoir favorisé les Saxons , qu'il avoit ordre de faire contribuer , & tout son crime est de les avoir aidés de son propre argent à payer ces contributions. Le Comte de Bruxall , qui a été témoin de sa générosité , fait exprès un voyage à la Cour , pour le justifier. Le Major aime Minna , la fille de ce Comte , & en est aimé ; mais , par délicatesse , il refuse absolument de l'épouser dans cette circonstance. Minna ne trouve de moyen pour l'y déterminer , que de feindre qu'elle vient d'être déshéritée par son oncle. Cet expédient réussit , & produit un plaisant qui-*

pro-quo , au retour du Comte. Enfin Teleim reçoit une lettre très-flatteuse du Roi , qui lui annonce le plus honorable rétablissement. Il y a encore un autre billet qu'il n'a point décacheté , & que l'oncle de Minna le presse de lui faire voir. Il le lit tout haut. C'est un avis du Directeur de la Guerre , qui lui marque que si son affaire avoit pu être perdue , elle l'auroit été par les soins d'un certain Comte de Bruxall , qui n'est point du tout propre à la Cour , & à qui il faut conseiller de retourner vite dans ses terres.

Cette dernière situation fait beaucoup d'effet au théâtre : elle est digne de nos meilleurs comiques. M. de Chabannes a eu l'art assez rare de réunir dans la même pièce du sentiment & de la gaîté , sans que l'un nuise à l'autre. On y remarque aussi deux excellens caractères : celui du Comte de Bruxall & celui d'un certain Paul Verner , Maréchal-des-Logis dans le Régiment du Major.

Il y a quelques actes un peu maigres dans cette Comédie : elle auroit gagné à être resserrée en trois actes. Elle a eu dix à douze représentations.

### *Comédies non représentées.*

M. DE FINTAC, ou le faux Connoisseur , Comédie en trois actes & en vers , par l'Aveugle de Ferney. Genève , in-8°. de 71 pages.

Comédie où l'on a copié presque mot pour mot

le conte du *Connoisseur* de M. Marmontel ;  
*versification très-incorrection & très-négligée.*

*L'Amour au Village* , Comédie en prose & en  
 un acte. Paris , *Esprit* , in-8°. de 36 pages.

*Espèce de Pastorale* , où l'Amour est épris  
 d'une coquette. Cette coquette est *Psyché* , qui  
 s'est ainsi déguisée , pour tâcher de réveiller sa  
 tendresse.

Il y a environ trente ans que cette petite pièce  
 a été présentée aux Comédiens. Las d'attendre ,  
 l'auteur la donne enfin au public , qu'il appelle  
 son cher ami , dans une longue *Épître dédicatoire*.

*Opéra-comiques à Ariettes* , à *Vaudevilles* ,  
*Divertissemens* , &c.

*La Rosière de Salenci* , *Pastorale* en trois actes ;  
 mêlée d'ariettes , représentée pour la première  
 fois par les Comédiens-Italiens , le 28 Février  
 1774 , &c. Paris, Delalain , in-8°. de 67 pag.

*Cécile* est désignée *Rosière*. Le *Bailli* l'aime ;  
 elle aime *Colin*. Le *Bailli* est jaloux , suivant  
 l'usage , & aposte des témoins , qui rapportent  
 que *Cécile* a embrassé son amant. Il veut lui enle-  
 ver la couronne , pour se venger de son mépris ,  
 & il fait arracher de sa porte les guirlandes de  
 fleurs qu'on y avoit attachées. *Colin* va tout  
 raconter au Seigneur , qui vient rendre la rose

à Cécile , & lui fait épouser son amant.

Plusieurs Critiques n'ont pas aimé qu'il fût tant question d'amant & de baisers dans une pièce où l'on ne devrait parler que de la récompense donnée à la fille la plus vertueuse du canton.

Perrin & Lucette , Comédie en deux actes & en prose , mêlée d'ariettes , paroles de M. Davesne , musique de M. Citoletti , représentée pour la première fois par les Comédiens-Italiens , le 25 Juin 1774. Paris , veuve Duchesne , in-8°. de 48 pages.

Ambroise , père de Lucette , refuse sa fille à Perrin , qui ne possède rien au monde que son amour. Mais il y a cinq ou six ans que ce jeune Villageois a trouvé une bourse de six mille francs. On n'est pas venu la réclamer. Le Bailli croit ne pouvoir mieux l'employer qu'à lui en faire une dot. Sur ces entrefaites , arrive un voyageur qui est reconnu pour le propriétaire de ces deux mille écus. Perrin est désespéré : il est prêt cependant à faire restitution : le voyageur touché de tant de probité , laisse la somme entière aux deux jeunes gens , & assiste à leur noce.

Sujet pris d'une anecdote du *Mercur*. L'auteur , dans le cas où il n'en auroit pas tiré parti , prie le public , dans son avertissement , de recevoir ses excuses.

La fausse Peur , Comédie en un acte , mêlée d'ariettes , représentée pour la première fois

par les Comédiens-Italiens , le 18 Juillet 1774 , paroles de M. N \*\* , musique de M. Darcis. Paris , Valade , in-8°. de 66 pages.

*La Comtesse d'Ornancé fait accroire à un certain Chevalier qui a sacrifié ses lettres à une autre femme , que le désespoir vient de la pousser à lui faire prendre du poison , & à en prendre elle-même dans des glaces à la crème. Il est long-temps dans des trances épouvantables : on se moque de lui , & la Comtesse épouse un de ses rivaux.*

*Bagatelle qui a eu une sorte de succès. L'auteur craignoit le contraire , & dit , en faisant allusion à son titre , qu'il en a été quitte aussi pour une fausse peur.*

**Le Retour de tendresse** , Comédie en un acte & en vers , mêlée d'ariettes , représentée pour la première fois par les Comédiens-Italiens , le premier Octobre 1774 , musique de M. Mereau. Paris , veuve Duchesne , in-8°. de 72 pages.

*Lucas & Perette sa femme se querellent : ils veulent se séparer. Lucas vend les vignes & la maison : Perette en trouve le prix , & le donne au Bailli pour les frais de séparation. Ensuite ils ont chacun des remords : ils veulent se pardonner , mais ils n'ont plus ni argent , ni maison , ni vigne : c'est le Bailli qui a tout , & qui leur rend tout , en leur faisant sentir la*

*nécessité de conserver la paix dans le ménage.*

*Ce sujet peu piquant , avoit déjà été traité par feu M. Poinfinet , dans son opéra-comique de la Reconciliation Villageoise , & ne méritoit guère de l'être une seconde fois.*

*Henri IV , Drame lyrique en trois actes & en prose , par M. de Rosoy , Citoyen de Toulouse , représenté pour la première fois par les Comédiens-Italiens , le 14 Novembre 1774. Paris , Vente , in-8°. de 77 pages.*

*Pièce qui a beaucoup de succès. Du spectacle , de la musique agréable , des marches militaires. On aime , on idolâtre Henri IV. On ne se lasse pas d'entendre tous les mots remarquables de ce bon Roi , que l'auteur a entassés souvent avec assez de mal-adresse. D'ailleurs , un style très-sec , très-incorrection , de très-mauvais vers d'ariettes , point de gaîté , point d'action. Henri IV , trois heures avant la bataille d'Ivry , vient dîner dans un petit Château , à près de deux lieues de son armée , chante un trio superbe avec deux Maréchaux de France , se met à table , court bien vite combattre , & après la bataille , revient encore dans le même Château , malgré toutes les affaires qu'il doit avoir.*

*Quant à l'intrigue , ce n'est autre chose que l'amour de Mademoiselle Eugénie , fille d'un Négociant , propriétaire de la place. Cette Demoiselle Eugénie , au commencement de la pièce*

eroit dessiner des fleurs : point du tout ; c'est qu'elle dessine des chaînes. Elle refuse sa main à son amant , qui sert dans l'armée de Mayenne : mais le jeune-homme revient à son Roi , & Eugénie l'épouse.

*Opéra-comiques & Divertissemens non représentés.*

**GEORGES & MOLLY**, Drame en trois actes ; lu aux Italiens le 17 Septembre 1772 ; tiré de l'Orpheline Angloise, Roman où l'on a puisé le Vindictif ; aux François en Juillet, 1774. Amsterdam, Paris, Valade, in-8°. de 84 pages.

*Même fond que le Vindictif de M. Dudoyer, sujet trop triste pour les Italiens.*

**La Cinquantaine Dramatique** de M. de Voltaire, suivie de l'inauguration de sa Statue, Intermède en un acte, orné de chants & de danses ; par l'auteur du Poème du Luxe. Paris, Durand & Despillly, in-8°. de 67 pag.

*Apothéose de M. de Voltaire. L'auteur se donne pour l'ami de ce célèbre Ecrivain, & il avoue qu'il porte l'amitié à l'excès : ce que personne ne lui disputera, puisqu'elle lui inspire de pareilles pièces. Il espère célébrer la centenaire du même auteur, lui vivant ; & il entend déjà tous les honnêtes gens qui crient, AINSI SOIT-IL !*

*Cette pièce est mêlée de vers & de prose. Il*



*Il y a un Vaudeville dont le refrain est, Voltaire, trois fois répété. En voici deux couplets.*

Qui possède les talens  
d'émouvoir & de plaire,  
fait des vers naïfs, coulans,  
à soixante-dix-neuf ans ?

*Tous répondent :*

Voltaire, Voltaire, Voltaire.

Qui respecte le Public  
ainsi que le Parterre,  
n'a point la langue d'aspic,  
redoute sur-tout le hic ?

*Tous.*

Voltaire, Voltaire, Voltaire.

**L'ÉGOÏSTE**, Comédie-Ballet, en quatre actes.  
Paris, Brunet & Demonville, Despillly &  
Durand, broch. in-8°.  
*Pièce du même auteur que la cinquantaine.*

## O P É R A.

**SABINUS**, Tragédie lyrique en quatre actes ;  
représentée devant Sa Majesté à Versailles,  
le 4 Décembre 1773, & pour la première fois  
par l'Académie Royale de Musique, le 22 Fé-  
vrier 1774, paroles de M\*\*\* (de Chabanon)  
musique de M. Goffec.

*Sujet historique où l'on a mêlé de foibles lueurs de merveilleux ; quelques situations intéressantes.*

*Iphigénie en Aulide , Tragédie-Opéra en trois actes , paroles de M. le Chevalier \*\* , musique de M. le Chevalier Gluck , représentée pour la première fois par l'Académie Royale de Musique , le 19 Avril 1774 , in-4°.*

*Opéra qui peut produire une révolution dans la musique françoise , & qui a forcé M. Rousseau de Genève à convenir que nous pouvions en avoir une. Le succès en a été extraordinaire. La principale partie de M. Gluck est celle des passions , qu'il rend avec la plus grande supériorité. On a conservé dans cette pièce plusieurs vers de la Tragédie de Racine.*

*Orphée & Euridice , Drame héroïque en trois actes , représenté pour la première fois par l'Académie Royale de Musique , le 2 Août 1774 , paroles de M. Moline , musique de M. le Chevalier Gluck , in-4°.*

*Pièce que les Musiciens sur tout ont beaucoup admirée. Plusieurs morceaux sublimes : mais l'air que chante Orphée pour fléchir les Puissances infernales n'a pas paru assez séduisant.*

*Azolan, ou le Serment indiscret, Ballet héroïque*

en trois actes, représenté pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le 22 Novembre 1774, paroles de M. Lemonnier, musique de M. Floquet.

*Ouvrage qui soutient dans plusieurs endroits la réputation que M. Floquet s'est acquise par l'Union de l'Amour & des Arts. De très-jolis airs de danse. Poème assez médiocre. Pour faire sentir à Azolan tout le bonheur que l'amour procure, on lui remet sous les yeux l'histoire de Bacchus & d'Ariane.*

### *Pièce lyrique non représentée.*

Pigmalion, Scène lyrique de M. J. J. Rousseau, mise en vers par M. Berquin, & suivie d'une Idylle du même Auteur. Paris, Saillant & Nyon, veuve Duchesne, Delalain, Lejay, Monory & Ruault, in-8°. de 24 p. avec des gravures.

*Verseification très-analogue aux sentimens passionnés de l'original. A la suite de cette Scène, une Idylle fort intéressante, & où sont réunis le talent du Poëte & l'ame du Citoyen.*

## T H É A T R E.

ŒUVRES de Théâtre, de M. de Saint-Foix.  
De l'Imprimerie royale. Paris, Duchesne,

3 vol. in 8°. de plus de 400 pages chacun.  
*Edition la plus complete qui ait paru des  
 charmantes Comédies de M. de Saint-Foix.*

## F I N.

---

### *Fautes essentielles à corriger.*

**P**AGE 19, vers 7, soumettre aux loix, lisez  
 soumettre aux Rois.

Page 66, vers 10, merveilles, lisez vermeilles.

Page 97, vers 18, si qu'il écoute, lisez si qu'il  
 s'écoute.

Page 119, vers 5, au champ, lisez au chant.

Page 127, vers 12, il seroit malgré sa rigueur,  
 lisez il eût été malgré l'excès de sa rigueur.

Page 130, vers 3, Philosophe épuré, lisez  
 Philosophe éclairé.

Page 201, vers 18, de flexibles rose, lisez de  
 flexibles roseaux.

Page 209, vers 3, le Dieu de lyre, lisez le Dieu  
 de la Lyre.

Page 254, vers 16, prêche-moi moins, lisez  
 prêche-nous moins.

# L I V R E S

*Qui se trouvent chez DELALAIN, Libraire ;  
rue & à côté de la Comédie Française.*

**Œ**UVRES, de M. Dorat , 11 vol. in-8°. pet. pap. fig. rel. en veau, doré sur tranche, marbre Allemand , 72 liv.  
Contenant les Ouvrages suivans , qu'on vend séparément en brochure.

Œuvres Mêlées , 2 vol. in-8°. pet. p. 12 liv.

Déclamation Théâtral , in-8°. 1 vol. pp. 5 liv.

Mes fantaisies , in-8°. 1 vol. pp. 5 liv.

Recueil de Contes , 1 vol. in-8°. pp. 6 liv.

Les Baifers , 1 vol. in-8°. pp. 7 liv. 10 f.

Lettre d'une Chanoinesse , 1 vol. in-8°. pp. 5 liv.

Les Sacrifices de l'Amour , 2 vol. in-8°. pp. 6 l.

Les Malheurs de l'Inconstance , in-8°. 2 vol. pet. p. 6 liv.

Du même , Regulus, Tragédie , & la Feinte par amour , Comédie , 1 vol. in-8°. pp. 2 l. 8 f.

Œuvres de M. d'Arnaud , 4 vol. in-8°. br. fig. 32 liv. 8 f.

Les mêmes , 3 vol. in-12. broc. 7 liv. 10 fols.

Du même , Zénothémis , in-8°. broc. 2 liv. 8 f.

Du même , Bazile , in-8°. broc. 2 liv. 10 f.

Du même , Anecdotes historiques , contenant Salisbury & Varbek , 2 part. in-8°. fig. 6 liv.

Œuvres de M. Imbert, 3 vol. in-8°. br. 16 liv.  
 Contenant les trois Ouvrages suivant , qu'on  
 vend séparément.

Jugement de Pâris , in-8°. broch. 5 liv.

Fables , dédiées à Madame la Dauphine , in-8°. broch. 5 liv.

Historiettes d'Imbert , in-8°. broch. 6 liv.

Géographie de Nicole de la Croix, 2 vol. in-12. rel. 6 liv.

Esprit de la Ligue , 3 vol. in-12. rel. 7 liv. 10 f.

Porte-Feuille d'un Homme de goût , 3 vol. in-12. rel. 9 liv.

Gnomonique de Dombedos , 1 vol. in-8°. rel. 9 liv.

Œuvre de M. le Chancelier d'Aguesseau , 8 vol. in-4°. rel. 96 liv.

Causes Célèbres , par M. Richer , 8 vol. in-12. rel. 24 liv.

Œuvres de Cochin , 6 vol. in-4°. rel. 60 liv.

Sermons de Massillon , 15 vol. in-12. gr. pap. rel. 45 liv.

Idem , 13 vol. in-12. pet. p. rel. 30 liv.

Histoire Ecclésiastique de Fleuri , 40 vol. in-12. rel. 120 liv.

Recueil des meilleurs Contes en vers , in-8°. br. 6 liv.

Les Graces , 1 vol. in-8°. fig. broch. 7 liv. 4 f.

Jurisprudence Canonique de Gui Rousseau de la Combe , 1 vol. in-fol. rel. 24 liv.

- Du même , Recueil de Jurisprudence Civile,  
 in-4°. 1 vol. rel. 12 liv.  
 Du même , Matière Criminelle , 1 vol. in-4°. rel. 12 liv.  
 Dictionnaire de Droit de Ferrière , 2 vol. in-4°. rel. 21 liv.  
 Du même , Science des Notaires , 2 vol. in-4°. rel. 21 liv.  
 Style du Châtelet , 1 vol. in-4°. rel. 10 liv.  
 Caractère de la Bruyère , 1 vol. in-4°. g. pap. avec le Portrait , veau doré , 18 liv.  
 Le même , 2 vol. in-12. gr. pap. rel. 7 liv. 4 s.  
 Le même , 2 vol. in-12. pet. p. rel. 5 liv.  
 Lettre de Plinè , 3 vol. in-12. rel. 6 liv.  
 Œuvres de Montesquieu , 7 vol. in-12. rel. 17 liv. 10 s.  
 — De Fontenelle , 11 vol. in-12. rel. 33 liv.  
 — De Racine , 3 vol. in-12. rel. 6 liv.  
 — De Molière , 6 vol. in 8°. veau doré. 72 l.  
 Le même , 8 vol. in-12. pet. p. rel. 16 liv.  
 Lettres de Sévigné , 8 vol. in-12. g. p. 24 liv.  
 Les mêmes , 8 vol. in-12. pp. rel. 18 liv.  
 Œuvres de Regnard , 4 vol. in-12. rel. 9 liv.  
 Paradis Perdu de Milton , 4 vol. in-12. rel. 9 liv.  
 Tite-Live de Guérin , 10 vol. in-12. rel. 30 liv.  
 Œuvres de Deshoulliers , in-12. pp. rel. 5 liv.  
 — De Greffet , 2 vol. in-12. rel. 5 liv.  
 Chef-d'œuvre de Pierre & Thomas Corneille ,  
 3 vol. in-12. rel. 6 liv.

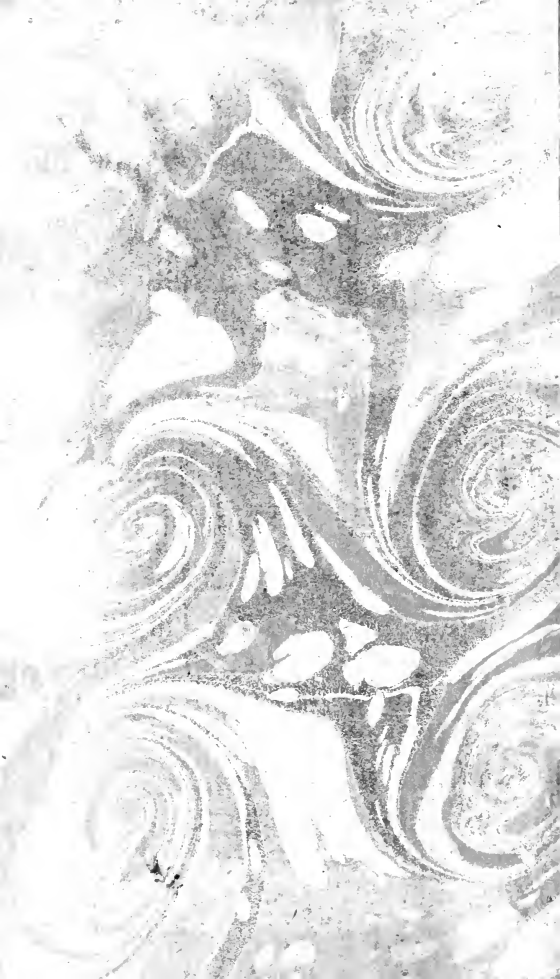
- Fables de la Fontaine , 1 vol. in-12. pp. rel.  
2 liv. 10 f.
- Religion , Poème , 1 vol. in-12. pp. rel. 2 l. 10 f.
- Anti-Lucrece , 2 vol. in-12. pp. rel. 4 liv. 10 f.
- Œuvres de Madame du Bocage , 3 vol. in-8°. rel.  
15 liv.
- Collections des Auteurs Italiens , 42 vol. in-12.  
veau doré sur tranche , y compris le Metaf-  
tase , 6 vol. 175 liv.
- Œuvres de Rablais , 8 vol. in-12, pp. rel. 16 liv.
- De S. Réal , 8 vol. in-12. pp. rel. 16 liv.
- Histoire de Malthe , 7 vol. in-12. rel. 17 l. 10 f.
- Révolutions de Vertot , 6 vol. in-12. rel. 15 l.
- Mémoires de Sully , 8 vol. in-12. rel. 20 liv.
- Histoire de Turenne , 1 vol. in-12. rel. 2 l. 10 f.
- De Théodose , 1 vol. in-12. rel. 2 l. 10 f.
- Ecole du Jardin Potager , 2 vol. in-12. rel. 6 liv.
- Du même , Traité de la culture des Pêcheurs ,  
1 vol. rel. 2 liv.
- Géographie de Crozat , 1 vol. in-12. rel. 3 liv.
- Grandeur de Dieu de Dulard , 1 vol. in-12. rel.  
2 liv. 10 f.
- DiCTIONNAIRE des Cas de Conscience de Pontas ,  
2 vol. in-4°. rel. 21 liv.
- Des Conciles , 1 vol. in-8°. rel. 4 liv. 10 f.
- Théologique , 1 vol. in-8°. rel. 4 l. 10 f.
- Des Auteurs Classiques , par Sabathier ,  
in-8°. 18 vol. rel. 108 liv.
- Architecture de Bullet , 1 vol. in-8°. rel. 6 liv.
- Essai de Montaigne , 10 vol. in-12. rel. 20 liv.











616591

**Almanach des Muses.**

**V. 1775**

**P  
IF  
A**

# **University of Toronto Library**

---

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

---

**Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED**

